

Etude en violet

Oliver, Maria Antónia

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE

M. A. OLIVER

Étude en violet

*Traduit de l'anglais par
Bernard Lantier*

nrf

GALLIMARD

MARIA ANTÓNIA OLIVER

Étude en violet

TRADUIT DU CATALAN
PAR BERNARD LESFARGUES

nrf

GALLIMARD

© *Maria Antónia Oliver. Original edition in the catalan language.*
Published by Edicions de la Magrana : Estudi en lila, 1985.
© *Éditions Gallimard, 1998, pour la traduction française.*
Numérisation KLL, 2018

PREMIÈRE PARTIE

I

Lundi matin

— Avait-elle un ami à Barcelone ?

La femme, en larmes, m'a tendu un papier froissé. L'écriture en était à la fois maladroite et décidée. Qu'on ne se tracasse pas, y lisait-on. Qu'on ne s'en fasse pas pour elle. Et qu'on ne la recherche pas.

La lettre avait été postée à Barcelone et c'est pour cela que la mère avait pris le bateau, c'était bien la première fois qu'elle quittait Majorque, et avoir dû le faire pour ça, vous comprenez, mon Dieu ! Non, à sa connaissance, elle n'avait pas d'ami à Barcelone, mais qui sait... Bonne mère, à présent elle se rendait compte qu'elle ignorait un tas de choses de sa fille, jamais au grand jamais elle n'aurait cru qu'elle pouvait s'enfuir de cette façon, et s'ils lui ont mis le grappin dessus, ces gens qui après vous obligent à faire la..., et les sanglots secouaient tout son corps.

— Ne vous tracassez pas, ma pauvre, je ne pense pas que ce soit le cas, dit Jerónima sur un ton qui se voulait rassurant pour la mère mais qui, pour moi, était interrogatif.

Écœurée, j'ai haussé les épaules : je n'aimais vraiment pas ni ce genre d'histoires, ni ces clientes hystériques qui se pointent, convaincues que les personnes comme moi sont en mesure de trouver une solution à leurs problèmes.

La femme m'a décrit les vêtements qui manquaient dans l'armoire de sa fille, m'a remis quelques photos et est repartie tranquilisée. Elle était sûre, du moment que j'étais une femme, qui plus est de Majorque, comme elle, que je n'en serais que plus motivée pour retrouver sa fille. Et, surtout, que je lui dise, si elle ne voulait pas revenir, qu'elle ne revienne pas, mais au moins qu'elle pense que sa famille est dans tous ses états, qu'elle donne de ses nouvelles...

— Son père et moi, nous ne dormons plus et nous ne parlons pas d'autre chose, les voisins nous posent des questions à son sujet, nous ne savons plus quelle excuse donner, quel scandale, Sainte Vierge, si ça finit par se savoir !

La femme a refermé la porte avec douceur et mon associé, qui avait fait des efforts pour se retenir de rire pendant l'entretien, a pouffé bruyamment.

— Je ne trouve pas ça amusant. Va donc savoir où se planque cette gamine et si jamais on la retrouvera.

— Non, ma belle, ce n'est pas de ça que je ris. C'est de toi, quand tu parles avec des Majorquins, on dirait que tu débarques de ton île. Ici, tu t'exprimes dans un barcelonais parfait, pratiquement sans accent, mais quand tu es devant toi...

— Si tu avais l'oreille un peu plus fine, tu ne le trouverais pas tellement parfait, mon barcelonais. D'ailleurs, j'en suis fière.

— Bon, bon... Qui est cette Jerónima ? – et à nouveau, il éclata de rire. C'est que vous avez de ces noms : Apolonia, Jerónima, et cette fille Sebastiana... Qui est Jerónima ?

— Un analphabète, voilà ce que tu es. Quand tu te moques de moi, tu es d'un ridicule à faire peur... Nos noms, tu ne sais même pas les prononcer. Un macaque, tu n'es qu'un singe, Quimet...

C'était quand même un brave type. Je l'avais trouvé au gymnase où j'étais allée suivre un cours de self-défense. Il était l'assistant du professeur et ils s'étaient pris en grippe pour une raison que je n'ai toujours pas réussi à piger. Le manque de sérieux de Quim a fini par faire déborder le vase : il se présentait quand ça lui chantait et il faisait le travail comme il l'entendait. La contrepartie, c'était que le professeur le payait quand l'envie l'en prenait. La fin de mes leçons a coïncidé avec la fin de son emploi, si bien que, poussée par une impulsion charitable, je lui ai offert de travailler avec moi. Mais seulement s'il ne me posait pas de conditions. Et il m'en a posé une, une seule : que je ne me mette pas en tête de le questionner sur sa vie privée et, surtout, que je n'exige pas qu'il y réponde.

— Ne te fâche pas, ma vieille...

— Jerónima est une ancienne camarade de l'agence de Palma... Un jour, je l'ai rencontrée, je lui ai dit que j'avais monté ma propre affaire à Barcelone... À cette époque, elle suivait une formation d'assistante sociale...

Il s'était écoulé bien des années depuis le temps où nous avions travaillé ensemble à l'agence Mari, spécialisée dans le recueil du renseignement commercial et confidentiel. Elle et moi au bureau, à

tartiner de littérature les imprimés que les informateurs remplissaient : M. Mari visitait les banques pour leur proposer les services de la nouvelle entreprise, son fils avait la charge des informations les plus délicates, une équipe de gardes civils à la retraite remplissaient les imprimés avec les renseignements que leur fournissaient les acheteurs à crédit de frigos et de postes de télévision, et nous deux, nous les rédigeons avec toute l'emphase voulue. Lorsque nous en avions marre de la monotonie de ces informations et que nous nous mettions à bavarder, l'épouse de M. Mari, M^{me} Mari, délaissant son travail à la cuisine, se pointait et nous engueulait parce que nous n'abattions pas assez de boulot. Veillant sur les intérêts de la boutique familiale, elle allait jusqu'à s'assurer que la demi-heure dont nous disposions pour manger un sandwich ne se prolongeait pas, fût-ce de trente secondes, et c'était encore mieux si nous la raccourcissions.

Et maintenant, cette même Jerónima qui frottait avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne l'écouteur du téléphone – don Miquel Mari était un peu suintant et n'arrêtait pas de postillonner – parce qu'il puait, voilà qu'elle m'amenait une cliente du quartier où elle exerçait comme assistante sociale. Une femme du peuple venue vivre en ville, avec une fille de quinze ans qui avait fugué. Un cas parmi d'autres. On en a retrouvé une quantité, de ces filles. En provenance de villages ou de grandes villes, la plupart n'étaient pas natives de la Catalogne. Il y en avait qui avaient organisé leur existence avec des copines et qui se sentaient libres sans faire grand-chose d'extraordinaire, heureuses de se croire autonomes ; d'autres s'embêtaient à en crever et revenaient chez papa-maman en acceptant des conditions parfois humiliantes ; d'autres avaient été prises dans l'engrenage du fric et quand leurs parents, désespérés, les récupéraient déshonorées, ils les reniaient sans la moindre hésitation ; et il y en avait qu'on ne retrouvait jamais...

Et moi, j'avais pris la décision de ne plus accepter ce type de travail, mon bureau ressemblant plus à un foyer de mômes en cavale qu'à une agence d'investigation. Quant à mater des gamines, il y avait longtemps que l'envie m'en avait passé.

Mais, cette fois, je ne pouvait pas faire autrement.

— Évidemment, ton amie Jerónima..., et ce petit cœur qui bat plus fort quand tu entends la voix de l'île...

Je n'ai pas eu le temps de l'envoyer sur les roses parce qu'on frappait discrètement à la porte, comme si on n'y avait pas lu l'écriteau qui disait « Entrez ».

— Entrez !

La porte s'est ouverte et, brusquement, je me suis sentie en proie à

la désagréable certitude que le bureau, en dépit d'un coup de peinture récent, était vieux et délabré et que l'affiche de Miró qui y trônait ne pourrait jamais passer pour un original malgré son cadre et son verre.

Généralement, les clients – hommes et femmes, sans distinction – s'avançaient d'abord vers la table sur laquelle Quim travaillait. Elle, en revanche, est venue tout droit vers mon bureau et, devant elle, j'ai eu peur de ne pas m'être mis, ce jour-là, assez de déodorant.

C'était une de ces femmes qui vous remettent en mémoire qu'il vous faut aller chez le coiffeur et que, comme le disait la demoiselle de la Falange, la sobriété est la clé de l'élégance.

Sûr et certain que ma visiteuse ne faisait pas se retourner les hommes dans la rue mais, bigre, quelle classe ! Tout compte fait, cette sobriété m'a semblé un rien exagérée, comme si cette femme voulait ternir l'éclat d'un *glamour* que seuls des yeux experts pouvaient deviner sous son vernis de discrétion. Absolument pas de maquillage : j'ai failli lui offrir ma collection de rouges à lèvres. Les cheveux lisses, pas la moindre fantaisie, mais une coupe parfaite, ce qui voulait dire qu'elle avait un bon coiffeur et que, tous les jours, elle consacrait beaucoup de temps à sa toilette.

— Je vous écoute.

— Il faut que vous me trouviez trois hommes... – et elle me tendit un papier sur lequel était inscrit un numéro.

— Continuez, je vous prie.

Il faisait une chaleur du diable. Tout me pesait, à commencer par ma montre, j'étais en sueur et de temps en temps, je devais m'essuyer le menton et le cou. Quim ruisselait. Elle, en revanche, on aurait dit qu'elle était insensible à la température, comme si elle était au-dessus de ces contingences humaines.

— De qui s'agit-il ? – Je regardais le numéro en essayant de ne pas trop laisser paraître ma curiosité.

— C'est bien pour cela que je suis venue, pour que vous me disiez de qui il s'agit. Je n'ai rien d'autre que cette immatriculation. De Barcelone. Une voiture d'un vert métallisé. Je n'ai pas la moindre idée de la marque ni du modèle.

— Et que leur voulez-vous, à ces trois hommes ?

C'était Quim qui la ramenait, mais la dame l'a regardé de si haut que mon associé a aussitôt piqué du nez.

— C'est une affaire très confidentielle, m'a-t-elle dit.

— Il n'y a pas de secrets entre M^{lle} Guiu et moi, a avancé Quim, déjà remis de l'estocade. Vous pouvez parler tranquillement.

Elle allait me dire que c'était à moi seule qu'elle voulait parler, alors j'ai pris les devants.

— Quim, s'il te plaît.

Quim s'est levé, s'attardant plus que de raison à prendre sur son bureau et sur le mien des papiers dont il n'avait nullement besoin, il a soigneusement rangé le tout dans une chemise et est allé aux toilettes, l'unique autre pièce du bureau.

— Que leur voulez-vous, à ces trois hommes ? ai-je alors demandé.

— Vous tenez à ce que je vous donne les motifs ? À vous de les trouver, je vous paierai ce que vous me demanderez et...

Et c'était pour ça que j'avais exilé Quim dans les W-C !

— Je tiens à savoir où je mets les pieds, madame. Je n'ai pas envie de perdre ma licence pour une bourde.

— Vraiment, il ne s'agit de rien de louche, je vous assure – et elle a sorti des cigarettes, des chères, et un briquet en or. Elle n'avait pas de vernis sur les ongles mais elle était passée chez la manucure.

— Non, je ne fume pas, merci.

Je me suis dit que je devrais acheter un cendrier pour les clients qui fumaient et, discrètement, j'ai fait disparaître de la table le carton avec « Prière de ne pas fumer ».

— Je suis antiquaire et ces trois hommes m'ont acheté une pièce d'une grande valeur – curieusement, la fumée de la cigarette ne me dérangeait pas. Ils me l'ont réglée avec un chèque d'un compte courant clos depuis longtemps... C'est une somme considérable.

— Ça ne peut pas se vérifier par téléphone, les chèques ?

— J'ai relevé les numéros de carte d'identité, les noms et les adresses... J'ai pensé qu'il y en avait assez avec ça. De plus, c'était en fin d'après-midi...

— Et...

— Tout était faux. Mais mon employé a eu la précaution de noter le numéro d'immatriculation de la voiture...

— À quel nom était le compte ?

— Le titulaire était mort depuis des années...

— Avez-vous le talon ? C'est aussi une indication pour l'enquête, en plus de l'immatriculation de la voiture... Comment, par exemple, le carnet de chèques est tombé entre les mains de ces individus...

— Je l'ai déchiré. Il ne me servait à rien...

Elle a fait une moue enfantine qui ne collait pas avec son allure de

femme sûre d'elle-même.

— C'était un chèque de quelle banque ?

— Non... Je ne me rappelle pas... Oui, ce n'était pas une banque de Catalogne parce que, pour toucher le chèque, il m'a fallu remplir des imprimés spéciaux...

— Un chèque de la succursale de la Caixa, à Manresa, est tout autant hors province... Bon, ainsi, vous vous souvenez que ce n'était pas une banque catalane, mais vous ne vous rappelez pas laquelle... Vous vous rappelez, au moins, à quelle banque vous avez votre compte courant ?

— S'agirait-il d'un interrogatoire ?

Ne trouvant pas de cendrier à portée de main, elle a éteint sa cigarette par terre. Puis elle a posé les deux mains sur la table et m'a fixée droit dans les yeux :

— Est-ce que, oui ou non, vous voulez vous charger de cette affaire, mademoiselle Guiu ?

— Pourquoi n'avez-vous pas déposé plainte ? La police...

Elle m'a coupé la parole :

— Si c'est la police qui doit résoudre toutes les affaires, à quoi servent les agences de détectives ?

Elle a passé le revers de la main sur sa bouche, geste que je faisais souvent pour essuyer discrètement la sueur. Son menton brillait.

— Je ne veux pas d'histoires, a-t-elle poursuivi maintenant sur un autre ton. J'espère pouvoir résoudre ce problème à l'amiable, soit en touchant l'argent, soit en récupérant la pièce. Si je mets cette affaire entre les mains de la justice, j'aurai peut-être la satisfaction de les voir aller tous les trois en prison, mais c'est là une satisfaction qui ne m'intéresse pas, je vous assure, si en échange je dois y perdre mon temps, mon argent ou la statuette.

Une statue en bois, moderne, unique dans son style. La voix de l'antiquaire gardait son intonation plaisante, convaincante, mais je me disais que la pièce qu'elle me détaillait si minutieusement, si amoureuxment, se trouvait sur une étagère quelconque de sa maison, que le chèque avec le titulaire mort et la banque oubliée n'avaient jamais existé et que les trois hommes, en réalité, n'en faisaient qu'un. Le propriétaire de la voiture, un amant qui l'avait délaissée et qu'elle, pour une raison ou pour une autre, ne se résignait pas à perdre. Je connaissais la musique. Un drame bien banal, peut-être plus encore que celui de la jeune Majorquine fourvoyée.

— Très bien, nous allons les rechercher, ces trois hommes.

Finalement, c'était du boulot, et il était évident que les motifs pour lesquels cette femme me le confiait, je n'en avais rien à cirer. Tout compte fait, c'est pas ma carrière que je risquais en m'embarquant dans des histoires tordues.

— Donnez-moi votre nom, votre adresse et votre numéro de téléphone, que je puisse vous joindre facilement, et je me mettrai...

— La seule chose que je veux, c'est que vous les trouviez, a-t-elle dit en me coupant une nouvelle fois la parole. Cherchez-moi comment ils s'appellent et prenez-les-moi en photo pour que je sois sûre que c'est bien d'eux qu'il s'agit... Et l'endroit où je puisse aller les voir...

— Pour le moment, nous n'avons que la piste donnée par l'immatriculation – j'avais renoncé à celle du chèque. Et à condition que la voiture n'ait pas été volée, il est possible que nous retrouvions l'un des trois. À moins qu'ils ne vivent tous les trois ensemble.

— C'est pourquoi je vous parle des photos. Prenez le propriétaire de la voiture et les personnes avec qui il est en relation. Et ne leur parlez pas tant que je ne les aurai pas identifiés...

Je suis habituée à mener rondement mes affaires, à donner des ordres. Aussi, je me suis sentie gênée par ce ton autoritaire qu'elle avait maintenant. Mais j'avais décidé de prendre sur moi et de la fermer.

Cette dernière phrase, elle l'a prononcée tout en sortant de son sac à main une carte de visite. J'ai toujours eu un penchant pour les sacs en peau de serpent, mais ils ne correspondent ni à mon style, ni à mon budget.

Elle a posé la carte sur la table et s'est levée.

— Si, dans un premier temps, nous en identifions un, par la suite nous nous arrangerons pour trouver les autres. Ou peut-être n'y en aura-t-il pas besoin, ai-je insinué.

— Naturellement, a-t-elle fait d'un air distrait. Au revoir, j'attends de vos nouvelles.

Elle ne m'a pas laissé le temps de lui dire que tous ces subterfuges étaient inutiles et que je n'avais pas l'habitude de laisser les clients me dicter ma conduite. Mais la vérité c'est qu'elle me plaisait, cette bonne femme. Ainsi que le fait qu'elle ne m'ait rien dit, bien qu'elle soit restée assez longtemps. Je lui savais gré de ne pas m'avoir raconté sa sordide histoire, comme si je me trouvais de l'autre côté du confessionnal ou du bureau d'une assistante sociale. Ça, c'était pour Jerónima qui avait la vocation d'aider son prochain. Moi, c'est ma croûte que je cherchais à gagner.

On a entendu la chasse d'eau. L'eau s'écoulait du réservoir plus bruyamment que de coutume. Comme si Quim était en colère quand il l'avait tirée.

En colère et en sueur. Il est sorti au moment même où M^{me} Elena Gaudí refermait la porte du bureau avec autant de douceur qu'elle l'avait ouverte. L'odeur qui venait des toilettes a éclipsé le nuage de parfum que ma nouvelle cliente avait laissé.

— Qu'est-ce qu'elle voulait, cette grande bringue ? – d'une main il s'essuyait la figure et de l'autre il boutonnait sa braguette.

— Ne viens pas me raconter que tu n'as pas tout écouté. Et d'abord, ce n'est pas une grande bringue. Vous, les hommes, vous n'avez pas les yeux en face des trous. Si nous, les femmes, nous n'exhibons pas nos charmes, on dirait que vous nous regardez avec la nuque. Et fais-moi le plaisir de fermer ta braguette dans les W-C. Finalement avec ça, les hommes font la démonstration de ce qu'ils croient être leur supériorité.

— Ta ta ta, arrête le marteau-piqueur, ma fille, si tu as des problèmes avec cette dame, c'est avec elle que tu les règles, d'accord ?

— Je ne me suis fâchée avec personne. La seule chose qui m'irrite, c'est ce manque de discrétion des mâles...

— Tu ressembles à Mercè, à présent. Mais je te remercie pour ce mot de mâle. Pour aujourd'hui, j'ai eu ma ration de discrétion. Si tu crois que ça ne suffit pas comme ça de m'avoir laissé sur le trône pendant tout ce temps ?

Je l'imaginai assis sur le siège, essayant de capter la conversation, et j'ai éclaté de rire de bon cœur.

— Et maintenant elle rit, la folle.

— Tu as entendu ou non ?

— Évidemment !

— Elle m'a inventé une de ces histoires ! Mais ça sent l'histoire de cul et rien d'autre.

— Tu parles ! Cette haridelle ne peut pas avoir ce genre d'histoires. Elle ne t'a pas dit la vérité, c'est clair comme de l'eau de roche, mais n'y vois pas d'idylle, Paloni.

— Ne m'appelle pas Paloni, je t'en prie.

— Paloni, mais c'est tellement plus exotique que Lonia, ma chérie ! Et ne parlons pas d'Apolonia. On te prendrait pour une impératrice romaine si tu n'écourtais pas ton nom...

— Je le trouve très déplaisant. Un point, c'est tout. Et puis ça crée

des complications à cause du sexe, tu peux me croire. Mais tu l'as bien regardée, cette femme ?

— J'en avais même pas envie. Je les préfère plus excitantes, moi.

— Tes yeux, ce n'est pas derrière la nuque que tu les as, c'est au bout de...

— Chut ! De la discrétion, ma belle, de la discrétion...

Et nous nous sommes mis à établir un plan de travail. Quim me reprochait de ne pas l'avoir cuisinée davantage avec l'histoire du talon de chèvre et de ne pas lui avoir demandé une description des trois hommes.

— Mais puisque je sais que c'est du baratin... Pourquoi l'aurais-je poussée dans ses retranchements ?

— Précisément pour ça, vois-tu ?

Et il a été surpris lorsque je lui ai confié l'affaire de la fille perdue et que j'ai gardé pour moi celle de l'antiquaire.

— Simplement, tu vérifies si la carte qu'elle m'a remise n'est pas du toc, et ça me suffit. Le reste, c'est mon affaire.

— Comment comprendre ça ? Qu'est-ce qu'elle va dire, ton amie Jerónima, si elle vient à savoir que tu as laissé celle qu'elle t'a recommandée entre les mains de ton domestique ?

Dans le fond, Quim éprouvait autant de curiosité que moi pour M^{me} – ou M^{lle} ? – Gaudí. Manifestement, il faisait la fine bouche mais il avait l'œil plus vif qu'il ne voulait le faire croire. Mais c'était moi qui avais le permis, moi qui avais ouvert le bureau, moi qui payais la patente ; lui, je le qualifiais d'associé parce qu'il m'amusait, mais en réalité, c'était mon employé. Par conséquent, c'était moi qui choisissais le travail et qui le répartissais. Et j'étais plus intéressée par l'antiquaire que par la jeune fille. J'avais envie de savoir pourquoi elle m'avait menti.

II

Mardi matin

Enfin, la voiture vert métallisé a franchi le portail. Cette rue si tranquille des hauts quartiers me tapait sur les nerfs : partout des murs infranchissables qui fermaient les jardins, cette odeur entêtante de plantes arrosées la veille, pas une seule voiture le long des trottoirs qui aurait pu dissimuler la présence de la mienne, pas âme qui vive, à l'exception parfois d'une domestique en tenue, et, surtout, pas une boutique avec des vitrines pour se distraire un moment.

Le jardinier, ou le majordome, ou un quelconque zozo, a refermé le portail et la voiture s'est laissée glisser doucement dans la descente. L'idée m'est venue que lui aussi aurait pu m'être utile, mais à présent il était trop tard.

— Nom de Dieu, un vrai carrosse – et Neus l'a mitraillé trois fois, de face, de côté et de biais. Ça vaut au moins cinquante bâtons !

C'était une voiture discrète, pourtant. Malgré son vert métallisé, malgré le prix estimé par Neus. Et c'était une femme qui la conduisait, bien que la carte grise fût établie au nom d'un homme.

Puis de nouveau le silence et l'assoupissement. Neus avait reposé le cache sur l'objectif.

— Pas encore, ai-je fait d'un air las. Nous attendrons un petit peu plus.

— Et tu gagnes gros à rester sans rien faire ?

— Je vis de façon décente. Et toi, tu t'en sors avec les photos ?

— Bah ! Ça dépend, il m'arrive de faire un reportage bien payé. Alors ça roule pendant quelques semaines, mais ce n'est pas aussi reposant que ton truc à toi.

— Il faudra que tu m'apprennes. Une détective qui ne sait pas prendre des photos n'est détective qu'à moitié.

Et une détective qui ne distingue pas une 2 CV d'une Porsche, aussi. Et une détective qui a la frousse des armes, aussi. Autrement dit, il ne restait plus rien en moi de la détective. Parce qu'une détective qui déprime quand elle doit passer des heures à attendre, ce n'est pas

une détective, c'est une oiselle effarouchée.

Plongée dans ces pensées troubles, j'aurais pu ne pas me rendre compte que le portail s'ouvrait à nouveau. Le crissement des roues sur le gravier annonçait une voiture qui roulait lentement, et le temps que la noire et majestueuse américaine mettait à sortir signifiait que, du garage au portail, l'allée devait être longue.

Neus reprit des photos de face, de côté, mais la vitre de la fenêtre arrière était teintée.

— Tout est fermé, avec cette chaleur ! me suis-je écriée.

— Ces voitures-là ont l'air conditionné, ma vieille. Go, si tu la dépasses, je pourrai prendre la photo de l'autre côté et il est possible qu'au laboratoire j'en tire quelque chose de clair.

— D'abord le portier.

Elle a failli le manquer.

— Un instantané merdique ! a-t-elle maugréé, son orgueil professionnel en ayant pris un coup. Encore heureux si elle n'est pas tremblée ! Tu aurais pu me le dire plus tôt que tu voulais aussi le portier.

Pendant que je suivais l'américaine en attendant le moment opportun pour la doubler, Neus continuait à rouspéter.

— Ça me fait l'effet que tu ne sais vraiment pas ce que tu cherches.

— Un homme, mais je ne sais pas lequel.

— Ah putain, moi aussi, tu parles ! Mais, moi, on ne me paie pas pour ça.

J'ai ri sans faire le moindre commentaire. Je l'aimais bien, Neus. Elle était écervelée, superficielle et joyeuse. Je me demandais d'où elle pouvait bien tirer ce style rock qu'elle avait adopté, ce mélange explosif et amusant d'innocence et d'agressivité punk.

— Écoute, il vaut mieux suivre la voiture jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Quand son propriétaire sortira, tu pourras mieux le prendre...

Slalomer au milieu de la marée de la circulation, ça m'enchantait. Suivre une voiture dans ce foutoir de Barcelone, c'était un défi que je me lançais, et j'en étais toujours sortie gagnante. Pour ce qui est des moteurs et des modèles, je n'y entends goutte, mais au volant, je suis un as.

Neus, son appareil serré entre ses mains, me fixait de ses yeux épouvantés. La bouche crispée. De temps en temps, seulement, elle émettait un « oh la la ! » d'une voix tremblante et elle se tassait sur le siège, de mon côté.

Nous descendions à toute vitesse la rue Balmes et avant d'arriver à la Diagonale, le clignotant de l'américaine a signalé qu'elle allait tourner à droite. Un instant après, Neus avait monté son téléobjectif et n'arrêtait plus de mitrailler. Le chauffeur descendait et faisait inutilement le geste d'ouvrir la porte arrière parce que le boss était déjà sorti ou presque. Photo, photo et rephoto.

— Le chauffeur aussi, Neus.

Les voitures qui se trouvaient derrière nous ont commencé à nous casser les pieds, la mienne les empêchant de passer. Je suis descendue, l'air embêté, j'ai soulevé le capot, je me suis mise à tripoter ces trucs de moteur auxquels je n'entends rien, pendant que Neus faisait une indigestion de photos, du propriétaire de la voiture, des autres messieurs qui le saluaient, du chauffeur qui remontait dans la voiture, de toute personne qui entraînait dans l'immeuble ou qui en sortait.

Le concert de klaxons faisait un tel vacarme qu'il donnait une impression de chaleur supplémentaire. Et ça devenait dangereux, ça attirait l'attention sur nous.

Neus était bien camouflée dans la voiture mais c'était trop risqué de rester là. Aussi, j'ai refermé le capot, j'ai pris la tête de quelqu'un pour qui les moteurs n'ont pas de secret et je me suis avancée vers la portière.

Si l'énergumène qui était derrière nous et qui me gueulait des cochonneries idiotes, la face congestionnée hors de la fenêtre, avait su que la panne de mon véhicule était simulée, il se serait écroulé, victime d'un coup de sang. Je lui ai adressé un solennel bras d'honneur, je suis montée dans la voiture et j'ai démarré.

Mardi, fin de l'après-midi

— Tu l'as trouvée ?

— Tu crois que les Majorquines dégagent une odeur spéciale afin que les limiers puissent les suivre à la trace ?

— Ne sois pas grossier, Quim.

— Jerónima a appelé sept fois. Pour qu'elle me fiche la paix je lui ai dit que tu étais sur une piste. L'antiquaire aussi a appelé. Je lui ai dit la même chose.

— Tu devrais me faire un rapport sur cette entreprise.

— Elle appartient au mec de la bonne femme ?

— Je suppose.

— Elle, elle veut seulement les photos et l'adresse. Ma chère Lonia, puisqu'il ne s'agit que d'un méli-mélo tape-à-l'œil, je me demande pourquoi tu te donnes tout ce mal !

— J'aime le travail bien fait.

— À vos ordres, madame la présidente. Tout de suite.

Il a pris le papier sur lequel j'avais noté le nom de l'entreprise et il m'a donné la liste des démarches qu'il avait faites pour retrouver Sebastiana. Bon Dieu, quel boulot il avait abattu dans une matinée ! Quand il le voulait, Quim était une perle. Le malheur, c'était que l'envie de trimer ne le tenait pas longtemps. Et dommage que tout ce travail n'ait encore servi à rien.

J'ai composé le numéro de Mercè.

— C'est le moment de passer la visite, m'a-t-elle dit en guise de salut.

Mercè est ma gynécologue et, en outre, une collaboratrice inestimable dans les affaires de gamines perdues. Désintéressée aussi. Bon, disons que nous nous entraïdions. Elle et quelques autres de sa spécialité se consacraient à contrôler des affaires de viols non dénoncés, d'avortements désespérés et des histoires du même genre. Les renseignements qu'elle me donnait m'avaient bien souvent aidée à retrouver plus d'une gamine aux parents intransigeants ou bien victime d'amants volages. Et vice-versa.

— Écoute, je m'occupe d'une fille de Majorque... oui, c'est ça... non, rien pour le moment...

Nous avons donc monté un réseau en quelque sorte clandestin – il n'avait vraiment rien d'officiel –, contre des agissements professionnels irresponsables. « Il y a trop de femmes sans ovaires au monde, m'avait-elle dit. Et ce n'est pas toujours strictement nécessaire, mais c'est simplement plus facile. On enlève tout, et on n'en parle plus ! » Après venaient les dysfonctionnements hormonaux et je ne sais plus quelles complications psychiques. Son radicalisme me faisait tourner la tête, aussi j'espaçais autant que je le pouvais les examens qu'elle me faisait. Elle me le reprochait, il te faut venir plus souvent, la manière de prévenir des affaires graves, c'était de les résoudre avant qu'elles ne le deviennent, une cytologie à temps... et elle ne me prenait rien, mais me balançait des sermons féministes qui me faisaient découvrir des questions que je ne m'étais jamais posées. Je sortais de la consultation tellement lessivée, je me sentais tellement stupide de n'avoir pas su voir moi-même les évidences que j'avais sous le nez...

— J'envoie tout de suite quelqu'un te porter une photo et la description. Si tu apprends quoi que ce soit, tu me préviens... Oui, oui, mais pour le moment j'ai une autre affaire entre les mains et j'ignore combien de temps ça va durer... Bien d'accord.

Elle m'a passé l'infirmière et j'ai pris rendez-vous.

J'ai hésité un instant à appeler M^{me} Gaudí, mais finalement j'ai décidé d'attendre le lendemain. Je tenais à lui donner quelque chose de plus substantiel, avec une nouvelle séance de photos les trois hommes se concrétiseraient, si seulement ils existaient en dehors de la menteuse bouche de ma cliente.

En outre, j'en avais déjà ras le bol, ce jour-là, de recevoir des ordres d'une femme. Ma capacité d'obéissance, Mercè et mon examen semestriel l'avaient épuisée.

Mercredi matin

Vêtue d'une robe blanche en tricot, j'ai fait une entrée triomphante au bureau. Quim n'en croyait pas ses yeux.

— Où vas-tu déguisée comme ça ? Sûr et certain qu'aujourd'hui tu as pris à ton petit déjeuner une entrecôte ou un filet mignon de crocodile.

— Occupe-toi de ton cul !

— Avec un pareil vocabulaire, tu ne blouseras personne, ma petite, t'habillerais-tu en dame de charité.

— Tu as mon rapport ?

— Oui, mais avant écoute-moi : vêtue de la sorte, j'ai comme l'impression qu'un saint s'est cassé le cou et je dirais que c'est saint Végétarien.

— Eh bien non, mon idéologie n'a rien à voir avec la façon dont je m'habille. Si je me suis fringuée comme ça, c'est pour aller demander conseil pour placer de l'argent. Quant au vocabulaire grossier, je ne l'utilise qu'avec des personnes de ton genre.

— Tu as gagné le gros lot ?

— Le gros lot, c'est toi chéri.

— Eh bien, au moins tu le sais. À vrai dire, tu en jettes, Lonia...

— Tu cherches à me draguer ?

— Moi ? Lonia ? Non, merci – et il m'a jeté le rapport sur la table.

Tu t'es mis trop de parfum.

J'ai pris le rapport. On aurait dit que c'était un médecin qui l'avait écrit.

— Quand vas-tu te décider à apprendre à taper à la machine ?

— La dactylo, c'est le domaine des femmes.

Il disait cela pour que je me fâche. C'est pourquoi je suis restée de marbre.

Finesor était une entreprise qui donnait des conseils en investissements, une société anonyme qui avait M. Felip Antal pour actionnaire majoritaire ; il était président du conseil d'administration et, en outre, gérant. C'est-à-dire que, pratiquement, la société lui appartenait et qu'il en était le patron. Il déclarait une somme comme patrimoine et il en déduisait une autre au titre d'œuvres de bienfaisance. Président honoraire et autres fonctions occupées dans diverses fondations, membre d'honneur d'un club de Londres – un renseignement qu'on n'avait pas pu vérifier, pourtant – marié avec une baronne, de celles dont on lit le nom dans les rubriques mondaines..., en un mot, une huile.

Finesor ne semblait pas connaître de problèmes financiers.

— Pourtant, cette histoire de chèque d'un compte clos, ça ne correspond pas au reste.

— Écoute, m'a dit Quim.

Il avait une voix bizarre parce qu'il se pinçait le nez entre deux doigts.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Ton parfum, ma chérie. Il me soulève le cœur.

— Ne fais pas l'imbécile ! Bon, si Neus apporte les photos, qu'elle m'attende. Et toi, commence par les pensions les plus sordides. Tu connais le système par cœur.

Que Mercè, dans d'autres histoires de filles égarées, m'ait donné des tuyaux, cela ne voulait pas dire que ça marcherait maintenant. Qu'en d'autres occasions nous ayons trouvé des filles en cavale dans des bouges sordides ne signifiait pas non plus que nous tomberions sur notre Majorquine dans l'un d'eux. Mais cela faisait partie des premières démarches de routine, après les hôpitaux, les hôtels et les maisons de passe. Sans résultat de ce côté-là, il faudrait se lancer dans des recherches plus sophistiquées. En fait, le moment semblait venu de commencer à nous interroger sur l'échec de nos démarches.

Le vestibule de l'immeuble de la Diagonale était d'un luxe écœurant. Trop de chromes, trop de vitres, trop de portiers en uniforme, trop de moquette dans l'ascenseur. Même la musique d'ambiance vous aurait dégoûté.

L'entreprise de M. Antal occupait deux niveaux qui communiquaient entre eux par l'intérieur. Dès l'entrée, on changeait de monde. Plus de chrome, pour commencer. Des tables en bois de pin, un dallage de grès. On aurait dit que, plutôt que de donner des conseils en investissement, ils organisaient des excursions pour les retraités ou des colonies de vacances pour les jeunes. Très dans le vent et très juvénile, cette ambiance. On se serait plutôt attendu à des jeans qu'à ces déguisements en messieurs respectables : cela me hérissait. N'empêche qu'il y avait la climatisation. Trop. J'avais le dos et les épaules trempés et la sueur se glaçait.

Un garçon bien planté, mais aseptisé, s'est avancé vers moi avec un sourire qui se voulait familier mais qui était servile. Dans un coin meublé de fauteuils d'osier, un homme qui n'avait pas une tête à toucher l'indemnité de chômage donnait l'impression de ne pas apprécier l'air conditionné. Il s'est levé et s'est approché du jeune qui m'accueillait : il avait la peau luisante, ce n'était pas à cause de la chaleur mais parce qu'il avait perdu patience.

— Je regrette, M. Antal ne peut toujours pas vous recevoir, lui a dit le jeune homme dans un castillan ampoulé qui s'efforçait inutilement de gommer l'accent de Barcelone.

En dépit de la simplicité du décor, le Philippin jurait dans ce milieu. Et il en était bien conscient puisqu'il a fait une grimace de gêne – du moins je le suppose –, a baissé la tête et s'est épongé le front tout en retournant dans son coin comme s'il croulait sous un fardeau.

Le jeunot, alors, me regardant, a tordu le cou et levé les yeux au ciel : un signe de complicité et, en même temps, d'excuse pour cet humain qui s'était installé chez eux.

— Venez par ici, madame, m'a-t-il dit, en me faisant la révérence.

Il m'a installée sur une chaise de bois et de toile et s'est assis de l'autre côté de la table.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Vous allez voir, j'ai fait un héritage considérable et je dispose d'économies que j'aimerais placer en lieu sûr et d'un bon rendement...

— Vous venez de la part d'un de nos clients ?

Par chance, juste à ce moment, le Philippin se remettait de son embarras, à moins qu'il ne touchât les limites de la patience. Il s'était

extrait de son coin et, à haute voix, insistait par-dessus le comptoir qui séparait la salle d'attente du bureau proprement dit. Il ne s'adressait à aucun employé en particulier, mais il rouspétait d'une voix tremblante et stridente.

Tout le monde le regardait, l'air surpris, et mon blanc-bec remuait les bras comme s'il avait voulu ranger sur la table des papiers qui ne s'y trouvaient pas.

Dans ce flot de paroles, j'ai pu saisir au vol divers mots, M. Antal, urgent, une affaire importante, intolérable, attendre, et plus ça allait plus il s'énervait. La demi-douzaine de jouvenceaux qui occupaient les tables n'avaient pas été formés pour faire face à de pareilles situations. Les personnes qui passaient par là se devaient d'être éduquées, distinguées, soignées, propres et bien habillées. À tout le moins dociles. À chaque coup de poing que l'irascible Philippin assenait sur le comptoir, même les lampes qui se trouvaient sur les tables vibraient d'affolement.

Cela aurait été une bonne occasion de faire venir Neus pour prendre des photos : personne ne s'en serait rendu compte. Et j'en aurais tiré plus de profit que de ma seule présence. Car, en réalité, que diable étais-je venue faire chez Finesor, moi ?

Alors, par l'escalier intérieur une fille est descendue, en se hâtant ; elle portait un chemisier de soie et un collier de perles, et elle a dit à l'intrus que M. Antal allait le recevoir.

Pendant que l'homme montait l'escalier à sa suite, un soupir de soulagement poussé à l'unisson par tous les pisseurs d'encre réchauffa l'atmosphère. Puis le calme est revenu. Et avant que mon freluquet ne répète sa question, pour laquelle je n'avais pas prévu la moindre réponse, je suis passée à l'attaque.

— Vous en avez souvent, des clients pareils ?

— Oh non, madame..., depuis que je travaille dans cette entreprise, nous ne nous étions jamais trouvés dans une situation aussi désagréable.

— Qui est ce M. Antal ?

— Le directeur.

— Et le directeur reçoit ce genre de clients ?

— Ce n'est pas un client... que je sache... Ça doit être une visite.

— C'est encore pire, vous ne trouvez pas ? Du moins, ces visites-là, à plus forte raison s'il ne s'agit pas de clients, c'est en dehors des heures de travail qu'on devrait les recevoir...

— Oui, mais à vrai dire, je ne sais pas s'il s'agit d'une visite... Il ne

s'agit peut-être que d'une connaissance...

Il était décontenancé, le pauvre garçon : il avait beau faire, il ne réussissait qu'à s'enferrer. Il en oubliait même de me demander les cautions.

Mais pourquoi étais-je venue chez Finesor, moi ? Il me faudrait apprendre le sens de la mesure et à ne pas me laisser guider par des intuitions et des coups de cœur. En effet, qu'est-ce que cela m'apporterait de parler avec Antal ? Une piste, peut-être, qui me mènerait aux deux autres hommes, oui... Mais, est-ce que cela en valait la peine ?

— Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, madame. Ce fait si regrettable ne doit pas nous faire oublier l'objet de votre visite. Si j'ai bien compris, vous voulez placer l'argent d'un héritage ainsi que vos épargnes ?

Il n'avait pas mis longtemps à se remettre de son trouble et il me récitait sa leçon qu'il savait par cœur.

— C'est bien cela.

— C'est un de vos amis qui vous a recommandé notre entreprise ?

Le Philippin descendait prestement l'escalier. Malgré sa précipitation, il avait l'air plus calme que lorsqu'il l'avait monté. Il me vint une autre idée. Cette visite ne serait sans doute pas aussi inutile que je le craignais.

— Et vous vous imaginez qu'avec des gens de cet acabit qui traînent par ici vous pouvez vous permettre le luxe de demander des références aux personnes qui viennent faire appel à vos services ?

Comme une reine, je me suis levée et je suis sortie du bureau sans faire cas des exclamations sourdes des pisseurs d'encre.

Le Philippin se tenait à la porte de l'ascenseur. Nous sommes descendus ensemble. L'homme était replié sur lui-même et il ne m'a même pas regardée. Peut-être ne se rendait-il pas compte de ma présence. Tant mieux !

Il a pris la direction de l'arrêt de l'autobus. Sur la pare-brise de ma voiture, évidemment mal garée, était collée une prune. Autrement dit, je pouvais tranquillement la laisser où elle était. Je me suis fondue dans la foule.

Attendre un autobus sur la Diagonale est un vrai supplice. La chaleur devient poisseuse. Les voitures roulent dans les deux sens, à toute vitesse. Et tous ces passants qui n'ont pas les yeux dans leurs poches.

III

Mercredi matin

La ville avait énormément changé depuis mon arrivée. Et ça, c'était quelque chose que seuls ceux qui n'étaient pas natifs de Barcelone savaient voir. À présent, même en circulant en voiture, on n'arrivait pas à ne pas être gêné.

Ce qui n'avait pas varié, en revanche, c'est que les gens, dans les autobus, ne se donnaient toujours pas la peine d'ouvrir les fenêtres, même si, dedans, on se cramait les tripes. L'odeur de sueur et de linge trop rarement lavé était la même. Et les secousses dans tous les sens, les coups d'accélérateur pour passer les feux, c'était les mêmes.

Ce n'est que lorsque j'ai pu en descendre que je me suis demandé pour quelle raison j'y étais montée. Je suis entrée dans le vieux quartier, en suivant le Philippin. Rue du Couchant, du Lion, de la Colombe. J'ai maudit la robe que je portais. À cause de la chaleur et parce qu'elle attirait les regards.

Les cheveux mal teints des nanas sur le retour avaient quelque chose de pathétique à la clarté du jour, mais leur panier de courses en faisait des ouvrières harassées qui, la veille, n'avaient pas eu le temps de se démaquiller, épuisées par les travaux ménagers et par les gosses qu'elles supportaient toute la sainte journée. Et les ateliers grands ouverts afin d'y laisser entrer un peu d'air conféraient quelque charme au sordide que dissimulaient ces maisons.

Une bande de filles délurées qui avaient séché le lycée piquaient le peu de travail qu'il y avait ce matin-là aux professionnelles qui, derrière les vitres des bars sombres, attendaient le client. Le patron du restaurant à l'invariable cuisine familiale relevait son rideau de fer et accrochait le menu du jour à la porte.

Ç'avait été mon quartier à mes débuts à Barcelone. J'y avais vécu trois ans avec une bande d'étudiantes de Majorque dans un appartement minuscule rempli d'énormes meubles prétentieux. L'étage supérieur était occupé par une bande d'étudiants américains ; nous les avions tout d'abord soupçonnés – cela va de soi – d'être de la CIA, mais par la suite nous étions devenus amis.

Pendant toutes ces années – dix déjà ! –, le quartier, vraiment, n'avait pas bougé. Des murs davantage écaillés, le restaurant beaucoup plus cher parce que le bruit avait couru qu'on y mangeait bien et bon marché. J'ai eu un accès de nostalgie et pour un peu j'en aurais perdu les pédales : jusque-là, j'avais suivi le Philippin machinalement, poussée par un vieux réflexe ; pendant un moment, j'avais même oublié que je le suivais. Et c'est alors que je me suis demandé pourquoi diable j'étais sur ses traces.

Lui, en revanche, montait un escalier sombre et la porte s'était refermée sur mon nez. Les portes, ça oui ! avaient bien changé dans le quartier : en aluminium et en verre, d'un style funéraire, et l'ouverture automatique.

À côté de la sonnette du deuxième étage, il y avait une petite inscription, à la main : *Orient Sunshine*. Une maison de rendez-vous, à coup sûr.

L'épicier me regardait d'un air étonné.

— Vous cherchez quelque chose, madame ?

— Ce n'est pas ici qu'habite un Philippin ?

— Un, vous dites ? Un tas, madame, une foule... Mais ce sont de braves gens... C'est une agence de placement de bonnes, à ce qu'il paraît. Et il semble que ce soit vrai parce que, à l'entrée il y a un bureau et tout plein de fichiers. Et pas le moindre scandale, non, elles donnent toutes l'impression d'être de braves filles... Maintenant, je vais vous dire, les scandales, dans ce quartier, on en a tellement vu, vous comprenez, et que voulez-vous que je vous dise, ce sont des êtres humains, n'est-ce pas ? Elles ont le droit de vivre. Hé ! Du moment qu'elles vous fichent la paix, parce que, ces temps-ci, avec ces histoires de drogue et tous ces vols, on n'est plus tranquille, vous trimez toute votre vie et en un rien de temps, ils vous saccagent tout, et la santé par-dessus le marché, mais vous voyez, on tient le coup et à chaque jour suffit sa peine, vous ne croyez pas ? C'est ça la vie, qu'y pouvons-nous ? On en a vu d'autres, ce serait de mauvais goût de se plaindre, qu'en pensez-vous ?

— Et il n'y a que des Philippins qui y habitent ?

— Pour ce qui est d'y habiter, ça oui. Mais de temps en temps, il vient des messieurs, comment vous dirai-je, mettons blancs, d'ici, et aussi des dames...

— Des Espagnols ?

— Et des Catalans, aussi des Catalans !

— Si je veux engager une femme de ménage ?

— Vous n'avez qu'à sonner et vous montez, n'ayez crainte, madame. Ils seront si contents, les pauvres ! Parce qu'ils n'ont pas trop de sous, je vous dirai. Je suis au courant, ils font attention à ce qu'ils dépensent, ils achètent tout juste le nécessaire...

Assis derrière le bureau de l'entrée, le Philippin. Il faisait la tête de celui qui se rappelle quelque chose mais sans savoir quoi.

— Je viens de la part de M. Antal.

— De M. Antal ?

— De Finesor.

— Ah !... Il a fait vite ! Il m'avait dit qu'il lui faudrait près d'une semaine...

Il s'exprimait dans un espagnol mâtiné d'anglais, un mélange confus. Puis il s'est fait un silence qu'on aurait pu palper. Un silence à couper au couteau. Il attendait de moi quelque chose et, moi, j'attendais qu'il continue de parler pour pouvoir tirer parti de la conversation.

Venant du couloir, on entendait des rumeurs exotiques, des bribes de mots qui démontraient que les Philippins ne parlaient pas un traître mot d'espagnol comme on voulait nous le faire croire à l'école, et d'anglais, ils n'en savaient guère plus, contrairement à ce que eux veulent nous faire croire. Derrière l'accent pourri de cet homme se profilait le tagalog, la langue des Philippins, et dans les conversations qui se déroulaient à l'intérieur le tagalog triomphait.

— J'aime votre langue... Elle est pleine de sonorités que je ne connais pas, lui ai-je dit avec un sourire.

L'homme ne dissimulait pas sa perplexité. Au lieu de lui causer boulot, je lui balançais des considérations linguistiques.

— Vous étiez tout à l'heure au Finesor...

Dans sa mémoire, une petite lumière venait de s'allumer. Sur sa figure la perplexité a fait place à la méfiance.

— Oui, et M. Antal m'a dit...

— Vous êtes membre de la compagnie ?

— Non, non, je suis cliente, et M. Antal...

— Il vous a chargée d'une commission pour moi ?

— Voilà, je voudrais une femme de ménage, quelqu'un de confiance, et il m'a dit qu'ici on pourrait m'en fournir une...

— M. Antal vous a envoyée ici pour une femme de ménage ?

— C'est cela.

J'avais l'impression que le plancher tanguait.

— Ça fait combien de temps que vous êtes cliente de M. Antal ? Et M. Antal, il est client de votre entreprise ?

Il avait prononcé entreprise sur un ton plutôt narquois.

— Comment dites-vous ? Ah oui... Si l'on peut parler d'entreprise..., entre nous... – et manifestement mon sourire était stupide.

— Oui, naturellement... Mais, pour l'instant, nous n'avons pas de femme de ménage disponible... Dans quelques jours peut-être... Si vous me laissez votre adresse et votre numéro de téléphone, nous nous mettrons en contact avec vous... ou avec M. Antal...

— Parfait.

J'ai sorti de mon sac une carte de visite : Victoria Mira, une rue qui n'existait pas, pas plus que le numéro de téléphone, une carte pour les situations embarrassantes, comme celle-ci.

Le Philippin m'a raccompagnée jusqu'à la porte.

— Voulez-vous que je fasse une commission à M. Antal ? ai-je dit en dernier recours.

L'homme ne m'a pas répondu.

— Ah, c'est vrai que c'est M. Antal qui doit vous faire la commission, à vous ?

Il m'a claqué la porte au nez.

— Alors, vous en avez une ? m'a demandé l'épicier du rez-de-chaussée.

— Pas encore, mais ils vont bientôt me l'envoyer.

— Ce sont de braves gens, je vous l'avais bien dit.

Du balcon du deuxième étage, une gamine m'observait. Après avoir tourné au coin de la place du Pedro, je me suis arrêtée un instant. J'ai levé le nez avec nostalgie : c'est dans cet appartement au balcon en biais qu'habitaient les garçons, Miquel, Martin et Mateo de Lérida. Et qui s'étaient mariés respectivement avec Margalida, Rosa et Catalina. La dernière année de cours. L'année où il nous fallut laisser notre appartement à d'autres étudiantes. Cela faisait sept ans déjà. Miguel et Margalida comptaient toujours. Les autres, nous les avons perdus de vue.

Une jeune Philippine tourna au même angle de rue. Elle était pressée. Pour un peu, elle m'aurait heurtée. Ce pouvait être le hasard. Mais je l'avais repérée.

J'ai pris la direction de la Ronda, en suivant le même trottoir de la rue Sant Antoni. Lentement. En regardant les maisons, à la touriste, en me tordant le cou je regardais en arrière. La Philippinette me suivait ostensiblement. Trop pour que ça soit vrai. Vers le milieu de la rue Sant Antoni, j'ai traversé dans la direction de la rue de la Cendra. Lola y habitait-elle encore ? Et Elisenda, qu'était-elle devenue ?

Lola était aragonaise, elle voulait un nom bien catalan pour sa fille qui venait tout juste de naître. Et elle voulait un baptême avec des dragées rouges, et pour parrain et marraine, des personnes distinguées, nous avait-elle dit. Nous l'avions baptisée Elisenda, et que de nuits nous l'avions gardée pendant que Lola menait sa vie comme elle l'entendait. J'ai pris la décision de revenir dans ces rues plus tranquillement, sans Philippine maladroite derrière moi, et je me suis mise à marcher d'un pas plus vif. Dans ces rues d'où le soleil était banni, il faisait une chaleur épaisse, suffocante. À la Riera Alta, je suis entrée dans cette parfumerie déserte où, si souvent, j'avais acheté pour trois sous d'eau de Cologne. À cette époque, je ne collectionnais pas encore les tubes de rouge à lèvres. On aurait dit que, depuis lors, on n'y avait pas fait la poussière une seule fois. Flacons, petits mouchoirs, jouets en plastique, tout était décoloré.

Je suis entrée et je me suis mise à regarder les rouges à lèvres. C'était toujours la même patronne, avec la même poussière accumulée, une année après l'autre, sur le comptoir. J'en ai acheté trois aux couleurs impossibles, à l'étui bariolé incrusté de pierreries de bazar.

Dans la rue, la Philippinette s'était éclipsée. Fausse alerte. Mais au moment où j'allais déboucher sur la Ronda, une frimousse brune de peau me guettait à la dérobée. Voyant que je m'approchais, elle a disparu de nouveau.

Si bien qu'en arrivant à la Ronda, j'ai pris un taxi. Une fois dedans, je l'ai vue qui se dissimulait chez un marchand de chaussures. Elle me regardait d'un air désolé. Je le regrettais pour elle : elle allait se faire engueuler.

Mercredi, en fin de journée

— Enfin, bon Dieu ! Mais ça ne te coûtait rien de m'appeler.

Plus qu'un garde du corps, Quim était un ange gardien. Mais lorsqu'il se mettait dans ces états, il faisait penser à un mari jaloux ou à une pietà.

J'ai enduré patiemment l'orage. Il avait raison. Neus était arrivée

au bureau à midi et s'était lassée d'attendre. Quim était allé à Finesor parce qu'il trouvait que j'avais eu largement le temps de faire mes investigations. Il avait vu ma voiture avec une contredanse mise à onze heures. Il était monté. Il était redescendu et avait attendu jusqu'à trois heures. Quand tous les employés avaient quitté leurs bureaux, il avait commencé à se faire du mouron. Et il était revenu à notre local attendre un coup de fil.

— Eh bien, écoute-moi, si tu avais attendu un petit peu plus, tu m'aurais vue descendre d'un taxi, monter dans ma voiture et rentrer chez moi. En passant, tu aurais pu prendre Neus, qu'elle profite de la sortie du bureau pour faire des photos. Et plutôt que de me chercher, il aurait mieux valu que tu cherches Sebastiana.

Il est devenu fou furieux. J'étais une irresponsable, un jour je le paierais, je me fourrais dans un vrai sac de nœuds. Mais quand je lui dis que j'avais suivi un Philippin, il s'est tu et m'a regardée, décontenancé.

— Je n'arrive pas à piger, Lonia, je t'assure. Pourquoi mets-tu ton nez là-dedans ?

— Antal y est impliqué.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te fiche, les affaires troubles de cette crapule ?

Qu'est-ce que j'en tirerais, de poursuivre mon enquête ? Quelqu'un me l'avait-il commandée ? Pas la Gaudí, n'est-ce pas ? Donc, qui me paierait ce travail supplémentaire ? Avec les photos que Neus m'avait apportées, sûr que la Gaudí en aurait suffisamment... Pas de doute, est-ce qu'il ne fallait pas être folle pour prendre des photos comme ça, à découvert ?

— Qui t'a dit ça ?

— Neus, vois-tu ? Elle avait encore la frousse pour la course que vous avez faite hier et pour ce scandale que tu as provoqué avec ta voiture à l'arrêt. Elle m'a dit que si tu veux d'autres photos, tu n'as qu'à te débrouiller parce qu'elle n'aime pas jouer à se faire casser la figure.

— C'est une idiote.

— Et toi, tu joues au détective de film policier.

— À la détective.

— Va te faire foutre.

— Tu ignores peut-être, mon cher Quimet, que les choses qu'on fait au grand jour sont celles qui passent le plus inaperçues.

— Mais lorsqu'elles sont perçues, tu te gagnes à tous les coups une façade neuve.

— Je m'en suis bien tirée, non ? Et les photos, on les a faites, non ? Elles sont bonnes ?

— À toi de juger. Neus n'en était pas vraiment satisfaite.

— C'est une pisse-froid.

— Quoi ?

— Une... minutieuse, une perfectionniste.

Vu les conditions dans lesquelles on les avait prises, ces photos étaient une œuvre d'art. Et M. Antal se révélait très photogénique. Avec les vitres fumées et la panne, je ne l'avais pratiquement jamais vu d'après nature.

J'ai montré le chauffeur à Quim. Le concierge de la maison aussi.

— Quel hasard, hein ? ai-je dit hypocritement.

Ils étaient tous les deux philippins.

— Par conséquent, plutôt qu'une agence de placement de femmes de ménage, ta découverte doit être une agence de placement d'hommes de...

— D'hommes ? De scouts, bien sûr !

— Écoute-moi, Lonia...

— À ta voix, je comprends que tu vas me faire un sermon. Économise ta salive.

— Je vais quand même te le dire. Je veux avoir la conscience tranquille. Maintenant que tu as les photos, tu les portes à cette dame. S'il se trouve qu'il y a réellement trois hommes et qu'on ne les y voie pas tous les trois, elle te dira de continuer. Si elle veut des informations en plus des photos, elle te le demandera. Mais ne mets pas la charrue avant les bœufs, tu n'en tireras aucun avantage. Elle ne te donnera pas un sou de plus que ce qui a été convenu, même si tu lui apportais la biographie complète du mec. Et puis tu as d'autres boulots, Sebastiana, un tas d'informations pour les banques...

— Ah zut, c'est la barbe.

— Oui, mais ça sert à garder le bureau ouvert.

— Je ne te paie peut-être pas ton mois comme et quand il convient ? Parce que si tu as des plaintes à formuler concernant le travail, tu aurais pu commencer par là...

— Ne fais pas ta tête de mule, Lonia. Tu sais bien que ce n'est pas

de ça qu'il s'agit.

Je le savais parfaitement, même s'il était payé une misère. Mais il n'avait pas voulu d'horaire fixe. Il disait vouloir aller et venir quand il en aurait envie, sans se sentir lié. Je suis une âme volage, m'avait-il dit lorsque je lui avais proposé de travailler avec moi, et cette grandiloquence ingénue avait achevé de me gagner. Cela faisait près de deux ans, et de temps en temps, il me prévenait qu'il s'absenterait une quinzaine de jours. Mais il ne le faisait que lorsqu'il n'y avait que du travail de routine, que je n'avais pas réellement besoin de lui. Pourquoi me paierais-tu, du moment que je ne travaille pas ?

Il voulait se faire passer pour un cynique alors qu'en réalité il était tendre comme du bon pain.

— Allez, je t'invite à dîner, ce soir, lui ai-je dit, et je l'ai vu esquisser une grimace. Pour que tu te remettes du mauvais moment que tu as passé par ma faute...

— À une condition, et il souriait.

— Eh, c'est moi qui invite. Les conditions, ce serait plutôt à moi de les poser.

— Que ce soit un restaurant convenable.

— Que signifie tant de puritanisme ?

— Si tu tiens à t'alimenter d'herbes, ça te regarde. Moi, je veux un endroit où je puisse m'envoyer un bon morceau de viande, saignante et tendre...

— De crocodile.

Jusqu'à l'heure du dîner, je suis restée pendue au téléphone. Pas la moindre trace de Sebastiana. Je laissais des messages un peu partout. On avait l'impression que cette fille n'avait jamais existé. Je commençais à me demander si c'était à Barcelone que je la retrouverais.

Quim avait continué à courir les pensions et, lorsqu'il est venu me prendre, il n'avait absolument rien trouvé. Peut-être était-elle retournée à Majorque, la fille. Ou peut-être pourrissait-elle dans l'herbe quelque part au bord d'une route...

— Et M^{me} Gaudí ? m'a demandé Quim après avoir passé sa commande au garçon.

— Demain. Il faut faire croire aux clients que le travail que nous faisons est vraiment dur, vraiment laborieux. Sinon, ils trouvent toujours que c'est trop cher payé.

Je le regardai engloutir, sans sourciller, un bifteck sanguinolent : il

m'écœurait.

IV

Jeudi matin

— Neus, je t'en prie, ne me laisse pas tomber...

— Et si on nous découvre ? Et s'ils soupçonnent quelque chose et qu'en arrivant là-bas, on se trouve avec deux gangsters qui nous font la peau ?

On sentait sa voix trembler à l'autre bout de la ligne, mais j'y notai un peu d'irritation.

— Pute mère, Neus, tu crois peut-être qu'on va photographier Reagan chez les Yankees ?

— Moi... moi j'en ai parlé hier avec Quim... non... De plus, je ne peux pas laisser tomber mon travail... On va me flanquer à la porte...

— Je te paierai correctement, et puis, ça peut être amusant. Je t'assure que c'est un jeu qui n'a rien de dangereux.

Dans son rôle, le majordome était parfait, mais il n'arborait ni le gilet à rayures ni la raie au milieu du crâne. Dommage.

Dans un coin du vestibule, vaste à s'y perdre, il y avait un escalier qu'on aurait dit posé là uniquement pour qu'une actrice le descende. Mais comme les marches n'étaient pas en marbre et que le plafond n'était pas soutenu par de majestueuses colonnes, la maison ressemblait à ce qu'elle était : une maison appartenant à des personnes de bon goût dont le décor n'était pas tape-à-l'œil mais en carton-pâte.

Nous avons eu le temps, tout en attendant, de regarder les tableaux et les meubles. Des tableaux signés, modernes et anciens. Authentiques. Un Miró signé, un Nonell authentique. Des mains expertes avaient combiné l'ancien et l'actuel. La décoration pouvait fournir un bon sujet de conversation.

Véritablement, Neus était émerveillée.

— C'est comme si on était dans un autre monde.

— Ne montre pas ton enthousiasme. Fais comme si tu en avais ras le bol de photographier des maisons de ce genre.

Au-dessous d'un tableau sombre et infect, sans signature repérable, il y avait un coffre. Neus en était emballée.

— Il est aussi grand que mon appartement.

— À Majorque, il y en a beaucoup comme ça. Autrefois, ils servaient aux filles, elles y gardaient leur trousseau, que là-bas, naturellement, nous appelons la « coffrée ».

— Oh ! Très astucieux, a-t-elle dit avec indifférence.

Sous l'escalier, il y avait un grand secrétaire en marqueterie, un travail superbe. Sur le secrétaire, un chemin de table avec une dentelle au fuseau à vous couper le souffle. Et sur le chemin de table, une statuette en bois qui faisait penser à une muse du Palais de la Musique. La statuette moderne.

— S'il vous plaît, la madame elle tardera encore un peu pour descendre. Vous voulez passer à le petit salon ?

C'était une voix féminine s'exprimant dans un espagnol indécis. Avant même de me retourner, je savais qu'il s'agissait d'une domestique philippine.

Elle nous avait installées dans un de ces petits salons qu'on ne peut tenir propres qu'à condition d'avoir de la domesticité, encore fallait-il se doucher trois fois par jour pour ne pas le salir. Des modules blancs et moelleux pour s'asseoir. Des tablettes blanches ; murs et plafond blancs ; des rayonnages blancs, une collection de livres reliés en cuir blanc, une télé blanche, des rideaux blancs. Tout immaculé.

— Tu parles d'une élégance !

— Oui, oui, ma chère.

Çà et là, distribués avec une négligence parfaitement calculée, quelques détails antiques : un candélabre d'ivoire, une console de laque blanche, un cendrier en émail blanc, une vierge, sculpture gothique qui avait perdu la peinture qui la recouvrait, un splendide Joaquim Mir dont les couleurs n'en étaient que plus époustouflantes au milieu de toute cette blancheur.

Neus avait déjà bu trois whiskies, Neus, tu vas faire des photos troubles ; moi, j'avais descendu la carafe d'orangeade – d'orange naturelle, naturellement –, et nous commencions toutes les deux à nous impatienter.

— Et si elle a appelé le journal pour vérifier... Elle doit déjà savoir que nous ne sommes pas..., dit Neus.

— Ne t'en fais pas, j'ai tout mis au point. Le directeur est un de mes amis, si on l'appelle il sait ce qu'il doit dire.

— Mais elle, quand elle va voir que le reportage ne paraît pas...

— Mais il en sortira un.

— Avec mes photos ? Dans *Rosa y Azul* ? Tu ne me racontes pas des histoires, Lonia ?

Pour un peu, elle en aurait versé des larmes de reconnaissance professionnelle. Si cela servait à la tranquilliser et à ce qu'elle fasse bien son travail, peu de mensonges m'auraient autant rendu service en si peu de temps.

Et puis, réflexion faite, pourquoi serait-ce un mensonge ? *Rosa y Azul* publiait des reportages d'une totale ineptie. Si je confiais au directeur les notes les plus banales de mon enquête, quelqu'un de la rédaction pourrait en tirer parti. Ainsi, je donnerais un coup de pouce à cette pauvre Neus qui pourrait faire son boulot avec des contreparties économiques plus intéressantes.

Elle passait son temps à faire des reportages de noces et de premières communions pour le compte d'une société. Le soir, surtout en été, elle exerçait son métier librement, dans les cafés et les cabarets, à la recherche de personnes tenant à garder un souvenir visuel de leurs folies nocturnes. Play-boys à la gomme – quand j'étais jeunette, à Majorque, nous les appelions « picadors » –, collectionneurs de flirts – que dans mon temps nous appelions « béguins » –, couples d'âge moyen qui, pour une fois, se faisaient plaisir, groupe de célibataires qui, dans la démesure, enterraient leur vie de garçons... C'étaient des photos stupides qui pourtant, un jour, pourraient constituer les documents d'une époque. Elle en gardait des doubles, de chacune, soigneusement archivés...

De temps en temps, elle faisait à son compte des reportages qu'elle essayait, ensuite, de faire prendre par des magazines. Elle n'y avait jamais réussi. Et ces histoires de photos de groupes, il me semble que c'était pour elle un fardeau.

Voir son nom imprimé sur un magazine comme *Rosa y Azul*, on ne peut pas dire qu'il s'agisse là d'un grand succès professionnel. Mais si je pouvais l'aider à y entrer, fût-ce par la porte de la cuisine, je tenais à ce qu'elle ne rate pas l'occasion par ma faute.

M^{me} Mireia Gallart i Purgilós d'Antal, baronne de Prenafeta, a fait son apparition à ce moment-là. Blanche de peau, les cheveux blonds, grande, et des yeux bleus, petits, glacés. Elle avait la maigreur propre aux femmes obsédées par les bourrelets et qui se martyrisent en suivant des régimes stupides ; si elle avait été naturellement aussi mince, elle aurait tout fait pour engraisser un peu. Personne n'est jamais content de ce qu'il a. Mais la baronnesse donnait l'impression

d'être très fière de son corps tout en angles, de ses joues creuses et de sa poitrine aussi plate qu'une planche à repasser.

— Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je puisse présenter un quelconque intérêt pour votre magazine. La personne qui compte, dans notre famille, c'est mon mari – et en disant cela, elle mentait sans intention de le dissimuler.

Elle nous a montré la maison tout entière, fourni par le menu toutes ses occupations mais, au moment de parler de celles de son mari, elle a biaisé.

— Cette collection de livres dans le petit salon blanc, c'est pour rester dans le même ton qu'ils sont reliés en blanc ?

— Jamais de la vie, mademoiselle. Dans l'art de la décoration, cela relèverait du sacrilège.

J'en ai été rassurée, parce que je trouvais ça une ânerie.

— En réalité, si la décoration du salon est en blanc, c'est en fonction de ces livres, des ouvrages qui sont dans la famille depuis plus de trois cents ans.

— Et la statuette en bois qui se trouve sur le secrétaire du vestibule, elle est vraiment ancienne ?

— Vous êtes une excellente observatrice, vous... Mais qu'entendez-vous par vraiment ancienne ? C'est de l'Art Nouveau... Ah ! Vous voulez dire si c'est ou non une copie récente ? Non, non, absolument pas...

— C'est votre mari qui vous déniche ces pièces anciennes ?

— Mon mari ? Les antiquités ne l'intéressent pas... Cela, c'est une chose qui doit venir de famille... Il ne distinguerait pas une gargouille en pierre du IX^e siècle d'un de ces bonhommes en bois que les Africains vendent aux coins des rues... Oh ! ça, ne l'écrivez pas, mademoiselle, ce serait de très mauvais goût et ça pourrait être mal interprété. Mettez que la décoration de la maison, c'est moi qui m'en charge car il est tellement occupé, lui, avec ses affaires qu'il ne dispose pas du moindre loisir pour la maison...

C'était le moment de demander une nouvelle fois de quelles affaires il s'agissait, mais je me suis engagée sur une autre piste.

— Quelles sont les dernières pièces qu'il a acquises ?

— Oh, cela fait peut-être un an qu'aucune pièce ancienne n'est entrée chez nous... Ces choses-là viennent comme elles viennent. La dernière, ç'a été ce chapiteau roman... Non, ne le photographiez pas, ce n'est pas très bien vu que les particuliers possèdent ces objets...

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il y a des gens qui parlent de spoliation et de choses de ce genre. Mais toutes les pièces que je possède ont été achetées légalement. Les papiers sont en règle. Et puis, il vaut mieux que ce soit des personnes comme nous qui les ayons, nous les aimons et nous savons les conserver comme il convient, elles ne sont pas faites pour s'abîmer aux intempéries. Cette croix en fer forgé, par exemple... Elle se rouillait dans le cimetière d'un village abandonné des Pyrénées...

J'en avais par-dessus la tête des notes inutiles et je souffrais pour Neus qui se ruinait à prendre des photos. Finalement, j'ai saisi le taureau par les cornes.

— Ce qui m'intéresserait, c'est que vous me décriviez un jour normal de votre vie. De la vôtre et de celle de votre mari, naturellement, mais de votre point de vue à vous...

Vivre avec un homme important avait ses compensations, mais aussi ses servitudes. Non, ils n'avaient pas eu d'enfants, et cela, tout en étant un malheur, lui avait permis de s'occuper du patrimoine familial, de sa lignée. Oui, son mari était né pour le négoce, et il n'aurait pas fallu qu'il se donne tant de mal puisque les affaires marchaient toutes seules, et, même si ça n'avait pas été comme ça... Mais, lui, il ne voulait pas qu'on dise qu'il vivait sur le dos de sa femme, et... Elle avait perdu le compte des entreprises qu'il possédait et, de plus, les affaires, elle n'y comprenait rien – bref, une fois encore, j'avais échoué dans ma tentative.

Non, la politique, il n'en avait jamais fait, et pourtant, ces temps derniers, il en parlait plus souvent, et qui sait, un homme aussi actif que lui, mais ce qu'il aimait c'était les choses claires, et la politique est si compliquée. Beaucoup de ses amis s'y adonnaient, mais quand ils venaient à la maison, il n'en était jamais question, entre autres choses parce que, des amis, il en avait dans tous les partis et qu'il voulait éviter les discussions...

Elle jubilait lorsqu'elle parlait de son mari. Et elle donnait de sa vie une image bucolique. Exagérée. Elle affichait une sérénité monotone devant toutes mes questions, et elle y répondait de plus ou moins bonne grâce. C'est seulement lorsque je lui ai demandé pourquoi elle avait une bonne et un jardinier philippins que des rides sont apparues autour de ses lèvres.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? Quel mal y a-t-il ?

À partir de là, la conversation a pris une mauvaise tournure. Elle répondait par des monosyllabes ou bien me disait ouvertement que la question ne lui plaisait pas. Elle a fini par nous flanquer à la porte. En

femme parfaitement éduquée, ça oui ! Sans rien changer à son maintien.

— Impossible de vous consacrer plus de temps, je le regrette. Notre conversation a été très agréable. Vous voudrez bien m'envoyer un exemplaire du magazine, je ne l'achète jamais...

Elle nous a raccompagnées elle-même jusqu'à la porte.

— Permettez-moi de voir encore une fois la statuette, s'il vous plaît, ai-je dit en repassant devant le secrétaire. C'est une merveille.

— Mon grand-père maternel l'a offerte à ma grand-mère au cours de leur voyage de noces à Paris. En 1906.

— Nous pourrions prendre une dernière photo ici, Neus...

Vendredi matin

— Et la photo de la statuette ?

— Je n'avais plus de rouleau dans l'appareil, Lonia. Il y avait un bout de temps que je faisais semblant...

— Mais j'ai dit clairement que je voulais une photo de la statuette... Pourquoi crois-tu que je te l'ai demandée ?

Neus se bloquait. Quim a deviné que j'étais sur le point d'éclater, de ne plus me contrôler et d'envoyer promener Neus.

— Ça ne sert à rien que vous discutiez, à présent, a-t-il expliqué.

— Mais c'était la photo la plus importante... C'était la clef... Et cette idiote...

— Et pourquoi ne me le disais-tu pas ?

— Celle-là, je la veux avec une pellicule, Neus... Il aurait fallu que je te le dise ? Et quand je pense que je me faisais du souci à cause de la quantité de film que je croyais que tu dépensais !

— Si cette statuette était si importante, pourquoi ne me l'as-tu pas fait photographier au début, quand nous passions tout en revue ?

Elle avait raison. Mais à ce moment-là, je n'en avais pas eu l'idée. Et maintenant, je ne pouvais pas le reconnaître devant Quim et elle.

— Tu m'as apporté la facture ? ai-je dit pour couper court.

Je lui ai signé un chèque et je l'ai congédiée. L'avoir en ma présence avec sa tête de victime me mettait hors de moi.

— Puisqu'elle t'a dit que c'était un cadeau du grand-père, ce n'est

pas la statuette de l'antiquaire, a dit Quim.

— Et qui t'assure qu'elle ne mentait pas ?

Finalement, Quim m'a convaincue de ne pas me tracasser. Pour le faire taire, j'ai téléphoné à M^{me} Gaudí et je me suis rendue chez elle avec tous les documents. Chemin faisant, afin de me tranquilliser, je me suis acheté un bâton de rouge à lèvres.

M. Antal était effectivement un des hommes qu'elle cherchait. Mais aucun des autres n'apparaissait dans toute la collection de photos que je lui montrai.

— Où est cette maison ? a-t-elle demandé.

— C'est la sienne. Elle est pleine d'antiquités. De qualité, me semble-t-il. Et ça, c'est sa femme.

— Ça ?

— Oui, ça... Ah, je veux dire cette personne...

C'est seulement après avoir mis les pieds un certain nombre de fois à Barcelone que je m'étais rendu compte que de dire « ça » d'une personne, comme nous le faisons couramment à Majorque, était considéré comme de très mauvais goût. Les Catalans de la Catalogne sont des gens d'une grande finesse.

— Et qu'est-ce que vous y êtes allée faire, dans cette maison ? Je vous avais dit de ne pas leur parler, que je voulais seulement les noms et le moyen d'entrer en contact avec eux.

Sans l'avoir cherché, je me suis retrouvée en train de me justifier sur ma méthode de travail et son bien-fondé. Ce fut vite réglé. L'antiquaire tenait à nouveau le manche.

— Plus on a d'informations sur l'un d'eux, plus il sera facile de retrouver les deux autres, ai-je dit.

— Et quelle information avez-vous obtenue grâce à cette visite ?

Je lui ai tendu le rapport. Elle l'a regardé de loin, avec indifférence.

— Je ne vous avais pas demandé ça. Avez-vous pris des photos des personnes qui travaillaient dans leur entreprise ?

— Non, pas encore. Comme vous n'arrêtez pas d'appeler le bureau, j'ai décidé de vous apporter tout ce que j'avais pour le moment.

— Au lieu de perdre votre temps à fouiner chez des particuliers, est-ce qu'il n'aurait pas été plus positif que vous preniez des photos des employés ? C'est trois hommes que je cherche, vous le savez bien.

Décidément, elle était fort antipathique.

— Ce n'est pas si facile que ça de faire un reportage pour une revue frivole sur un entrepreneur et son entreprise.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Quel reportage ?

— Comment croyez-vous que j'aie pu rentrer dans cette maison et la photographier tout entière ? Aux rayons laser ?

La connasse !

— Tout ça ne m'intéresse pas. Et pas davantage les photos de la maison avec cette femme. Et de la même façon que vous avez pris des photos à la porte de l'entreprise, vous pourriez en prendre à la sortie des bureaux...

— À l'heure où ils sortent, comme à celle où ils prennent le travail, ma photographe n'était pas disponible, madame. C'est ce que je pensais faire demain, mais vous êtes tellement pressée que je vous ai apporté les résultats de mes enquêtes.

Je l'aurais volontiers giflée.

— Ne faites rien demain. Peut-être qu'un seul suffira. Je lui parlerai et il est possible que je n'aie pas besoin de retrouver les deux autres. Vous m'enverrez la facture.

Je ne lui ai pas parlé de la maison du Philippin. Et j'ai préféré ne rien lui dire sur la statuette qui n'avait pas été photographiée. Qu'elle se débrouille !

Elle m'a rendu toutes les photos, excepté celle où l'on distinguait le mieux M. Antal. Et, bien que le rapport ne l'intéressât nullement, elle l'a gardé.

Ce midi, j'étais tellement furax que j'ai avalé du lapin à l'aïoli. Cela faisait bien cinq ans que je n'en avais pas mangé. Et j'ai pris la décision de ne pas lui envoyer de facture. Quant aux photos, j'en ferais à tout va, de l'entreprise, des fondations auxquelles Antal était lié, de tous les clients de Finesor, des clubs et des sociétés avec lesquels Antal avait quelque chose à voir. Des photos, des photos, des milliers de photos, dussé-je me ruiner à payer Neus. Et je les enverrais gratis à M^{me} Gaudí pour qu'elle en tapisse sa boutique.

Le soir venu, avec l'aïoli qui me brûlait l'estomac et l'œsophage, le lapin qui galopait sauvagement d'un bout à l'autre de mes boyaux, j'ai reconnu que j'étais une idiote, que Quim avait raison, que M^{me} Gaudí avait raison, que j'étais irresponsable et inepte, et qu'il était temps que j'apprenne le métier après m'y être consacrée pendant cinq années.

Pendant que je parcourais des pensions à la vaine recherche de

Sebastiana, l'aspect sordide des logements que je visitais et des vies qui s'y écoulaient, dans l'entassement et la pénombre, suscitait un profond malaise dans les parties de mon corps que l'aïoli n'avait pas encore touchées. Je ne me suis sentie un peu mieux seulement lorsque je suis arrivée à un croisement de la rue de l'Escorial, près d'un immeuble aux appartements neufs et agréables que beaucoup de gens utilisaient comme garçonnières. Là, tout au plus, il ne manquait que l'air conditionné.

La nuit a été pénible. De l'instant où j'ai réussi à m'endormir jusqu'à celui où je me suis réveillée, je n'ai rêvé que de Philippins : ils étaient partout.

V

Samedi matin

À *Rosa y Azul*, on était aux petits soins pour moi depuis que je leur avais appris que la fille du directeur de la Caisse d'Épargne s'était mariée en secret. Je menais des recherches discrètes sur cette disparition pour le compte de la famille, qui redoutait plus une fuite qu'une séquestration. Mais, brusquement, des indiscretions ont fait leur apparition dans la presse. La famille n'avait rien dit à personne, pas même à la police ; aucune demande de rançon ne lui était parvenue. N'empêche que tout le monde parlait de séquestration, non pour des motifs économiques mais comme un règlement de comptes avec le père. Toutes les affaires douteuses étaient étalées au grand jour. Jusqu'à ce que je retrouve la gamine. Elle épousait un Gitan, bien entendu sans l'accord de ses parents. C'est pour ça qu'elle s'était évanouie dans la nature. J'avais donné l'exclusivité de la nouvelle à *Rosa y Azul*. Les photos du mariage avaient fait doubler le tirage pendant quatre semaines consécutives. Et j'y avais gagné une carte de journaliste qui me rend bien service. Ainsi que la reconnaissance éternelle du directeur. Autant dire que pour la garder, je leur refaisais de temps à autre quelque information douteuse qui faisait sensation.

Non seulement, ils avaient accepté le reportage de la baronne de Prenafeta, mais ils avaient payé les photos et promis un contrat à Neus.

— Mais ne lui donnez pas de travail avant un mois. Pour le moment, j'ai besoin d'elle à plein temps.

Neus est arrivée au bureau quelques minutes avant moi. Elle avait toujours sa tête de victime.

— C'est quoi ça ? a-t-elle demandé méfiante, quand je lui ai tendu le chèque de *Rosa y Azul*.

— Le prix qu'ils ont payé au magazine pour ton reportage sur la baronne. Et tu peux aller les voir quand tu voudras. Tu es engagée, pas de problème.

— Mais, Lonia, c'est de l'escroquerie !

Là, j'en suis restée clouée. Une escroquerie, disait-elle, l'hypocrite !

Et sûr et certain qu'elle n'avait jamais gagné autant de toute sa vie !

— Je veux dire que si on me donne tout ça... ça ne vaut pas tant, ni le travail, ni le matériel... C'est comme si je les roulais, moi... toucher une telle somme pour si peu. Là où je travaille, on ne m'en donne pas autant même en six mois... Et puis, tu m'as déjà payée !

Quim souriait béatement. Deux crétins.

— Mais, ma fille, tu t'es vue, il faut bien que ça se paye. Je n'ai pas pu t'en donner autant mais puisque le magazine est généreux...

Les yeux de Neus jetaient des étincelles.

— Mais avant, il faudra que tu fasses quelques petits travaux pour moi... Tu peux quitter ta boîte tout de suite...

Je lui ai remis la liste. Inutile de perdre son temps à chercher à savoir si Antal avait des relations régulières ou non avec toutes ces associations. Je voulais des photos des personnes qui trempaient là-dedans. Autant qu'il se pouvait. Des photos d'hommes...

C'est alors que je me suis rendu compte que je n'avais pas la moindre idée de l'âge ni de l'allure des deux hommes que je recherchais. Décidément, je n'avais vraiment rien d'un détective.

Allez, pas de déprime ! Des hommes qui pouvaient avoir plus ou moins l'âge d'Antal. Ni papis ni patriarches, ai-je expliqué à Neus.

Et Neus, exultant devant la perspective de cette nouvelle vie qui l'attendait, a accepté la commande et s'en est montrée ravie.

— Et maintenant, au travail, et sérieusement, pour Sebastiana.

La figure angélique de Quim avait viré à l'aigre.

— Tu achètes les gens sans le moindre scrupule, Paloni.

J'en suis tombée raide. Moi qui pensais avoir fait une bonne œuvre, voilà que ce séminariste m'accusait de trafic de photos !

J'ai pensé à *Orient Sunshine*, mais j'ai secoué la tête afin de me débarrasser de cette idée.

J'ai pris les journaux du samedi. La lettre de Sebastiana à ses parents datait du samedi.

Effectivement, il y avait des annonces qui n'étaient pas sorties de toute la semaine. Appartement, maison particulière. Décent. Indépendance. Téléphone. Terrasse. Meublé.

— Oui, tenez, justement elle vient de s'en aller, la fille qui me l'avait loué. Elle reviendra peut-être dans quelques jours, mais comme elle est partie sans laisser d'adresse...

C'était dans la rue Valencia, une construction typique de l'Eixample, sans trop de décoration sur la façade, mais tout de même pas des plus minables.

La pension occupait tout l'étage, avec un long couloir sinueux dans la pénombre. Le téléphone se trouvait dans le vestibule et tous les locataires l'utilisaient. La salle de bains aussi.

— Ah ! Ce Josep, il doit s'être douché..., a dit la logeuse qui vivait dans l'autre appartement du palier.

— Qui est Josep ?

C'était le garçon du « un ». La première porte à droite, en commençant par la fin du couloir. Après, il y avait un voyageur de commerce, il ne vient pas souvent par là, et après, M. Torres, un retraité qui ne prenait jamais de bain et utilisait les commodités une fois tous les matins, à la première heure. La baignoire servirait uniquement pour Josep et pour moi.

La logeuse a frappé à la porte de Josep et lui a fait observer sur un ton maternel qu'il n'avait pas nettoyé la baignoire après l'avoir utilisée.

Cela faisait des années que le couloir n'avait pas été balayé et les araignées tissaient leurs toiles au plafond. Mais quand elle m'a fait entrer dans la chambre, si j'avais eu des couilles elles auraient roulé à terre. C'était une pièce sombre, éclairée comme un purgatoire par une lampe qui représentait des tulipes. En plastique et en couleur. Une armoire à deux portes, en formica, on aurait dit une gigantesque boîte à archives qui mangeait la moitié de la pièce. Un plumard au matelas taché et bosselé, deux chaises dépareillées et une grande commode en formica, avec une des premières télévisions sorties sur le marché. Sans oublier un tapis de table en plastique façon dentelle et un vase imitation porcelaine fine.

La terrasse n'était qu'une minuscule galerie. Un rideau de plastique vieux d'une dizaine de siècles bouchait la vision déprimante d'une cour étroite, noire de la suie des cuisines, et de l'ascenseur. C'était encore plus sombre dehors que dedans.

La patronne me faisait les louanges de l'armoire et me débitait ses salades habituelles sur la tranquillité de cette chambre.

— Il n'y a pas de poêle pour l'hiver, ai-je fait remarquer.

— Non, mais ne vous en faites pas. Dans cette maison, il ne fait jamais froid.

— Il y a de l'eau chaude à la douche ?

— Non...

— Et vous avez le culot de demander vingt-deux mille pesetas par mois, patronne, pour ce trou ?

— Que voulez-vous dire ?

C'était là que Sebastiana avait peut-être vécu. Ou n'importe quelle autre jeune fille inexperte. Un vieux y vivait, un voyageur de commerce et un étudiant, et cette sorcière tirait près de cent mille pesetas par mois de cet appartement écaillé, merdique.

Je lui ai montré la photo de Sebastiana. La femme s'est troublée.

— Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas venue pour louer la chambre ?

Je la regardai fixement, sans dire un mot. J'ai levé la photo jusqu'à ses yeux.

— Elle a fait quelque chose de mal, cette fille ? dit-elle en bredouillant. Un peu étrange, j'avais l'impression... genre triste, je vous dirais.

— Et où est-elle à présent ?

— C'est hier qu'elle est partie. Elle a dit que peut-être elle reviendrait, mais elle ne m'a pas laissé d'arrhes, si bien que la chambre se trouve libre et que j'ai remis l'annonce...

— Elle ne vous a pas dit où elle allait ?

— Non, ça non. Je ne le lui ai d'ailleurs pas demandé. Je ne me mêle pas de la vie de mes pensionnaires. Mais vous êtes de la police, vous ? Elle se droguait, la petite ? Parce que, si elle revient, je ne la veux pas. Ici, je veux des personnes décentes, moi. On se demande comment ça va finir, tout ça.

— Quand revient-elle ?

— Oh ! Je ne sais pas si elle reviendra... Elle a dit que peut-être...

— Quand ?

— Lundi, peut-être... Mais, vous êtes de la police, vous ?

— Non, patronne. Mais si lundi vous ne m'avez pas téléphoné pour me dire qu'elle est revenue, je vous assure que vous l'aurez, la police. Et je vous le foutrai en l'air, votre commerce.

Les baskets de la femme me suivaient nerveusement en direction de la porte. J'ai attendu qu'elle l'ouvre pour ne pas me salir les doigts. La carte que je lui ai donnée, elle ne l'avait pas aussitôt touchée qu'elle était dégueulasse.

— Et ne lui dites pas qu'on la cherche.

J'ai dévalé les deux étages à toute volée. Ils me faisaient chier, les impudents et les stupides. Pour deux mille pesetas de plus, ces

pensionnaires auraient pu échanger toute la crasse de ce taudis contre un appartement avec moquette et cuisine américaine, téléphone individuel, salle de bains individuelle, chauffage central et réfrigérateur. Que les gens de l'appartement voisin utilisent l'endroit comme lieu de rendez-vous n'était pas plus détestable que d'avoir pour logeuse cette sale bête déguisée en employée cossue.

Je me suis promenée un bon moment dans le quartier de l'Eixample. J'y ai retrouvé le silence du samedi après-midi, des boutiques fermées, la touffeur d'un ciel ouvert et pas un souffle d'air. Ce désert annonçait juillet, lorsqu'une moitié de la ville partirait en vacances.

Parler de solitude au milieu de la foule, quelle couillonnade ! Moi, je me sentais seule précisément quand il n'y avait personne. Rien n'est plus triste qu'une ville déserte dans la pleine clarté du jour.

Lundi matin

— Je suis une amie de Jerónima. Ta mère m'a demandé de te chercher.

Sebastiana n'en revenait pas. Elle ne voulait pas retourner à Majorque, que sa mère et Jerónima lui fichent la paix. Elle n'était pas malade, il n'y avait rien, simplement elle en avait eu assez de vivre dans sa famille, et comme elle était sûre qu'on ne la laisserait pas partir, elle s'était enfuie.

— Tu ne donnes pas l'impression d'aller très bien.

Elle s'est mise à pleurnicher. Elle était pâle, décomposée. Je l'ai vue tellement désespérée qu'une espèce d'instinct maternel a jailli à fleur de peau.

— Je vous en prie, ne leur dites rien, à ma famille. Ne leur dites pas que vous m'avez trouvée, je vous en prie...

— Tu n'as pas de travail, à Barcelone ? Combien de temps pourras-tu continuer à payer ce trou ?

— Je me débrouille.

— Où étais-tu ces jours-ci ?

— Avec une amie.

— Qui est-ce ? Tu te shootes ?

Elle ne m'a pas comprise.

— Donc, tu es enceinte.

Ce n'était pas une question, c'était une affirmation qu'elle n'a pas su éluder. Secouée de sanglots, elle s'est blottie sur le lit, sans défense.

— Je te fais une proposition. Pour le moment, je ne dirai pas aux tiens que je t'ai retrouvée. Mais tu viendras vivre chez moi.

— Tu le dis pour de bon ?

Je ne pouvais plus faire marche arrière. Sebastiana a entassé ses affaires dans une valise, hâtivement. C'était une chance que ce soit moi qui l'ai trouvée. Elle aurait accepté la même offre de n'importe qui.

J'ai téléphoné à Mercè du vestibule. Et j'ai empêché la logeuse de faire payer à la petite une journée de loyer. Au lieu de nous rendre directement chez moi, nous sommes allées à la consultation.

Dans la voiture, je n'ai pas pu en tirer un mot. Et lorsqu'elle a vu le panneau sur la porte qui disait « Cabinet de gynécologie », elle s'est affolée.

— C'est là que vous habitez ?

— Non, mais si tu es enceinte, il convient qu'on t'examine, n'est-ce pas ? N'aie pas peur, c'est une amie, elle sera discrète.

— Vous m'avez eue, vous ! Et la dame de la pension aussi. Tout le monde m'a trompée, à Barcelone.

Et la voilà qui part à toutes jambes et qui dévale l'escalier. Je l'ai rattrapée à la porte de la rue, et elle a piqué une crise de nerfs dans mes bras. La concierge est venue fourrer son nez.

— Appelez-moi Mercè, s'il vous plaît. La doctoresse du troisième. Et ne restez pas là à vous tourner les pouces !

Sebastiana me balançait des ruades dans les jambes, des coups de poing sur les bras. Quand Mercè est arrivée, j'étais déjà bien amochée. Si ça n'avait pas été une gamine déboussolée, je lui aurais flanqué quelques-uns de ces coups que Quim m'avait enseignés et je l'aurais laissée sur le carreau. Mais je n'ai pas osé. Mercè, elle, n'y est pas allée par quatre chemins. Deux baffes administrées avec autant de force que d'habileté l'ont calmée sur-le-champ.

— Maintenant, si tu veux, on peut s'en aller, lui ai-je dit.

— Elle ne peut pas partir dans cet état, il faut qu'elle prenne un peu de repos, a prescrit Mercè.

— Mais si elle ne veut pas que tu l'auscultes, nous ne pouvons pas l'y obliger, et je le disais sincèrement, stupidement tourmentée par mes scrupules. Et ça, je ne veux pas.

— Bien..., puisque tu es ici, je peux en profiter pour voir si tout va

bien, et pendant que je t'examine, elle n'a qu'à se reposer. Moi non plus, je ne vois pas pourquoi j'obligerais qui que ce soit.

C'était quelqu'un, Mercè. Elle n'avait pas regardé Sebastiana une seule fois après l'avoir giflée. Moi, je l'ai regardée et je lui ai demandé alors ? Et la petite a fait oui de la tête.

Enceinte de deux mois. À la suite d'un viol.

Dimanche

La semaine avait été relativement tranquille. Dossiers en retard, Neus qui m'appelait tous les jours pour m'informer qu'elle avait passé douze heures à prendre des photos et douze heures enfermée dans le laboratoire – et quand est-ce que tu dors ma fille ? –, Quim qui avait profité de ce qu'il y avait moins de travail pour disparaître, évidemment après m'avoir sermonnée au sujet de Sebastiana.

— Tu devrais le dire au moins à Jerónima.

— Non.

— Comme tu voudras. Le problème, c'est qu'on parle d'autre chose, n'est-ce pas ? Donc, tu ne t'en sortiras pas. Préviens au moins Jerónima. Et qu'elle rassure les parents.

— Les parents qui n'ont pas su tranquilliser leur fille.

— Leur fille ne leur en a pas fourni l'occasion.

— Et pourquoi, tout ça ? Parce qu'elle avait peur. Et pourquoi avait-elle peur de dire à ses parents qu'on l'avait violée ? Parce que les parents n'auraient fait qu'attiser le feu. Si jamais ils apprennent qu'elle est enceinte, ils viendront la chercher pour l'engueuler et ils l'enfonceront encore plus.

— Qu'est-ce qui t'a pris avec cette fille ? C'est son problème, non ? Tu es prête à assumer la responsabilité d'une accusation de séquestration ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Si ses parents apprennent que tu la gardes sans les en avoir avisés...

— Là n'est pas l'important... Quim, toi qui es si gentil, tu voudrais maintenant que je fasse une saloperie pareille ?

— Je ne te comprendrai jamais !

Il est parti, me laissant me noyer dans un océan de doutes. Avec, à ma charge, une jeune créature indécise. Si elle ne prenait pas

rapidement une décision, j'allais devenir marraine.

L'enfant, elle ne le voulait pas. Mais avorter était un péché. Elle avait essayé : lorsque j'avais trouvé l'endroit où elle vivait, elle était partie avec une fille dont elle avait fait la connaissance dans la rue. Elle lui avait préparé des breuvages, fait des massages, mais quand était arrivé le moment de la piqure, elle avait pris peur et elle était revenue à la pension.

Qu'elle le garde ou qu'elle s'en débarrasse – dans sa situation, lui disais-je, inutile de te voiler la face –, ses parents la rejetteraient.

De toute la semaine, elle s'est refusée à sortir de la maison. Elle s'imaginait que tout le monde se rendrait compte de son état et qu'on lui poserait des questions. Nous passions nos soirées à avoir la même conversation.

Quand j'avais quinze ans, si la même chose m'était arrivée, je n'aurais pas osé en parler à mes parents ; j'aurais pareillement considéré l'avortement comme un péché. Par conséquent, je comprenais parfaitement la situation et l'état d'esprit de la gosse. Ce que je n'acceptais pas, c'est que les choses eussent si peu changé en vingt ans.

Tôt ou tard, il me faudrait bien dire quelque chose à Jerónima.

VI

Lundi matin

J'ai laissé Sebastiana à la consultation de Mercè et je me suis rendue au bureau. Neus m'y attendait avec une pile de photos. Nous les regardions lorsque Jerónima s'est ramenée à l'improviste. Alors qu'elle me racontait que les parents de Sebastiana avaient décidé de confier l'affaire à la police, le téléphone est venu nous interrompre.

— Impossible de publier le reportage sur la baronne, ma chérie, me disait le directeur de *Rosa y Azul*.

— Et pourquoi ?

— Parce que, même pour une saloperie de magazine comme le nôtre, il est de très mauvais goût de raconter la vie et les prouesses d'une veuve aussi récente.

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Le sieur Felip Antal est mort dans la nuit de samedi à dimanche. Tu ne lis donc pas les journaux ?

Il me vint à l'esprit quantité de questions qui s'échouaient toutes sur mes lèvres.

— Tu ne dis rien ?

— Qu'au ciel nous nous retrouvions tous ! Non, écoute : de quoi est-il mort ? La baronne n'a jamais fait allusion à son état de santé.

— Il se portait à merveille. Un accident. Il s'est écrasé contre un mur. Il avait bu plus que de raison, à ce qu'on dit.

— Quand l'enterre-t-on ?

— Hier, on l'a incinéré. Réduit à sa plus simple expression... Écoute, Lonia, je t'appelais pour voir si toi et la copine que tu m'as recommandée, vous pouviez me faire des photos des funérailles... Nous avons appelé chez eux mais ils ne veulent pas entendre parler de la presse, mais peut-être que vous qui connaissez la baronne... Les funérailles, disons officielles, ont lieu demain...

— Bon, on va essayer.

Pendant que je m'efforçais de mettre de l'ordre dans la rafale

d'idées où tournoyaient follement Sebastiana, Jerónima, les flics, les Philippins, Antal, M^{me} Gaudí, les photos de Neus, le téléphone sonna une nouvelle fois.

— Mademoiselle Lonia Guiu ?

— Moi-même. À qui ai-je l'honneur ?

— Elena Gaudí.

— Quel hasard !

— Un hasard ? Pourquoi ?

— Je viens de lire que M. Antal a eu un accident mortel...

— C'est bien pour cela que je vous appelle. Ce n'est pas par hasard. J'ai eu un entretien avec lui jeudi. Je n'ai eu que des réponses évasives. Mais aujourd'hui, nous devons nous revoir avec l'ami qui a la statuette et...

— Vous en êtes sûre, M^{me} Gaudí ?

— Comment ? Ce dont je suis sûre, c'est qu'aujourd'hui nous avons un rendez-vous et que ce rendez-vous a été annulé...

— Je veux dire, vous êtes sûre que la personne qui possède la statuette est bien cet ami ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

— En tout cas, pourquoi n'allez-vous pas à ce rendez-vous ? L'homme se présentera peut-être avec la statuette. Pas le mort, bien sûr, l'autre...

— Mademoiselle Guiu, vous savez aussi bien que moi qu'il ne s'y présentera pas. Et encore moins à présent, après cet... accident – et ce dernier mot, elle l'a prononcé en détachant bien les syllabes.

— Vous voulez dire que ça n'a pas été un accident ?

— Vous, qu'est-ce que vous en pensez ? Moi, je n'en sais rien, et peu m'importe. Mais j'estime que les obsèques sont une bonne occasion de retrouver les deux hommes qui étaient avec lui lorsqu'ils sont venus dans ma boutique.

— Précisément, le magazine *Rosa y Azul* m'a commandé le reportage de ces obsèques.

— Mais vous, qu'est-ce que vous êtes, détective ou journaliste ?

— Les deux et beaucoup d'autres choses encore. Méfiante, par exemple. Et je suis persuadée que faire des photos ne sera pas utile.

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi pas ?

— Du moment que c'est vous qui avez téléphoné, je suppose que

cela veut dire que vous m'engagez à nouveau, n'est-ce pas ?

— Naturellement.

— Très bien. Mais toute cette semaine, j'ai travaillé gratuitement pour vous et, avant de continuer, je veux vous montrer une chose. D'ici une heure, je serai à la boutique.

J'ai raccroché sans lui laisser le temps de dire non. Je suis restée un instant les yeux fermés, puis j'ai dit à Jerónima de ne pas aller déposer plainte à la police parce que j'étais sur la piste de Sebastiana et que si la flicaille y mettait son nez, elle pouvait tout me faire capoter. Dans vingt-quatre heures, je l'aurais retrouvée. Qu'elle ne parte pas de Barcelone et qu'elle me donne un numéro de téléphone où la joindre.

Après, j'ai demandé à Neus si elle avait classé les photos en fonction des endroits où elle les avait prises.

— Exactement comme tu viens de dire.

— Brave fille. Prends-les et nous partons. Je te dirai de quoi il s'agit chemin faisant.

Je ne pouvais pas téléphoner à Mercè en présence de Jerónima. Aussi nous sommes sorties toutes les trois du bureau et lorsque nous nous sommes séparées, j'ai appelé d'une cabine.

— Que la petite m'attende chez toi. Quelle que soit l'heure. Dis-lui que Jerónima est à Barcelone mais que je ne lui ai pas dit que je l'ai retrouvée, simplement que j'étais sur sa piste. D'accord ?

— Je regrette d'avoir à vous dire, mademoiselle Guiu, que vous avez travaillé inutilement...

Elle était dure comme un mort, cette femme. Ça devait être parce qu'elle faisait commerce d'objets inanimés.

Elle avait regardé les photos avec beaucoup d'intérêt. Je dirais qu'elle paraissait presque soucieuse, si elle avait jamais été capable d'extérioriser la moindre émotion. Cela lui avait semblé être une bonne voie pour trouver les deux hommes qui manquaient à l'appel. Elle m'avait dit que, tout en ayant décidé de se passer de mes services, elle me paierait le travail fait à mon compte et les risques encourus au cours de cette semaine.

Mais comme les deux hommes qu'elle recherchait n'apparaissaient pas parmi les personnes photographiées, sa bonne volonté à mon égard s'était évanouie.

Moi, je ne jouais plus.

— Je regrette d'avoir à vous dire, madame Gaudí, que je ne crois pas un mot de tout ce que vous m'avez raconté. Je ne crois pas qu'il y ait de chèque falsifié, parce que M. Antal disposait de plus d'argent qu'il n'en fallait pour se payer une antiquité, si chère fût-elle. Et je ne crois pas à l'existence des deux autres hommes. En tout cas, la seule chose que je crois, c'est que la statuette existe, étant donné qu'elle se trouve chez M. Antal, et que je l'y ai vue de mes yeux vue.

Pour ce qui est des yeux, il fallait voir ceux qu'elle faisait. Je l'avais coincée. Elle était entre le marteau et l'enclume, et j'ai continué à resserrer l'étau.

— Vous vous êtes fâchée parce que j'étais allée chez Antal et, alors que vous m'avez demandé de chercher trois hommes, à peine en ai-je trouvé un que vous n'avez plus besoin de mes services. Ou bien vous ne vouliez pas que je fourre mon nez quelque part, ou bien c'est que les deux autres n'existent pas. Et, à présent, le seul qui ait donné des signes de vie, voilà qu'il passe l'arme à gauche. Et c'est justement à ce moment-là que vous me rappelez pour que je reprenne mes recherches. Je regrette d'avoir à vous dire, chère madame Gaudí, que tout cela sent le roussi. Que voulez-vous ? Me lier par contrat ? Me dérouter afin que je n'aie à raconter cette histoire à personne ? Je vous avertis que si vous ne me fournissez pas une explication plausible, si mes questions ne reçoivent pas une réponse satisfaisante, non seulement vous devrez vous passer de mes services, mais vous vous exposerez à devoir subir ceux de la police.

Ma voix résonnait entre les objets anciens de la boutique plongée dans la pénombre. Les boutiques des antiquaires sont-elles toujours aussi sombres pour créer une ambiance ou bien pour dissimuler les défauts de leur précieuse quincaillerie ?

Quand l'écho de ma menace s'est dilué dans l'ombre des recoins, il s'est établi un silence de pierre. J'ai attendu quelques secondes, au cours desquelles on aurait dit que les objets dissimulés par les épaisses ténèbres se préparaient à me charger. Avant que quelque chose n'ait pu se passer, je me suis remise à parler. Comme lorsque j'étais petite, que je me mettais à chanter parce que j'avais peur du noir.

— Pour commencer, vous pouvez m'expliquer...

— Écoutez, mademoiselle Guiu, dit-elle m'interrompant, je... je vais vous dire la vérité.

Elle baissait pavillon. Je me suis mise à écouter.

— ... j'espère que vous saurez me comprendre et, surtout, que je pourrai continuer à compter sur vous. Sincèrement, il y va de ma réputation, autant personnelle que professionnelle... Tout le monde

peut commettre une erreur ; je ne vous cacherai pas que j'ai cru réaliser une bonne affaire, mais mon avarice s'est retournée contre moi... Si vous ne m'aidez pas, vous n'aurez pas à aller à la police, un de mes collègues ira me dénoncer...

Elle a marqué un temps d'arrêt plus long que les précédents ; sa voix n'était plus qu'un murmure enroué.

— Et alors ce sera la fin de tout, le magasin, tout ce que cela m'a coûté pour me faire un nom, une réputation dans le monde des antiquaires... tout. Ce ne sont pas les années de prison qui me préoccupent... Elles ne seront certainement pas nombreuses... Mais c'est après, après...

Je n'en revenais pas. Je sentais que cette femme commençait à craquer et elle me faisait éprouver de la sympathie. Mais je voulais encore me montrer dure :

— N'allez pas si vite, madame, vous pourriez vous planter. Et tenez la route, pas les fossés.

Elle m'a regardée, déconcertée. À cause de mon ton de voix et, probablement, parce qu'elle n'avait pas compris ce que je lui disais.

— Ne mélangeons pas tout, madame Gaudí. Dites-moi quelle relation il y a entre vous et ces hommes... ou entre vous et Antal ; et pourquoi vous les cherchez.

— Il est certain qu'il n'y a pas de chèque sans provision, a-t-elle dit pour commencer.

J'ai esquissé un sourire qui m'a fendu le visage d'une oreille à l'autre.

— Pas plus qu'il n'y a de statuette.

Mon sourire s'est figé. Ç'a été comme si on m'avait assené un grand coup de massue sur la tête. Comme si le film s'était stoppé net.

— Il s'agit d'une peinture. Un triptyque gothique de l'école bourguignonne. Ils me l'ont proposé et j'ai vu qu'ils étaient pressés de vendre. J'ai pensé qu'il pouvait s'agir d'un faux parce que je leur ai fait une offre et qu'ils l'ont acceptée sans discuter. D'après mes connaissances en œuvres d'art, si c'était un faux, il était de qualité ; cela valait la peine de profiter de l'occasion et de ne pas perdre de temps en consultations d'experts, même si c'était une copie, je pouvais la vendre assez aisément comme authentique. Malgré tout, j'ai relevé ce qui était inscrit sur le registre. Et tout était faux, autant les noms que les documents d'identité... Le lendemain, j'ai fait examiner le triptyque. Ce n'était pas un faux, c'était un original d'une valeur inestimable. L'expert m'a prévenu qu'il avait sans doute été volé. Je

l'ai gratifié d'un pourboire substantiel. Quelques jours plus tard, j'ai cédé le triptyque à un collègue qui avait un acheteur potentiel, en lui cachant bien sûr les soupçons de l'expert qui en avait garanti l'origine. La transaction faite, il nous est arrivé une note du Cabinet d'Arts Plastiques concernant la disparition du triptyque d'un musée privé français. Mon collègue est venu me voir avec la circulaire et m'a menacée de me dénoncer au Cabinet pour complicité. Si son client avait connaissance du vol, ce qui était fort possible étant donné ses relations avec des collectionneurs du monde entier, il le dénoncerait. Et lui, il ne veut pas tomber dans le discrédit.

— Qui est-ce, votre collègue, et le client, qui est-ce ? Et l'expert ?

— Cela, je ne peux pas vous le dire, mademoiselle Guiu. C'est un secret professionnel, vous devez le comprendre.

— Votre collègue vous croit impliquée dans ce vol.

— Au début, oui. Je lui ai communiqué les renseignements portés sur mon registre et c'est comme ça que nous avons découvert qu'ils étaient faux. Il a bien compris alors que je ne l'avais pas volé, mais cela revenait au même ; par irresponsabilité, j'avais commis une faute et, par conséquent, il était également complice pour n'avoir pas vérifié les renseignements communiqués par les vendeurs. Il avait accepté le marché parce qu'il avait confiance en mon sérieux professionnel. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne m'a rien demandé d'autre que le certificat d'authenticité pour son client et que nous avons remis à plus tard toutes les autres démarches ainsi que le transfert de propriété...

— Il est possible, pourtant, que l'acquéreur du triptyque n'apprenne jamais qu'il a été volé... Dans ce cas, vous ne courriez aucun danger.

— C'est possible, mais ce n'est pas probable. En outre, mon collègue est tellement furieux qu'il est capable lui aussi d'une dénonciation. Après la diffusion de la circulaire du Cabinet, toute personne sachant quelque chose concernant le triptyque et qui se tait devient complice elle aussi...

— Et que ferez-vous si je trouve les deux autres ?

— C'est moi qui dénoncerai le fait au Cabinet.

— Mais vous ne serez pas quitte de l'accusation de complicité.

— J'aurai au moins l'excuse de la bonne foi... Si mes informations sur les vendeurs sont correctes, personne ne se demandera si j'ai commis la légèreté d'acheter sans vérifier leur identité.

— Et votre collègue ? Il ne dira rien, dans ce cas ?

— J'espère pouvoir le dédommager d'une façon ou d'une autre.

Quand il se verra écarté de tout soupçon, je pense qu'il se tranquillisera...

C'était crédible. Mais je ne la croyais pas. Pourquoi Antal se serait-il adonné à un trafic d'objets d'arts alors qu'il avait plus de fric qu'il n'en voulait, et légalement ? Et même s'il s'agissait d'un trafiquant, n'était-ce pas trop s'exposer que de jouer en personne au vendeur ? Et, surtout, cet accident...

Mais je n'ai pas voulu remuer cela avec M^{me} Gaudí. À présent, je pouvais continuer à fouiner chez les Philippins et l'antiquaire me réglerait mes heures. Et puis ce qui m'intéressait, c'était de savoir ce qu'il y avait entre elle et les autres. Désormais, j'avais une bonne raison de poursuivre mes recherches.

Et, il faut l'avouer, je n'avais pas d'autre client sous la main.

Lorsque je suis sortie, je me suis rendu compte que dans la boutique, il faisait frisquet. Et cette rue n'était pas des plus chaudes de Barcelone, le soleil n'y pénétrait guère. Mais dans cette zone, l'air ne circulait guère non plus. Des rues étroites, sans trottoirs, heureusement sans voitures. En dépit de la chaleur, il était plus agréable de s'y promener que dans les avenues plus larges, bruyantes et empuanties par les pots d'échappement des voitures.

On commençait à voir quelques touristes. Impossible de ne pas les reconnaître avec leur déguisement ridicule. La place de la cathédrale était saturée d'autocars et ça bouchonnait dur.

D'une cabine, j'ai appelé Mercè. Elle était chez elle avec Sebastiana. Je passerais la prendre après avoir déjeuné.

J'ai appelé Jerónima, et je me suis retrouvée dans les rues passantes, je suis allée au restaurant végétarien de la Portaferrixa.

Posément, relaxe, devant une salade énorme, appétissante, j'ai essayé de convaincre Jerónima de ficher la paix pendant quelque temps à la jeune fille.

En apprenant qu'elle était enceinte, Jerónima poussa de hauts cris. Au début, elle ne voulait pas croire qu'il s'agissait d'un viol. Après, elle s'est rendue à mes arguments et semblait disposée à admettre mes conseils, mais elle estimait difficile que les parents... Or, justement, pour trouver une solution à ce genre de conflits, il y avait les assistantes sociales, non ? Voulait-elle faire le malheur de Sebastiana ? Il lui fallait préparer les parents au cas où la petite refuserait d'avorter. Elle s'affola en m'entendant prononcer le mot terrible. Pas question !

Au cas où Sebastiana en prendrait la décision, cela serait plus facile et plus simple pour tout le monde, et c'était ce que je voulais lui faire

comprendre. On pourrait occulter la tragédie. Mais, en revanche, la pauvre petite aurait, sa vie durant, un secret sur le dos tandis que le violeur, lui, resterait bien tranquille sans que personne ne se donne la peine de lui demander des comptes : je réfléchissais à haute voix avec des mots qui relevaient du vocabulaire de Mercè.

— Et qui l’a violée ? demanda Jerónima d’une petite voix ?

— Elle ne sait pas. Elle dit qu’elle ne le connaissait pas... Ils étaient toute une bande de garçons. Si on portait plainte, ce ne serait pas difficile de lui mettre la main dessus.

Mais Jerónima a rétorqué que ce serait inutile et, qui plus est, un scandale que les parents ne pourraient pas supporter.

Et si l’on dissimulait le viol et l’avortement, moi il me faudrait le cacher à Mercè. Parce que, si elle l’apprenait, elle me retirerait son amitié. Pour toujours. Dans ce domaine, elle était intransigente.

Lundi, fin de l’après-midi

— Tu crois peut-être que c’est un sport et que je fais le manager, disait une Mercè déchaînée.

Elle s’était lancée dans une conversation stupide avec Jerónima. Stupide de la part de Jerónima qui avait insinué que notre influence – celle de Mercè et la mienne – pouvait décider la jeune femme à avorter, contre sa propre volonté.

— Sa volonté ! s’était écriée Mercè. Une volonté influencée par l’idée de péché et de châtement ne peut pas être sienne, c’est celle de ses parents et de personnes de ton genre !

La dispute a duré jusqu’au moment où Jerónima est partie pour l’aéroport. Sebastiana et moi, nous sommes restées à Barcelone avec la tête comme un tambour. Sebastiana, parce qu’elle était prise entre deux feux, entre deux conceptions opposées de la liberté. Moi, parce que je pensais à tout autre chose.

J’ai passé la soirée à lire les journaux et à noter les informations qu’ils donnaient sur l’accident d’Antal. Tout semblait parfaitement normal. Ni la moindre insinuation. Ni le moindre soupçon.

VII

Mardi matin

M^{me} Gaudí s'est présentée déguisée : méconnaissable. J'avais eu bien du mal à la convaincre que son aide nous était précieuse ; après les points que j'avais marqués la veille, elle avait dû finir par y consentir.

Si elle identifiait les hommes, je pourrais les suivre immédiatement et les loger. J'ai pensé à Quim et je l'ai maudit : je ne pouvais filer qu'une personne à la fois ; et lui, allez donc savoir où il était, en train de se remplir la panse. En revanche, ai-je poursuivi avec M^{me} Gaudí, si elle les reconnaissait sur des photos, il me faudrait avoir recours à d'autres gens pour trouver le lien entre ces personnes, leur nom et leur adresse.

— Mais vous auriez bien pu le faire avec les photos de la semaine dernière, m'avait-elle rétorqué, récalcitrante.

— J'avais un point de référence. Le lieu où on les avait prises. Si vous m'aviez dit c'est celui-ci, j'aurais commencé à chercher parmi les membres de la société ou du club. Simplement en montrant la photo à un serveur ou à un concierge j'aurais trouvé le fil... Mais identifier une personne présente à un enterrement suppose une recherche extrêmement compliquée... et dangereuse...

Malgré tout, j'ai réussi à convaincre Neus de venir avec nous, à défaut de Quim.

J'ai garé la voiture devant l'église. Il n'y avait pas un seul bar dans cette portion de rue. Il y avait, en revanche, des voitures officielles dont une qui portait un drapeau catalan, d'autres le drapeau espagnol, et des voitures privées avec chauffeur. Il y avait des dames vêtues de noir, et l'on se demandait si elles se rendaient à un bal ou à un enterrement. Il y avait tant de couronnes et de bouquets de fleurs que dans la rue l'air en était devenu irrespirable.

Je me suis accrochée avec un agent qui voulait que je dégage. Ma carte de journaliste ne lui fit pas le moindre effet, mais je m'étais garée dans un endroit autorisé, coincée entre des voitures vides, et s'il voulait me sortir de là, il lui faudrait faire venir une grue. J'étais en

train de faire mon travail et la Constitution m'en donnait le droit tant que je ne transgressais aucune loi en vigueur, lui ai-je dit avec toute la solennité de rigueur.

— Et combien ces messieurs-dames vous donnent-ils de gratifications pour que vous empêchiez les gens de se garer ? – mon ton était maintenant moins solennel.

L'homme était obstiné mais, moi, je l'étais encore plus. J'ai sorti ostensiblement un carnet et lui ai demandé ses coordonnées. Naturellement, il a rigolé et n'a voulu me donner ni son nom ni son matricule. En tout cas, il m'a fichu la paix : il avait vu Neus avec son appareil et il n'avait vraiment pas envie d'être photographié.

Je me suis demandé quand viendrait le jour où les flics et autres porte-flingues auraient enfin leur identité inscrite sur le revers... Vous verrez comme ils fileraient droit, alors !

Les gens entraient dans l'église et la rue s'éclaircissait. Venant de l'intérieur, les notes ronflantes de l'orgue commencèrent à se faire entendre et l'odeur d'encens supplanta pendant un moment le parfum des fleurs qui proliféraient sur le trottoir.

C'était le mois de Marie, la chapelle était donc remplie de petites filles. L'uniforme blanc avec le col amidonné se portait encore. La sœur Magdalena jouait de l'harmonium – on entendait plus les pédales que la musique –, la sœur Francisca répandait suavement de l'encens et la sœur Catalina dirigeait le chant final. *Salve reginaaaa* ! L'odeur des fleurs et de la fumée ; le tremblement des cierges et le bourdonnement de l'harmonium : les genoux endoloris par les prières de paille qui s'enfonçaient dans la peau ; l'émotion religieuse... Tout cela m'avait fait tourner de l'œil et il avait fallu m'emmener à bout de bras dans la cour. Lorsque je fus revenue à moi, on me renvoya à la maison. En me déshabillant pour me coucher, le fait est que je me suis rendu compte que j'avais eu mes règles pour la première fois.

Si quelqu'un, en ce temps-là, m'avait dit que je me souviendrais de ce jour alors que j'exerçais le métier de détective à Barcelone, je n'aurais même pas su de quoi on me parlait.

Mais à présent, mes souvenirs brusquement effacés, il m'a fallu sortir de la voiture à toute vitesse.

— C'est lui ! C'est lui ! clamait Elena Gaudí d'une voix intense et concentrée.

Neus prenait des photos à tire-larigot.

L'homme sortait du taxi à l'arrêt entre la porte de l'église et nous.

Merde ! Un taxi. J'y suis montée et il a démarré. Lorsque le chauffeur m'a demandé où j'allais, je lui ai tendu un billet et lui ai demandé où il avait pris le passager qu'il venait de déposer. Le chauffeur fit des manières. Je lui ai montré un autre billet, mais rien. Finalement, je lui ai dit de me ramener là où il m'avait prise.

— Pourquoi tenez-vous à le savoir ? m'a-t-il demandé avant que je ne descende.

— C'est mon mari. Il me fait porter des cornes et je veux savoir avec qui et où. Il m'avait dit que les obsèques étaient à dix heures et maintenant il est plus de midi...

Le chauffeur me conseilla de ne pas accorder d'importance à ces choses, parce que les hommes, c'est bien connu... mais ils finissent toujours par revenir à la maison.

— Qu'est-ce que vous feriez, vous, si votre femme vous en faisait porter ?

— Oh, ça c'est différent !

— Vous ne voulez vraiment pas me le dire ?

— À l'ange de la rue d'Urgell et de la Gran Via. La façade Mar-Llobregat.

Il n'a pas voulu que je lui donne plus que ce qu'indiquait le taximètre. Je l'ai remercié et lui ai refilé un pourboire qui multipliait par trois le prix de la course.

Ce renseignement pouvait aussi bien constituer un bon point de départ que n'être d'aucune utilité. C'était toujours mieux qu'un coup de pied au cul.

Je suis retournée à la voiture.

Le temps s'égrenait lentement. C'étaient des funérailles de haute volée. Il était une heure et la cérémonie se poursuivait. Le soleil commençait à manger le trottoir où nous nous trouvions et la chaleur devenait insupportable.

J'ai sorti la voiture de sa place et l'ai rangée de l'autre côté de la rue, plus loin que l'église. Mais au moment où il traversait la rue en face, je l'ai vu qui arrivait plan-plan.

Carvallo et lui se tenaient dans un coin, scrutant chacun avec des yeux de durs à cuire. Quand je m'approchai avec deux coupes de champagne, il dit que ce demi-sec lui faisait penser à de la pisse de jument.

— Je n'en ai jamais bu, de ça, ai-je dit.

Carvallo esquissa un sourire qui ressemblait à une grimace, mais il ne daigna pas ouvrir la bouche.

Je me suis enfilé les deux coupes en leur présence et à leur santé puis je leur tournai le dos. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Si leurs collègues ne leur plaisaient pas, pourquoi venaient-ils à l'Association ?

À vrai dire, je ne m'y trouvais pas vraiment à l'aise, moi non plus. Mais je ne me considérais pas supérieure aux autres et cela me déplaisait qu'on me regarde de haut en haussant les sourcils.

Je suis partie rapidement et au moment où j'allais prendre l'ascenseur, Arquer se mit à côté de moi. Tout de go, il m'a invitée à dîner et je l'emmenai dans un restaurant végétarien. Il me dit que la cuisine créative lui plaisait, avec ou sans viande. Il me jura qu'il était timide et que c'était à cause de ça qu'il était si corpulent. Je ne le crus pas mais je ne voulus pas non plus le contredire.

Depuis ce temps-là, je ne l'avais jamais revu.

Il monta tranquillement, traversa la rue et entra dans l'église. Lui, le chien de chasse le plus réputé de la profession. Non, je ne m'étais pas trompée, c'était bien lui. Un pisteur comme Arquer, cela voulait dire qu'il y avait du gibier.

J'ai attendu quelques secondes et je suis entrée à mon tour pour m'assurer que je ne faisais pas fausse route.

À l'intérieur, il faisait encore plus chaud que dehors, et les éventails brassaient de l'air à tout va. La pénombre m'a aveuglée et je me suis arrêtée près d'une colonne jusqu'à ce que mes yeux se soient habitués à la lumière des cierges. Ensuite, je l'ai cherché du regard. Il fallait que je me tienne sur mes gardes. S'il me voyait, il se poserait les mêmes questions que moi. Seulement, j'avais sur lui un avantage : je me souvenais parfaitement de lui alors que lui, peut-être, ne se souvenait pas de moi. Malgré tout, je suis restée prudente. Et j'ai acquis la certitude que c'était bien lui sans qu'il soupçonnât que je maraudais par là.

Je me suis faufilée hors de l'église. Cela m'aurait bien arrangée de lui parler et de lui tirer du nez quelque information. Mais c'était trop risqué. Il en savait plus long que moi pour ce qui était de faire le chien d'arrêt. Les gens n'ont guère tardé à sortir. L'œil vif, ai-je dit et ai-je fait.

Notre homme est sorti, mêlé à la foule. Il parlait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et M^{me} Gaudí regardait de tous les côtés, derrière ses lunettes noires sans me dire, pourtant, si elle voyait le troisième. Je

tenais la voiture prête à démarrer au moment voulu. Neus mitraillait avec le téléobjectif.

Les autres voitures formaient un embouteillage du diable devant l'église. Si je ne faisais pas mouche, je courais le risque de le perdre de vue et d'avoir à utiliser la piste que le chauffeur de taxi m'avait donnée.

Mais parfois, il arrive que les dieux m'aiment, et c'est ce qui s'est produit ce jour-là.

De la foule commençaient à se distinguer quelques personnes et quelques voitures. Une femme et deux hommes venaient dans notre direction, l'un d'eux était la personne que M^{me} Gaudí connaissait. Neus en a profité pour la prendre en photo, de très près, pendant que M^{me} Gaudí s'écrasait sur le siège arrière.

Ils nous ont dépassés et sont montés dans une voiture garée un peu plus loin. Quand ils ont démarré, j'étais déjà derrière eux.

Le jour où nous avons suivi Antal, Neus était dans tous ses états mais elle avait enduré l'épreuve avec stoïcisme. Cette fois, on aurait dit qu'elle y prenait du plaisir. En revanche, celle qui a tiré la gueule, c'était l'antiquaire.

Dans la descente de la rue Montaner, je m'en suis donné à cœur joie de brûler les feux rouges. Agrippée au dossier de mon siège, M^{me} Gaudí criait comme une folle. Arrêtez, arrêtez, si je ne la laissais pas descendre elle sauterait de la voiture. Elle n'avait plus rien de la femme qui m'avait engagée, sèche, hautaine, distante. Dans le rétroviseur, maintenant, elle était décomposée. Neus tentait de la raisonner, mais madame, vous ne voyez donc pas qu'il va nous semer, alors que nous le tenons. La première fois, elle aussi en avait eu plein la culotte, mais Lonia en connaît un bout, pour ce qui est de conduire, on ne risque absolument rien... et juste à ce moment il m'a fallu éviter une voiture qui me fonçait dessus – elle passait au feu vert –, par la gauche. L'arrêt brutal avait fait sauter les lunettes noires derrière lesquelles M^{me} Gaudí se dissimulait.

Du coin de l'œil, j'ai vu qu'elle cherchait la poignée pour ouvrir la porte. Neus a crié, n'ouvrez pas, madame ! J'ai lâché un juron et lui ai dit d'attendre. J'ai changé de file et un klaxon m'a rendue sourde. Je me suis rangée sur le trottoir.

— Descendez vite, et nous, on continue !

Neus a eu du mal à refermer la porte de derrière alors que la voiture reprenait sa course infernale. Mais c'était devenu inutile. Dans le flot de la circulation, il n'y avait plus trace de celle que nous suivions. Je n'ai pas déclaré forfait pour autant. J'ai ralenti au

moment de croiser les rues transversales. Mais rien. Rien du tout.

Dans la rue Mallorca, j'ai cru l'apercevoir et j'ai tourné à gauche depuis la file de droite. Une voiture a eu le temps de freiner. Mais pas celle de l'autre file. Encore une chance que M^{me} Gaudí ne se trouvait pas sur le siège arrière. Le choc l'aurait achevée.

Qui n'a jamais eu un accident à Barcelone ne sait pas à quelle sauce il peut être mangé. Mais s'il s'agit d'une femme, elle est dévorée toute crue. Je me suis vue encerclée d'hommes vociférants qui donnaient raison au chauffeur qui m'avait tamponnée. Et moi, quand j'entends crier, ou je pleure, ou je crie encore plus fort. Et Dieu sait si j'ai crié, ce jour-là. Mais de rage. C'était la première fois que je me faisais semer par une voiture. Et précisément par la faute de la personne pour qui je la suivais.

Quelqu'un m'avait dit une fois que lorsque les dieux vous sourient, il faut s'en méfier : s'ils ne t'ont pas joué de mauvais tour, ça viendra. Moi, ça y était, le tour était joué.

Lorsque j'ai eu fini de remplir le constat, que le flot de voitures s'est remis à descendre la rue Muntaner, et que les hommes se sont lassés de crier et d'insulter, j'ai entendu la voix de Neus me dire de ne pas me tracasser, qu'elle se souvenait parfaitement de l'immatriculation. Moi aussi.

Curieusement, je me retrouvais au point de départ : je disposais des mêmes éléments que ceux qui m'avaient conduite jusqu'à Antal. Et les photos. Tout ce travail pour presque rien !

Mardi, fin de journée

Je ne pouvais pas m'occuper de l'immatriculation avant le lendemain matin, si bien que j'ai tenté ma chance avec la piste que le chauffeur de taxi m'avait donnée. Mais je n'ai rien pu en tirer. J'ai regardé les boîtes à lettres, il n'y avait que des appartements privés. Le portier m'a prise pour une folle quand je lui ai décrit l'homme pour qu'il me dise si c'était bien là qu'il habitait. Pourquoi je le cherchais ? Pourquoi je ne lui disais pas son nom afin qu'il puisse m'aider ? Aucun homme de cet âge et correspondant à cette description n'habitait dans cet immeuble, a-t-il fini par me lâcher. À moins que ce ne soit quelqu'un qui ait rendu visite aux filles du troisième...

J'ai laissé tomber, pour le moment. Si je ne trouvais rien avec le numéro d'immatriculation, je passerais au peigne fin tout le pâté de maisons.

J'ai emmené Sebastiana se promener. J'ai joué le rôle de la mère, de l'amie, de la psychiatre et de la conseillère.

— Quand j'avais ton âge, ça m'aurait rendu bien service de trouver quelqu'un qui me dise fais ceci ou fais cela. Maintenant j'en ai trente-cinq et je ne peux pas me mettre dans ta peau.

— Mais qu'est-ce que tu ferais ? Qu'est-ce que tu ferais maintenant, si ça t'était arrivé à toi ?

J'ai hésité. La conseiller me faisait peur. Je ne voulais pas l'influencer. Je ne voulais avoir aucune responsabilité dans la décision qu'elle prendrait. Mais je ne pouvais pas non plus la laisser désespérée. Aussi je fis comme si nous étions dans le *Journal d'Anne-Marie* et je lui parlai sincèrement, honnêtement.

Pour commencer, je porterais plainte et j'essaierais de retrouver le violeur. Après, je déciderais peut-être de garder le bébé parce que je n'ai ni parents ni amis à qui donner des explications... et j'ai un commerce et un travail qui me permettraient d'élever l'enfant sans trop de problèmes, et je suis à un âge où l'on s'en tamponne des ragots... En outre, dans une ville aussi grande que celle-ci, les gens ne s'occupent pas trop de toi... Mais je prendrais sûrement la décision de ne pas le garder parce que je ne l'ai pas fait comme j'aurais aimé, on me l'a fait par force, et un enfant m'empêcherait de continuer à mener le genre de vie qui est le mien. Je m'en remettrais entre les mains de Mercè...

— Ça ne te ferait pas de peine ?

— Sans doute que si. Il n'y a pas une femme qui ait du goût pour avorter. Ces choses-là, on ne les fait pas par plaisir... Mais ça me ferait plus de peine pour moi que pour le bébé...

— C'est un péché. Même si Mercè dit que le péché, c'est les autres qui l'ont commis... Et Jerónima dit qu'elle en aurait des remords toute sa vie...

— Je t'avais prévenue que je ne te servais pas d'exemple. Je n'ai pas de problèmes de péchés ni de remords, moi...

— Maintenant, il est bien possible que mes parents ne tiennent pas à ce que je le garde... Et si c'est eux qui n'en veulent pas et qu'ils me fassent avorter, ça ne sera plus moi qui aurai commis la faute, pas vrai ?

— Moi, je ne permettrais pas à mes parents de prendre la décision à ma place...

— Non, bien sûr... mais...

Nous étions arrivées à Santa Maria del Mar. Sebastiana gardait le

silence, ses pensées étaient embrouillées. Moi, j'essayais de me dégager de ce conflit en regardant la file des hautes colonnes, nues et sveltes, qui me rappelaient la cathédrale de Palma. Dans les premiers temps où j'étais à Barcelone, quand j'avais le cafard, j'allais sur la jetée regarder la mer ou bien je me rendais à Sainte-Marie. Maintenant, cela faisait peut-être deux ans que je n'avais vu que la bassine d'huile du port et, de loin, les tours de l'église.

— Jerónima dit que je ne dois pas avorter... Si j'avais un boulot comme toi, si j'habitais à Barcelone...

— Jerónima dit que nous n'avons pas à te donner de conseils mais elle, elle le fait !

J'en avais jusque-là de toutes ces intentions proclamées de ne vouloir ni intervenir ni influencer, mais pendant ce temps les autres ne se gênaient pas pour le faire. Et cette pauvre fille entre deux chaises. J'envoyai promener mes scrupules.

— Écoute, Sebastiana, moi, il me semble que, dans ta situation, il te conviendrait mieux de ne pas garder l'enfant. Tu es très jeune, et tu seras tout le temps coincée, tu dépendras tout le temps de ton enfant et de tes parents, et tu ne pourras jamais mener ta propre vie. Tu as vraiment envie de le garder ?

— Pas du tout, a-t-elle fait en rougissant.

— Tu vois !

On avait l'impression qu'elle se tranquillisait. Pendant que nous buvions du sirop d'orgeat rue de l'Argenteria, elle a pris la décision d'aller le lendemain chez Mercè.

— Je ne pourrai pas y aller avec toi, ai-je dit.

— N'importe. Mercè est aussi une de mes amies, à présent.

Mercredi matin

— Je n'irai pas à la consultation, m'a-t-elle dit au lieu de me souhaiter le bonjour, et sur un ton de révolte, comme si elle désobéissait à un ordre que je lui aurais donné.

— Non ? Ah ! Très bien.

— Je ne veux pas avorter.

— Bon, ça me semble très bien du moment que c'est toi qui l'as décidé.

— Tu ne te fâches pas ?

— Moi ? Pourquoi je me fâcherais, ma chérie ? Ça n'est pas mon problème. Agis comme tu l'entends.

— Tu me permettras de rester ici, avec toi ?

S'installer chez moi ! Servir de mère, passe encore, et pour peu de temps. Mais jouer à la nourrice !

— Et tes parents ?

— On ne leur dira rien. Jerónima m'a promis que pour le moment elle ne leur dirait rien, non plus...

Je me voyais déjà avec des parents furibards qui se pointaient chez moi et faisaient un scandale. Mais si je lui disais non, cette fille était capable de croire que j'avais quelque intérêt à ce qu'elle avorte.

— Très bien. Mais maintenant, il faut que je m'en aille. J'ai vraiment beaucoup de travail aujourd'hui.

C'était toujours le même gars, celui qui avait vérifié pour moi l'immatriculation de la voiture d'Antal. Il m'a traitée avec une familiarité excessive, me parlant sur un ton qu'il n'aurait pas osé employer avec un homme exerçant le même métier que moi. Je me suis dit que Mercè avait bien raison. Avant qu'elle ne me fasse des sermons, je ne faisais pas attention à ces différences et je vivais bien tranquille.

C'était une voiture de La Garriga. Au nom d'Antoni Bachs, rue del Bisbe. J'ai donné un pourboire à l'employé, sans lui rendre le sourire qu'il m'adressait.

Neus avait déjà les photos et m'attendait au bureau. J'en ai choisi seulement deux et j'ai rangé toutes les autres où l'on voyait Bachs. Celles qui restaient, Neus les a emportées à *Rosa y Azul*.

J'ai pris la route du Vallès, par la Meridiana. Je calculai que j'aurais quelque chance d'être de retour à Barcelone pour le dîner. Mais c'était sans compter que la Meridiana était embouteillée.

J'ai pu suivre plusieurs programmes de radio. J'ai pu comptabiliser sept ou huit manières différentes de se curer le nez et constater que se gratter la tête et se nettoyer les oreilles provoquaient divers niveaux de jouissance. J'ai eu le temps de plaindre les gens qui habitent dans les immeubles en bordure de cette aberration urbaine et j'ai frémi d'horreur à l'idée que quelqu'un pouvait se trouver coincé là-dedans dans une ambulance... Au moment où je commençais à éprouver un sentiment de claustrophobie, la circulation est redevenue normale. Mais, rue Monseigneur de la Garriga, la bijouterie Bachs venait de fermer lorsque je suis arrivée. Le restaurant végétarien – car il y en

avait un – était lui aussi fermé. Je me suis acheté un sandwich au fromage et une livre d'abricots, et j'ai patienté.

À quatre heures, j'y suis revenue. La femme qui s'est occupée de moi était cette dame qui accompagnait les deux hommes aux obsèques. Elle m'a montré des gourmettes, et je les ai regardées attentivement pour faire passer le temps. À ce moment, un autre client est entré et la femme a crié « Antoni ! » en direction de l'arrière-boutique. Antoni est sorti. Mais ce n'était pas l'homme que je cherchais, c'était l'autre.

— Il y a quelques jours, votre frère m'a montré des pièces plus sobres que celles-ci, ai-je dit à la femme.

— Mon frère ? Je n'ai pas de frère, madame.

— Alors votre beau-frère... ou l'employé, je ne sais pas... un monsieur...

— Antoni, tu as montré des bracelets à cette dame, il y a de cela quelques jours ?

Antoni a répondu par la négative, naturellement. Et la dame a dit que je devais m'être trompée de bijouterie, parce que celle-ci, il n'y avait que son mari et elle qui la faisaient tourner, et les bracelets, il n'y avait que ceux qu'elle m'avait montrés.

J'ai fait semblant d'hésiter entre deux modèles. À présent, il ne m'était plus possible de sortir la photo de mon sac et de demander qui était ce monsieur. Aussi ai-je dit que je n'arrivais pas à me décider, merci beaucoup, excusez-moi, et je suis partie la queue entre les jambes, maudissant ma maladresse.

Au bar du coin, en revanche, je l'ai montrée la photo. Ça pouvait être quelqu'un du quartier. Eh bien non ! Au bar, on ne le connaissait même pas de vue. Le garçon m'a regardée avec des yeux rigolards.

Peut-être n'était-il même pas de la ville. Mais du moment que je m'étais déplacée et que j'avais mangé un sandwich, il me fallait profiter de cette recharge énergétique et poursuivre mes investigations. Comment ?

Si on cherche une crapule, on peut faire la tournée des bars en montrant une photo. Il ne se passe rien. Au pire, quelqu'un le prévient et il se taille, ou bien on vous casse la figure. Si on dispose d'un nom, on peut demander à quelqu'un où habite telle personne, et on ne vous pose pas de questions, on ne vous suspecte pas. Mais l'homme de la photo n'était pas une crapule, et il n'avait pas de nom. Dans ces conditions, impossible de montrer la photo aux uns et aux autres et de demander où il habitait.

Et pour couronner le tout, j'avais coupé l'unique fil qui me reliait à lui. À la bijouterie Bachs, on m'avait regardée d'un sale œil... C'est alors qu'il m'est venu une idée lumineuse. Ça pouvait être un collègue. Une autre bijouterie, naturellement.

J'ai perdu plus d'une heure à courir les bijouteries de La Garriga sans obtenir de résultat. Dans l'une d'elles, il y avait un garçon qui m'a donné l'impression de lui ressembler. En fin de compte, je me suis risquée à lui montrer la photo. Rien.

En désespoir de cause, je me suis adressée à un policier. Je lui ai montré la photo et l'attestation du magazine. Et à Dieu va !

— Non, je ne le connais pas. Comment s'appelle-t-il ? Peut-être qu'avec son nom, à la mairie, on pourrait vous le trouver...

Bien entendu, mon gars ! Si j'avais su son nom, je m'y serais rendue directement, pas si conne ! J'ai vite inventé un nom pour me tirer d'affaire, tout en ayant pleinement conscience qu'à chaque fois je m'enfonçais un peu plus. Le flic s'est entêté à m'accompagner, tous les bureaux de la mairie étaient fermés mais lui, s'il venait, ceux qui étaient de garde s'occuperaient peut-être de moi...

Il arrive que l'excès d'amabilité soit plus dangereux que la grossièreté. Plus collant et pareillement inutile. En effet, aucune des personnes qui s'affairaient dans ces lieux n'a reconnu l'homme de la photo, et un jeuneot qui s'était offert d'aller voir les archives est revenu les mains vides.

J'avais l'impression d'être stupide. Je me suis sentie soulagée lorsque j'ai fini par récupérer les photos qui passaient de main en main.

J'ai quitté la mairie à la vitesse grand V et, tout en me disant que je cherchais une aiguille dans une botte de paille, j'ai pris ma voiture avec l'idée de revenir à Barcelone.

J'arrivais sur la nationale lorsque j'ai brusquement fait demi-tour : je reviendrai à la bijouterie Bachs et je montrerai la photo. Et si je m'enfonçais dans la merde, eh bien ! je m'en tirerais comme je pourrais.

De nouveau en direction du centre, j'ai stoppé net. À un balcon, je venais de voir la pancarte du magazine local. Entre collègues...

Les gens du magazine étaient très sympas mais ils me regardaient avec une certaine condescendance.

— Je fais un reportage sur des collectionneurs d'antiquités et on m'a dit que ce monsieur en est un.

— Gómara collectionneur d'antiquités ! s'est écriée une fille en

voyant la photo. Quelle rigolade !

— Il ne les collectionne pas ?

— Gómara ne collectionne que le fric...

— Si vous pouviez m'en apprendre un petit peu plus... Pour que je ne dise pas trop de bêtises... Je suis débutante et... ai-je humblement avoué.

— Et vous n'avez pas d'archives de presse, à *Rosa y Azull* a demandé un garçon bien planté, au visage malicieux.

— Pense donc ! Là-bas, ça marche clopin-clopant, et si on ne se débrouille pas toute seule...

— Pourtant, avec le tirage qu'ils ont...

— Tu peux le dire... Alors, vous m'aidez ou quoi ?

VIII

Jeudi soir

Le soleil couchant dispensait encore de la chaleur mais l'air qui entraînait dans la voiture faisait bien plaisir après une pareille journée.

Lorsque j'ai tourné à la bifurcation que les gens du magazine m'avaient indiquée, le soleil a cessé de m'éblouir. La ligne droite qui menait à la fabrique était bordée d'arbres qui m'empêchaient de voir un chemin latéral d'où a surgi une voiture qui m'a obligée à piler net.

La voiture s'est immobilisée en travers de la route et au moment où je descendais de la mienne pour voir ce qui se passait, deux hommes sont sortis de celle qui me bloquait la voie : ils étaient en uniforme, le pistolet sur la cuisse, et ils venaient à ma rencontre avec une gueule à vous faire peur. Un était philippin, oriental à tout le moins.

— Tu lui veux quoi, au patron ? me demanda l'autre, un petit jeune tout rond.

— Quel patron ? Ça signifie quoi, tout ça ?

— Fais pas l'idiote, petite. Tu as montré sa photo à la moitié de la ville et à présent tu demandes quel patron. Dis, qu'est-ce que tu lui veux ?

Qui avait bien pu moucharder ? Qui m'avait menti ? À la mairie, au bar, l'employé de la bijouterie ou les jeunes du magazine ? Je ne voyais pas comment m'en tirer. La route ne menait qu'à l'usine. Et à la maison de Gómara, qui était à côté et qui se camouflait au milieu d'une végétation tropicale.

— Tu me parles de M. Ernest Gómara ? ai-je dit.

Ils s'étaient placés chacun d'un côté. Le Catalan me tenait le bras droit, le Philippin en faisait autant avec celui de gauche. Mais la main de ce dernier ne serrait pas aussi fort que celle du Catalan.

— C'est toi qui vas me le dire. Et si tu ne craches pas rapidement le morceau...

J'ai senti que le sang n'affluait plus à ma main droite.

— Je viens de la part de l'agence *Orient Sunshine*...

— C'est ça ! C'est comme si tu crachais en l'air.

Ils se sont mis à me fouiller. Et pour pouvoir le faire, ils me laissaient les bras libres.

J'ai pris mon mal en patience pendant qu'ils me palpaient comme si j'étais un homme. Mais lorsque les mains du grassouillet se sont attardées plus qu'il ne le fallait sur certaines parties de mon corps, je lui ai flanqué une gifle qui l'a plongé dans un abîme de perplexité. Si bien qu'au lieu de dégainer, il m'a saisie à bras-le-corps, furieux.

— Attrape-lui les bras ! Attrape-lui les bras ! criait-il affolé au Philippin pendant que je lui martelais la figure de coups de poing. Dans un instant, elle va voir cette pimbêche, comme elle aura du plaisir à gigoter.

Lorsqu'il a déchiré mon chemisier et mon soutien-gorge, j'ai suivi le conseil de Quim. Le point faible chez les hommes, c'est le bas. Une caresse bien faite ou un coup de genou bien donné, suivant les occasions et les cas, et tu en fais ce que tu veux. Il m'avait fait voir comment on s'y prend. Pour les coups de genou. Pour ce qui est des caresses, j'en savais plus long que lui.

Le Catalan avait ses mains posées sur mes seins alors que la partie inférieure de sa personne se présentait sans défense. Prenant appui sur le Philippin, je lui ai balancé mes genoux là où il n'y a pas d'os, et sur-le-champ, mes seins ont été libérés. L'homme se tordait à deux pas de moi et grognait comme un porcelet.

Mais le Philippin ne lâchait pas prise et il me maintenait les bras dans le dos. Qu'aucun des deux ne m'ait immobilisée en se servant de son arme, c'est une chose que je n'ai toujours pas comprise. À moins qu'il ne se soit agi de débutants, ou que leur arme n'ait été qu'un élément décoratif... S'ils l'avaient braquée sur moi, j'aurais écarté les jambes sans dire mot. Mais à présent mes mains se trouvaient juste à la hauteur de l'entre-cuisse du Philippin, et relativement libres. Suffisamment pour mettre en pratique le conseil donné par Quim. Et c'était vraiment un bon conseil : le petit homme s'est mis à trembler et j'ai noté que ses mains mollissaient.

D'une secousse, je me suis dégagée et, me retournant, je lui ai assené au cou, les deux mains jointes, un sacré pain. Quand il a roulé par terre, voilà que le Catalan se relevait. Mais je ne lui en ai pas laissé le temps. Avec lui, mes mains ne m'auraient pas suffi, je me suis donc servie de mon pied. Une ruade digne d'un bardot, à la tête, l'a étendu sur le carreau.

J'ai pris mes jambes à mon cou en direction de la voiture, et j'ai enfilé la route vers la maison, en klaxonnant comme une ambulance et

en zigzaguant. Les barrières du jardin étaient ouvertes. Deux hommes qui portaient le même uniforme, en voyant que ce n'était pas la voiture qu'ils attendaient, se sont précipités pour les fermer. Mais j'ai écrasé l'accélérateur et j'ai été plus rapide qu'eux. Prenant de plein fouet les battants qui s'étaient violemment ouverts à mon passage, ils ont été projetés, l'un dans un laurier-rose en fleur, l'autre plaqué contre une fontaine en pierre artificielle.

Je ne me suis arrêtée que devant la porte principale de la maison. Comme j'entendais derrière moi des coups de feu, je suis restée recroquevillée dans la voiture jusqu'à ce que ça cesse. C'est alors que j'ai entendu les aboiements, deux danois se sont précipités sur moi quand j'ai ouvert la portière, féroces, mais les chiens ne m'ont jamais fait peur, et ils le sentent. Ils m'ont laissée sortir de la voiture comme si j'avais été Daniel, celui de l'Histoire Sainte, et eux, les lions.

La porte de la villa était ouverte, sur le seuil se tenait l'homme que je cherchais. Derrière moi, trois vigiles, sans la casquette, le pistolet à la main. À cet instant, la voiture des deux couillons qui auraient voulu que je m'arrête franchissait la clôture du jardin. Au total, il disposait d'une sacrée troupe armée, le salopard.

Et moi, là, au milieu de tout ce monde, les seins à l'air, avec les deux chiens qui me réclamaient des caresses.

— C'est comme ça que vous recevez les gens qui travaillent pour vous, M. Gómara.

Je me demande d'où j'ai pu tirer cette voix insolente. Et d'où sortaient ces paroles. J'ai fait le geste de me couvrir la poitrine avec ce qui restait de mon chemisier, mais je me suis arrêtée.

— Passez, m'a dit l'homme, tout en faisant un signe à ses chiens de garde, ceux qui portaient des armes.

Les autres chiens, ceux d'origine canine, m'ont suivie dans la maison.

Une domestique – qui n'était pas philippine, ouf ! – a couru me chercher une robe de chambre, pour me couvrir.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? m'a demandé Gómara.

— Lonia Guiu, pour vous servir. Moi, je ne veux rien. C'est vous, par contre, monsieur Gómara, qui voulez quelque chose. On m'envoie de la part de l'agence de placement *Orient Sunshine*.

— Je ne connais pas cette agence. Il doit y avoir une erreur, mademoiselle Lonia.

J'étais étonnée de son amabilité. Et je me suis méfiée.

— Vous en êtes sûr ?

Le Catalan en uniforme qui m'avait attaquée est entré précipitamment, mon sac dans une main et ma carte de détective dans l'autre. Gómara a regardé la carte et a fait la moue. De mon côté, j'essayais de déchiffrer ce qui était écrit sur la plaque de l'uniforme du Catalan.

Quand Gómara s'est remis à parler, sa voix était aussi douce qu'avant.

— C'est une agence de placement ou bien de détectives, cet « Orient » quelque chose ?

— Ça, vous devez le savoir mieux que moi, ai-je dit, m'entêtant à jouer les dures.

Alors Gómara, sans rien perdre de son maintien, s'est mis à explorer consciencieusement mon sac.

— Mademoiselle, je n'aime pas les devinettes. Dites-moi ce que vous cherchez ici. Cela vous sera plus agréable que si vous devez me le dire contrainte et forcée.

Et il souriait béatement, comme si, au lieu de me menacer, il me contait fleurette.

Alors, mine de rien, il a approché ma carte de détective de son oreille. Un geste qui m'aurait échappé, ou bien j'aurais pensé que ça lui démangeait, si les deux grands danois ne s'étaient pas mis à grogner. Je les ai regardés et ils m'ont fait voir leurs crocs. Ils étaient tendus, ils me surveillaient, et j'ai senti que je déchargeais de l'adrénaline. Ma nuque s'est roidie et les chiens en ont eu conscience. C'a été comme le signal qu'ils attendaient pour m'attaquer. J'ai poussé un cri : encore plus d'adrénaline.

Mais le cri de Gómara a été plus fort que le mien, une chance.

— Du calme !

Et les deux grosses bêtes se sont immobilisées, les canines à un doigt de mes cuisses.

J'avais tellement peur que j'en tremblais. Les chiens ne retroussaient plus les babines mais ils avaient les poils de l'échine hérissés de rage. Et ils m'ont fait pitié, ces malheureux clébard, dressés à l'encontre de leur naturel pacifique qu'on devinait dans leurs yeux humides et placides.

Ils devaient comprendre ce que j'éprouvais parce qu'ils ont baissé la tête et reculé d'un bon pas, la queue entre les jambes.

— Vous avez peur des chiens ? – dans la voix de Gómara, il y avait un soupçon de moquerie. Mais n'attendant pas de réponse de ma part, il retrouva son ton mielleux : vous avez l'air fatigué... Si vous vous

reposiez un petit moment, vous récupéreriez la mémoire et vous vous rappelleriez ce que vous êtes venue faire ici...

Il a levé les sourcils à l'adresse du garde et ce salopard m'a saisi le bras et s'est mis à me tirer.

— Marti, sois aimable avec les dames, mon vieux ! a dit Gómara.

Et maintenant sa voix et son expression sarcastiques étaient de bien mauvais augure.

Il était... Bon Dieu ! L'heure même où j'avais pris la route de l'usine. Mais le lendemain. Comment tant d'heures pouvaient-elles s'être écoulées ? Une nuit et un jour tout entiers étendue par terre, sans avoir bougé d'un pouce de l'endroit où je m'étais écroulée des suites de l'amabilité de Marti.

Pendant que le Catalan me faisait traverser un couloir et gravir des escaliers, je craignais une nouvelle atteinte sexuelle de sa part. J'avais lu dans la cruelle ironie du patron son blanc-seing. Et le bonhomme pouvait me faire ce qui lui passerait par la tête avec une totale impunité. À condition que je le laisse faire...

Il a ouvert une porte, un lit dans la chambre nous attendait. Il faudra que tu m'y attaches, me disais-je, et je me préparais à l'en empêcher lorsque, dans un même temps, un coup dans le dos et à la nuque m'ont fait trébucher sur le lit et je suis tombée inanimée avant même de l'atteindre. Je n'ai eu que le temps de penser – une pensée furtive, une simple sensation dans le brouillard – qu'il n'aurait pas à m'attacher.

À présent, je me redressais et je ne savais pas ce qui me faisait le plus mal, si c'était mes os glacés par la froideur du plancher ou ma tête dont la torpeur était provoquée par toutes ces heures de sommeil forcé. J'ai regardé les vêtements que je portais sous la robe de chambre : la fermeture éclair du pantalon était fermée, intacte. Pas un bouton de la robe de chambre n'était défait. Il n'y avait rien eu d'autre que les coups.

Mais qu'est-ce que je faisais dans cette chambre, avec la lumière qui se plantait dans mes yeux comme des piquants de hérisson ?

J'étais tentée de me coucher, tentation que j'ai vaillamment repoussée en tournant le dos au lit, et ce geste a fiché le hérisson dans ma nuque. Un petit peu plus haut. Mes yeux se sont mis à pleurer de douleur tandis qu'avec la main je palpais une bosse énorme, comme celle que je m'étais faite quand j'avais sept ans, la veille de ma première communion, je m'étais battue à coups de pierres avec Joana, elle disait que ma mère avait payé les bonnes sœurs pour que je sois la

première de la file à communier – alors qu'en réalité c'était sa mère qui avait voulu suborner les sœurs, si moi j'étais au premier rang, c'était parce que je connaissais par cœur le catéchisme.

Je me suis vue dans le miroir de la coiffeuse avec une tête de connasse ensoleillée par un souvenir mélancolique. Mais je n'étais plus une gamine qui fait sa première communion.

De l'autre côté de la fenêtre, on entendait des battements métalliques : ce n'étaient pas les cloches du village annonçant l'eucharistie.

Cette chambre devait donner sur l'arrière de la maison, là où le terrain était en pente. Je me trouvais à la hauteur d'un second étage et plus bas, dans le jardin, deux hommes fouillaient ma voiture. Ils avaient sorti les sièges et les avaient éventrés. C'était d'un triste, à la faible lumière du crépuscule ! Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien y chercher ?

Je n'ai guère eu le temps de me désoler de la perte de ma voiture. La clé a tourné dans la serrure de la porte et le Catalan m'a matée. Il avait de petits yeux méchants.

— Alors, ça y est, ça t'est revenu ?

Il est entré et a fermé la porte à clé, de l'intérieur.

— Avec quoi m'as-tu frappée, salopard ?

— Je vois que non. Il va falloir que je t'aide.

Il a mis la clé dans sa poche intérieure et il s'est avancé vers moi, les bras arqués. Ses yeux s'étaient rétrécis encore plus.

— Et moi, je vois que tu n'as toujours pas pigé, ai-je dit.

En dépit de mes os endoloris, de mes muscles raidis et des piquants que le hérisson m'enfonçait dans le crâne, tous mes sens étaient en alerte. Aussi, lorsqu'il a tendu un bras dans ma direction, je le lui ai attrapé à l'improviste et je l'ai tordu sans la moindre pitié. Il a laissé échapper un cri rauque et, avec son bras, il a essayé de se défendre mais j'avais déjà actionné un genou, sauf que j'ai manqué mon but et que le coup porté à l'estomac n'a pas fait grand effet.

Je me suis retrouvée ceinturée par deux griffes et j'avais l'impression qu'elles allaient me rompre la colonne vertébrale. J'ai reçu l'exhalaison d'une mauvaise digestion en plein visage : sa bouche répugnante essayait de mordre la mienne. J'ai écarté la tête et au lieu de continuer à peser avec mes bras sur ses épaules afin d'éviter le contact, je lui ai mis les bras autour du cou en serrant très fort, très fort, de toute la force que j'ai pu rassembler et je lui ai planté mes dents dans une oreille.

La tenaille des bras s'est relâchée et le Catalan a essayé de porter une main à son oreille qui pissait le sang. Mais moi, j'étais toujours pendue à son cou, et maintenant, c'était moi qui lui emprisonnais la taille avec mes jambes.

Ses hurlements devaient retentir dans toute la maison, mais seules nous parvenaient les voix des hommes du jardin qui demandaient à grands cris ce qui diable pouvait bien arriver.

Marti, beuglant et jurant, essayait de se dégager de mon étreinte en me frappant le dos, irrégulièrement, de ses poings affolés. Il avait le cou d'un taureau et il arquait ses muscles pour m'empêcher de l'étouffer.

Les coups dans le dos m'ont obligée à changer de tactique et j'ai desserré mon étreinte. Il en a profité pour me repousser, je suis tombée sur le dos, ma tête a frôlé le montant du lit. Mais quand, aveuglé par la rage, il s'est rué sur moi, j'ai fait un roulé-boulé et il est retombé de face, en plein sur le rebord métallique ; le coup l'a presque assommé.

D'un bond je m'étais redressée et, instinctivement, je cherchais quelque chose pour me défendre. Un lourd cendrier en verre taillé pris sur la coiffeuse l'a rétamé : il ne bougeait plus d'un pouce. Son front pissait le sang, une vraie fontaine ; le cendrier, lui, n'était même pas ébréché.

Je l'ai retourné, étendu sur le dos, je lui ai arraché l'insigne de l'entreprise de gardiennage, j'ai pris la clé qu'il avait fourrée dans sa poche et je me suis précipitée vers la porte. Quand je l'ai ouverte, j'ai entendu courir dans la maison et crier.

Je suis vite allée à la fenêtre. Les deux hommes qui avaient saccagé ma voiture fonçaient droit sur la maison. Entre le rez-de-chaussée et le premier étage, il y avait un saillant que j'utiliserais pour sauter. Même si le mur avait été lisse, je n'avais pas le choix.

Je me suis laissée glisser rapidement et je suis tombée sur le saillant les jambes fléchies, position idéale pour sauter au sol. J'ai atterri sur le gazon sans m'être cassé quoi que ce soit, mais ma robe de chambre était toute lacérée. Un rosier grimpant avait amorti ma chute mais, maintenant, aux piquants du hérisson s'ajoutaient les épines végétales.

J'ai repris ma course, poursuivie par les cris qui provenaient maintenant de la chambre. Je contournai la maison en essayant de me cacher et, en même temps, de repérer de l'autre côté de l'étendue du gazon une ouverture dans le mur qui clôturait la propriété. Mais il était tout recouvert d'une épaisse verdure, comme si cette maison était

un couvent de nonnes. Je me suis décidée à l'escalader au moment où les voix et les galopades s'égaillaient dans le jardin.

Cette fois, je me suis tordu une cheville et j'ai cassé le talon de ma chaussure. Devant moi, il y avait la nuit, l'usine s'étalait, illuminée de lueurs sinistres. Derrière, les voix s'étaient amplifiées et le bruit était tel que j'imaginais une multitude d'yeux cherchant le chemin que j'avais suivi pour me cacher.

C'est alors que j'ai entendu les chiens. J'ai foncé en direction de l'usine. Rien ne me faisait plus mal, ni la cheville, ni la tête, ni les égratignures. Je n'avais plus mal qu'à l'âme, et c'est la douleur la plus aiguë que puisse éprouver une personne.

Brusquement, je me suis arrêtée. Le gardien de l'usine avançait vers moi avec un petit chien, un roquet qu'il tenait en laisse, et une lanterne qui éclairait moins qu'un cierge du purgatoire. Je me suis accroupie derrière un arbuste qui poussait entre des montagnes d'ordures.

Et le garde, avec son clebs qui jappait mais qui n'avait pas de flair, est passé tout près de moi, en suivant un sentier qui menait à l'entrée de l'arrière de la maison – ce passage que je n'avais pas su trouver, zut !

Il est entré, je me suis mise à courir vers l'usine et je me suis engouffrée dans la première ouverture que j'ai trouvée. Une fenêtre basse qui m'a introduite dans une nef sombre et silencieuse. Une odeur forte, une odeur connue a réactivé mes souvenirs, lorsque j'allais à la scierie acheter de la sciure pour le poêle, quand je passais devant une menuiserie en plein été, quand je m'amusais avec n'importe quoi entre les tas de bois d'un magasin chaud et noir.

Tapie entre deux piles qui atteignaient le plafond, j'étais trempée de sueur. Dans le silence, je m'habituais à l'absence de clarté. Puis, j'ai perçu le bruit sourd du trafic de la maison, les aboiements des chiens... Et aussi des voitures qui démarraient et s'éloignaient à fond la caisse.

Je venais d'évaluer à vue de nez la configuration du magasin où je me trouvais lorsque j'ai entendu, impossible de se tromper, la démarche traînarde du gardien et le jappement essoufflé de son cabot. L'homme et le chien sont passés devant moi tranquillement, comme si tout le raffut qu'il y avait eu chez le patron ne les affectait en rien.

Un instant après, j'ai osé quitter ma cachette et je me suis mise à inspecter le terrain. Jetant un coup d'œil par la fenêtre par laquelle j'étais entrée, j'ai vu que la maison était tout illuminée. D'une autre fenêtre, j'ai vu la masse de l'usine et les autres bâtiments de stockage :

tout dormait dans la pénombre. Un signe qu'ils me pistaient ailleurs.

Dedans, tout autour des murs, des piles et des piles de bois. Au milieu, formant deux ruelles centrales, deux files d'immenses caisses d'emballage, toutes plombées au nom de *Malabo Inc.* Comme si on allait les embarquer ou qu'on venait de les débarquer. Juste devant la porte métallique, une fourgonnette grande ouverte.

L'aube commençait à poindre. Mais il me fallait attendre que l'usine soit en pleine activité pour ne pas attirer l'attention.

J'ai eu plus de temps qu'il ne m'en fallait pour fouiner. À côté de la porte, trois combinaisons et trois casquettes kaki. Dans un cagibi vitré, le bureau correspondant à ce magasin. Archives, rayonnages, sous-main. Des bordereaux de fret, des certificats de livraison. Importation de bois des Philippines. C'était un pays producteur de bois, les Philippines ? Exportation de meubles en Afrique, en Asie, en Amérique. Des feuillets d'instructions pour le montage des meubles préfabriqués. Des bois de différentes essences, pin, chêne et d'autres dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom. Mesures, poids, cubages. Des noms d'entreprises du monde entier. Des noms exotiques de bateaux. Des chargements complets, aller-retour à quelques jours d'intervalle.

Pendant que la lumière se faisait plus intense, j'ai noté des chiffres, des mesures et des cubages, des poids et des noms de bateaux et d'entreprises. Lorsque j'ai remis les papiers à leur place, une enveloppe a attiré mon attention : elle était remplie de photocopies d'instructions concernant le maniement d'outils qui n'avaient pas grand-chose à voir avec le marché du bois. J'en ai conservé un feuillet ; les autres, je les ai replacés dans l'enveloppe. Elle était poussiéreuse, jaunie, comme s'il y avait longtemps qu'on l'avait oubliée au milieu des autres papiers des rayonnages : mais dessus on avait écrit au crayon, c'était encore bien visible, *Gómara Fust.*

J'avais encore le temps d'ouvrir une caisse. Du bois. Au toucher, c'était râpeux. Bien différent des madriers qui s'entassaient tout autour du magasin. J'ai eu l'impression que ça ne valait guère la peine d'importer ce bois de si loin. Il devait vraiment être bon marché. Et même il se fendait. Je me suis planté une écharde. Avec un ongle, j'en ai fait sauter l'éclat.

C'est alors que la sirène a retenti. Il a commencé à y avoir de l'agitation dans l'enceinte de l'usine. C'était l'heure.

J'ai grimpé sur une pile de bois et j'ai regardé par une fenêtre haute qui me permettait de voir jusqu'à l'entrée de l'usine. De plusieurs nefs sortaient des fenwicks chargés de bois. Le bruit s'intensifiait. Des gens portant des combinaisons kaki pullulaient dans

les voies aménagées entre les dépendances.

J'ai enfilé une combinaison et dissimulé mes cheveux sous la casquette. J'ai pris un bloc pour les livraisons que j'ai posé sur le siège de la fourgonnette, j'ai connecté deux fils et, une fois le moteur en marche, j'ai ouvert le portail et je me suis ruée sur le volant.

En sortant, j'avais le cœur au bord des lèvres, mais personne n'a fait attention à ma présence. J'ai suivi la direction que j'avais étudiée de la fenêtre et je n'ai pas rencontré le moindre obstacle.

Les barrières de l'entrée se sont ouvertes automatiquement sans que j'aie eu besoin de montrer quoi que ce soit au factionnaire qui se tenait dans la guérite et qui portait la tenue de l'entreprise de gardiennage.

De ma main où l'écharde s'était fichée, j'ai salué le garde. Il m'a fait un geste amical. Dans le rétroviseur, j'ai aperçu les barrières s'abaisser lentement : personne ne donnait l'alarme.

Sur le chemin parallèle à la route, il y avait la même voiture que la veille. Mais aucun des deux hommes qui se tenaient à côté n'était le Catalan.

Je suis passée à côté, tranquillement. Le soleil commençait à réchauffer le jour.

IX

Vendredi matin

— Lonia, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? Tu aurais pu me le dire que tu ne viendrais pas dormir... Jerónima est revenue... Elle est ici, chez toi...

C'étaient des mondes différents, le sien et le mien. Moi, ça faisait si longtemps que je vivais seule que j'en avais oublié les servitudes de la vie en commun. Être dans l'obligation de prévoir ce qu'on va faire, avoir à prévenir pour qu'on ne se fasse pas de souci... Et Jerónima, que diable m'importait Jerónima en ce moment ! Pourquoi diable était-elle revenue ? Et que diable faisait-elle chez moi ?

— Écoute, Sebastiana...

— Quim a aussi téléphoné du bureau. Il m'a engueulée lorsque je lui ai dit que je ne savais pas où tu étais.

— Écoute...

— Ça va, pourtant ? Il ne t'est rien arrivé de nouveau ? Jerónima dit qu'elle veut te parler, et que ça presse, et Quim m'a dit...

— Bon Dieu, tu me laisses en placer une ? – Et elle a écouté. Appelle Quim... non, c'est moi qui vais le faire s'il est au bureau. Et toi, ne bouge pas de la maison, si je ne le trouve pas il faudra que tu me rendes un service. Tu m'entends ?

— Oui, bien sûr que je t'entends... Mais quand vas-tu venir ? Attends, Jerónima veut te parler...

— Pas pour le moment...

— Alors, qu'est-ce que je lui dis ? Elle dit que mes parents...

— Qu'ils aillent se faire fiche, tes parents. Et Jerónima, qu'elle aille au diable.

J'ai raccroché et j'ai refait un numéro. Quim avait, réellement, un sixième sens, celui d'un ange gardien. Il réapparaissait toujours quand on avait besoin de lui. Si à ce moment-là, au lieu de l'avoir à l'autre bout de la ligne, il avait été à côté de moi, dans la cabine, je l'aurais embrassé. J'en frissonnais de gratitude.

Une demi-heure plus tard, il arrivait au bar que je lui avais indiqué, à Esplugues. Et une demi-heure plus tard, au lieu de nous arrêter chez moi pour me changer, nous montions au bureau.

— Mais peux-tu me dire pourquoi tu es si pressé ? lui ai-je demandé.

Ma gratitude s'était évanouie devant son refus de me ramener chez moi. J'avais laissé la fourgonnette, la combinaison et la casquette dans une ruelle d'Esplugues. Mais lorsque je suis entrée dans le bureau, je me suis rendu compte que ça avait été inutile de vouloir brouiller ma piste.

Cette turne n'avait jamais été ce qu'on qualifie de *grand standing* : ni moquette, ni éclairage indirect, ni jardin intérieur avec des plantes rares, ni climatisation. Mais maintenant, c'était la désolation. Pire qu'après un ouragan.

Les archives, que j'avais tant de mal à maintenir classées, avaient été déplacées, les chemises jonchaient le sol de carreaux rouges. Les tiroirs de mon bureau avaient été forcés et vidés. Les chaises étaient renversées, sans raison, à moins que les visiteurs, ces vandales, ne se soient figuré que je leur punaisais mes secrets au cul. L'affiche de Miro était par terre, de travers, le verre cassé et le fond crevé. Ils avaient joué au foot avec les livres des rayonnages. Les papiers et les enveloppes de la petite table étaient inutilisables : quelqu'un s'était amusé à les barbouiller, un à un, avec le rouge à lèvres que je gardais dans le cabinet de toilette. Et lorsqu'il ne lui était plus resté de papiers vierges, il avait soigneusement décoré les murs, qu'on venait tout juste de repeindre, de gribouillis rouges. Pour couronner le tout, ils avaient bourré les waters de pages arrachées de l'annuaire et chiffonnées.

Quim me regardait, attendant que j'explose. Mais je n'avais qu'une seule envie : jurer à voix basse et pleurer de rage.

— Concrètement, ils ne cherchaient rien, a-t-il fini par dire, ils veulent seulement te faire peur.

Mais ce n'était pas sûr. Quim était loin de tout savoir, je n'avais pas voulu parler dans le taxi. On voulait me faire peur certes, mais on cherchait aussi quelque chose.

Je me suis essuyé les yeux pour mieux y voir et je me suis mise à chercher le dossier d'Antal. La chemise était sous un tas de papiers. Vide.

Alors, Quim et moi, nous avons entrepris de retrouver la documentation concernant l'antiquaire. Nous avons sué sang et eau, dispersée comme elle était dans ce capharnaüm de paperasse. Mais tout y était.

— Les photos, ai-je dit d'une voix blanche. Voyons celles qui manquent.

Une fois rassemblées, celles de Gómara aux funérailles d'Antal avaient disparu.

— Maintenant, tu vas tout m'expliquer, n'est-ce pas ? m'a dit Quim.

Seulement, je ne pouvais pas parler. Je me sentais dominée par un sentiment qui m'obstruait le gosier : la peur.

— Ces gens-là, Quim... Je ne veux pas rester un moment de plus ici. Ils pourraient revenir... Allons à la maison... Ils n'ont pas l'adresse et le téléphone n'est pas à mon nom...

— Et le bureau, comment en ont-ils l'adresse ?

— Ils ont même ma carte...

Les yeux effarés de Quim m'auraient fait rire si je n'avais pas eu la gorge nouée par les sanglots.

— Mais où diable as-tu mis les pieds ?

L'ombre fugace d'une joie a traversé mon corps endolori.

J'avais fourré le pied dans un nid de serpents, mais j'étais sur le point de découvrir quelque chose de gros, quelque chose d'important. J'ai tâté la poche de mon pantalon : les papiers qui s'y trouvaient m'ont agréablement chatouillé la main. J'ai sorti l'éclat de bois et je l'ai mis dans une enveloppe. C'est alors que je me suis souvenue de l'écharde ; elle pouvait s'infecter.

— Regarde s'il y a des pinces dans le cabinet de toilette, ai-je dit à Quim. Et de l'alcool à quatre-vingt-dix... ou du mercurochrome...

Elle était bien plantée dans le gras du doigt. Et plutôt grosse. J'espérais que tout cela n'était pas pour des prunes.

En voyant la goutte de sang poindre, j'ai pensé à Marti. Et, de nouveau, j'ai été prise de peur. La joie professionnelle que j'avais éprouvée quelques instants auparavant s'était déjà évanouie. Il ne restait plus que la déprime qui m'avait serré la gorge à la vue du bureau dévasté.

J'ai pris le dossier de l'antiquaire et je me suis dirigée vers la porte. Quim était aussi immobile au milieu de la pièce qu'un réverbère.

— Tu viens ou quoi ?

— Tu ne pourrais pas me dire où tu as laissé la voiture ? m'a-t-il demandé alors que nous attendions un taxi dans la rue.

— Ils l'ont, elle aussi.

— Putain !

Pendant que je me douchais – Dieu de Dieu, qu’est-ce que j’avais mal à la cheville, et comme les égratignures me cuisaient avec le savon ! – Quim faisait magnifiquement la leçon à Sebastiana et à Jerónima, si bien que lorsque je suis sortie de la salle de bains, j’ai pu profiter d’un excellent petit déjeuner et du silence respectueux des deux filles.

Entre une bouchée de pain à la confiture et une gorgée de thé au miel, j’ai raconté avec force détails à Quim tout ce qui s’était passé depuis le moment où il s’était éclipsé.

— Et pourquoi tu ne lui as pas pris aussi son pistolet, m’a-t-il dit, en m’interrompant, lorsque j’en suis arrivée à l’épisode de ma séquestration à la maison Gómara et au coup de cendrier asséné à Marti.

— Moi ? Moi, prendre un pistolet ? Jamais de la vie.

— Ah ! Lonia, a-t-il dit, et c’était comme s’il avait dit idiote, idiote...

Quand je lui ai montré les papiers, et surtout la photocopie des instructions, il a conclu :

— C’est l’évidence même que tu dois laisser tomber ça. Envoie promener l’antiquaire, Lonia. Déménage, mais surtout laisse tomber. C’est trop dangereux.

— Maintenant ? C’est justement maintenant que ça m’intéresse de continuer. Ce fils de pute – que les putes veuillent bien m’excuser – ce Gómara... Je vais te l’enfoncer, Quim, je te le jure. Et ce Marti... Je ne dormirai pas tranquille tant que je ne lui aurai pas écrasé les couilles.

— Lonia, Lonia, a redit Quim.

— Ouais, c’est une question personnelle. Et quoi ? C’est aussi une curiosité. Je veux savoir ce qu’il y a entre la femme Gaudí et ce Gómara. Et puis je veux récupérer ma voiture. Autrement dit, n’essaie pas de me convaincre.

Quim me regardait, l’air vraiment pas content. Mais moi, la bouche pleine et après une bonne douche, je voyais tout d’une couleur plus agréable. En revanche, pas de doute, il nous faudrait déménager.

— Je me chargerai de tout, dit Quim, encore hésitant.

Et voyant que je ne soulevais pas d’objection, il est devenu radieux.

Pendant ce temps, je chercherais des informations concernant l’entreprise Rec, j’avais à consulter une agence d’import-export, je

devais m'introduire dans les docks internationaux... Et puis il faudrait que je me procure une autre voiture, les salopards ! Et que je fasse savoir à l'Association et aux flics que j'avais perdu ma carte...

Mais Jerónima commençait à perdre patience, ce n'était tout de même pas pour rien qu'elle était revenue de Majorque.

— Les parents de Sebastiana... Je n'ai pas pu les convaincre d'attendre et pour qu'ils ne fassent pas de déclaration à la police, j'ai été obligée de leur dire que tu l'avais trouvée.

— Et moi, je leur ai promis que je reviendrais à Majorque avec elle – et Sebastiana s'est mise à pleurer.

C'était vraiment inutile de vouloir aider les gens. Aspirer à ce que les choses changent, qu'elles soient plus justes et plus simples, c'était un rêve aussi éternel qu'inutile.

J'ai été sur le point de les envoyer toutes les deux se faire foutre, parents stupides avec. Mais la mine déconfitée, accablée, de Sebastiana m'a contrainte à résister une dernière fois à cette envie. C'était une situation dramatique qui, avec un rien de bonne volonté de la part des vieux – et de Jerónima – pourrait connaître une fin plus ou moins heureuse. Mais les vieux – et Jerónima – n'osaient pas enfreindre les règles établies depuis des siècles et se cramponnaient à une morale aussi rigide que du plexiglas qui leur dictait les décisions à prendre. Et même si on n'en avait pas l'impression, il était beaucoup plus commode de suivre les coutumes ancestrales, si compliquées fussent-elles, que de chercher un chemin plus praticable. Ils souffraient et faisaient souffrir les personnes qu'ils avaient sous leur coupe.

— Tu leur as dit que leur fille était enceinte à la suite d'un viol ?

— Non... je n'ai pas osé... La peine que ça leur fera... D'ailleurs, ils n'y croiront pas...

— Il faudra bien qu'ils y croient, si elle ne se décide pas à avorter.

— Qu'elle soit enceinte, ils le croiront, bien entendu... mais qu'on l'ait violée...

— Si je comprends bien, ils sont de ceux qui estiment qu'une femme n'est violée que si elle se laisse faire...

Moi aussi, j'avais appartenu à cette sorte de gens. Jusqu'au jour où je l'ai dit devant Mercè, et qu'elle m'a complètement démonté mes idées. Elle me les a triturées comme Pere, mon parrain, quand il pétrissait le pain de la semaine, à la force des bras. Sauf que les coups de poing de Mercè étaient moraux, ils avaient mis mon âme en miettes. Lessivée.

— Bien sûr que c'est ça ce qu'ils pensent – la voix de Sebastiana

était aussi blanche que son visage –, mon père le dit toujours, ça... Mais moi... Moi... Peut-être que j'y ai consenti trop vite mais j'avais peur qu'il me fasse mal... Il me cognait, cognait et il m'a fait voir un couteau... – les sanglots lui délabraient son maquillage et, de honte, le rouge lui montait au joues.

J'aurais voulu lui raconter comment je m'étais libérée du Catalan, hier. Et la peur que j'avais éprouvée lorsque j'étais tombée, sans défense, au pied du lit.

Mais je lui ai demandé :

— Tu sais qui était Maria Goretti ?

Sebastiana a fait non de la tête et Jerónima lui a raconté amoureusement, orgueilleusement, l'épopée de la gamine qui avait préféré se laisser tuer plutôt que de consentir. Sebastiana baissa la tête.

— Quand les bonnes sœurs m'ont raconté cette histoire, ai-je dit, coupant la parole à Jerónima, je me rappelle le commentaire que j'ai fait, que cette fille était devenue sainte et martyre par bêtise. On m'a flanquée à la porte de l'école et ma mère a eu honte d'avoir une fille à ce point sacrilège. Mais je pense encore pareil. Sebastiana, tu n'es pas fautive d'y avoir consenti, le fautif, c'est celui qui t'a forcée, mets-le-toi bien dans la tête et marche la tête haute... Et ne permets ni à tes parents ni à qui que ce soit d'autre – j'ai regardé Jerónima – de te faire croire autre chose.

J'ai eu l'impression qu'elle se libérait d'un très lourd fardeau mais qu'elle n'avait pas encore confiance dans le monde qui l'entourait.

— Alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? m'a-t-elle demandé, confiante.

— Venir avec moi à Majorque, a tranché Jerónima, décidée. C'est l'unique solution.

— C'est l'unique solution que tu sais lui donner. Mais elle peut en trouver d'autres qui lui conviennent mieux...

Brusquement, j'avais été prise d'une envie terrible de discuter.

— Où en sommes-nous ?

Jerónima me tenait tête et m'obligeait à prendre parti dans un débat qui m'emmerdait déjà pas mal.

— Rester à Barcelone et avorter. Dans son cas, il n'y a pas de problèmes légaux. Et se mettre à vivre pour son compte, ai-je dit franchement.

— Cette solution est contraire à sa morale, a dit Jerónima.

— Eh bien, allez vous faire cuire un œuf ! Moi, j'ai des tas de problèmes... Et j'ai fait mon travail en la retrouvant...

La matinée avançait et j'avais bien d'autres choses à faire. Les obligations passent avant les dévotions, oppose la sagesse populaire, matoise et réaliste, aux sermons angéliques que les curés faisaient encore voler au-dessus de la chaire, et dont les Jerónima se faisaient l'écho.

Finalement, Sebastiana a décidé de rester à Barcelone.

— Est-ce que je peux rester chez toi ? – et qu'est-ce que je pouvais lui dire moi ? – mais sans avorter.

Jerónima est repartie pour Majorque en laissant un billet d'avion *open* au cas où Sebastiana changerait d'avis. Quant à moi, peu satisfaite et très embarrassée par la responsabilité dont je n'avais pas su me dégager, j'ai passé quelques coups de fil et je suis allée voir Pepa.

Le Quai au Bois, transformé en une promenade bordée de palmiers, m'a rappelé mes premiers temps à Barcelone, quand mes camarades de l'appartement récitaient « Vous n'avez pas gardé de bois sur le quai(1) ? ».

Les palmiers, encore chétifs, m'ont fait regretter la luxuriance de ceux de la promenade de Sagrera et de la place qui se trouve devant la Llotja, à Palma. Les palmiers, pour acquérir du corps et du caractère, exigent beaucoup de patience et de temps. Comme tout un chacun.

Je suis montée dans les bureaux du boulevard Colomb et, tout en patientant, j'ai pu contempler la profusion des mâts du Club Nautique.

Je n'y étais allée qu'une fois, pour voir le bateau de Quico et de Jerónima (une autre ! Le jour et la nuit, en dépit de la coïncidence des prénoms). Ils avaient commandé leur liste de mariage dans une boîte d'instruments pour la navigation, et cela faisait près de cinq ans qu'ils passaient leur lune de miel sur le *Puma futé*, un deux-mâts, de par les mers du monde.

Cette Jerónima et moi avons vécu dans le même appartement ; elle suivait des cours de journalisme avec une telle ardeur que j'ai voulu en faire autant. Mais, au second trimestre, j'en avais jusque-là. Moi, j'aime faire les choses, pas apprendre à les faire. Et ça me convient.

Tout juste un an avant, j'avais été sur le point de partager leur aventure et d'aller les rejoindre au Pérou pour que nous visitions ensemble les Galapagos. En réalité, ce qui m'attirait, ce n'étaient pas

les îles exotiques, c'était le changement d'air.

J'avais obtenu ma licence et je rêvais d'aventure, mais celle-ci, quatre ans plus tard, s'était bureaucratisée autant que l'officine du sieur Mari, à Palma. Il avait une petite affaire qui marchait toute seule, mais le travail y était aussi monotone et aussi fastidieux que d'être derrière un guichet ou rivé à une chaîne de montage. J'en étais revenue et j'en avais marre.

C'était exactement la même chose qui s'était passée avec mon rêve de voler en avion. On portait alors un uniforme bleu et un bonnet rond. Trois mois à l'aéroport de San Joan, à m'activer dans ce monde de fous, avaient largement suffi à mettre en pièces mes illusions.

Finalement, je ne m'étais pas embarquée dans l'aventure des Galapagos. Je n'avais pas osé tout plaquer. Je craignais, si là aussi je me dégonflais, de me retrouver sans port d'attache, ni racines.

Afin de me consoler de ma lâcheté inavouée, je décidai que l'aventure, chacun la porte en soi, et qu'il n'y a pas à aller la chercher à l'autre bout du monde. Et je suis restée dans mon emploi.

À cette distance, les bateaux à l'ancre, amarrés, donnaient l'impression d'être immobiles et de prendre le soleil avec indifférence. Je savais que sur l'eau il y a toujours un bercement, jusque dans le port fermé et huileux de Barcelone. Et j'ai eu envie d'être en Australie, où se trouvaient à présent Quico et Jerónima, faisant des émissions de radio en catalan – oui, monsieur ! – pour pouvoir payer de bonnes réparations à l'Eixerit, qui n'en pouvait plus de naviguer. J'ai eu envie d'oublier Jerónima, l'actuelle, d'oublier le drame pourri de Sebastiana, les gangsters qui ravageaient mon bureau, l'antiquaire qui me menait en barque – parce qu'elle me mentait ou, tout au moins, elle ne disait pas toute la vérité.

— Mademoiselle Guiu...

Cette voix m'a plongée dans le passé. Quand je me suis retournée, j'avais les yeux aveuglés par la réverbération du soleil sur la surface maintenant tranquille de l'eau.

Quand je suis entrée dans le bureau, Maria Josep m'a reconnue. Elle avait oublié mon nom mais elle se rappelait à quoi je ressemblais.

Nous avons parlé pendant un moment de l'unique saison au cours de laquelle nous avons été en contact, l'unique époque où je m'étais fourrée dans la politique et où je collaborais avec un groupe de solidarité internationale dans lequel Pepa assumait le boulot, disons de secrétariat.

Nous nous étions plu, nous étions sorties dîner ensemble deux ou trois fois et nous avions échangé des confidences. Par la suite, je m'étais fatiguée de tout ça, ou bien j'avais eu peur, et j'avais cessé de me rendre aux réunions. Nous ne nous étions pas revues depuis ce temps-là, cela faisait sept ans. Mais son sourire m'a fait comprendre que sa sympathie demeurerait intacte.

— Vraiment tu fais la détective ? C'est passionnant !

— Pss ! ai-je fait sincèrement.

Et j'ai enchaîné aussitôt sur la consultation professionnelle.

Les tonnes coïncidaient avec le cubage, et le cubage avec les emballages. Mais seulement pour un type déterminé de bois.

— Comment je peux connaître les destinations et les chargements de ces navires à ces dates ?

— Consulte *El Vigia*.

— C'est quoi ?

— C'est un journal du port – et elle souriait – je les ai tous...

Jusqu'au moment où il a fallu fermer le bureau, je suis restée bouclée dans un réduit qui servait de salle d'archives. Et de four. J'ai découvert un monde inconnu. Quand je disposerais de plus de temps et que je ne serais plus bousculée par les affaires courantes, j'aimerais voir cela en détail...

Je suis sortie du réduit trempée. Et couverte de poussière. Avant de m'en aller, j'ai demandé à Pepa un dernier service :

— Pourrais-tu m'obtenir un laissez-passer pour accéder aux quais internationaux ? À ceux du commerce, je précise...

— C'est difficile, mais je vais essayer.

— Merci. Si tout marche bien, je te raconterai toute l'histoire. Mais pour le moment, j'ai besoin de discrétion.

— D'accord. Pour ce qui est de moi, sois tranquille. Appelle-moi demain...

X

Vendredi midi

— Quim a téléphoné. Appelle-le à ce numéro.

En une matinée, Sebastiana s'était miraculeusement remise de la morosité que la présence de Jerónima suscitait chez elle. Maintenant elle était animée, bosseuse. Elle avait mis de l'ordre dans toute la maison – mais, ma fille, du moment que la femme de ménage vient demain !

— Il faut bien que je m'occupe.

— Sors te promener, ou bien lis, que diable !

— Je suis déjà sortie – et elle m'a emmenée à la cuisine.

La table était mise, avec une grande soupière au milieu et une demi-douzaine d'aubergines farcies et gratinées dans chaque assiette.

— Il n'y a pas de viande, a-t-elle dit pour me rassurer. Et j'ai tout acheté avec mon argent.

Forcément, puisque à la maison je n'avais pas un sou.

Je tombais de sommeil mais la vue de ces succulentes choses m'a ragaillardie. Avant, pourtant, j'ai appelé Quim. Ce numéro ne me disait rien.

— Où es-tu ?

— À ton nouveau bureau. Aragon promenade de Gracia !

— Tu es tombé sur la tête ? Ça doit coûter une fortune !

— Une misère, en payant chacun la moitié.

— Doucement, je tiens à rester la patronne, et ça, c'est un vilain tour, Quim.

— Tant que tu seras la seule à avoir la licence, tu seras la patronne. Allez, chère amie, ne sois pas si ringarde, et permets-moi de cesser d'être un propre à rien qu'on paye... Et, en plus, qu'on exploite... Écoute, je finis de déménager les affaires, mais à l'ancien bureau il y a eu deux appels. Un de l'antiquaire. Et l'autre...

— Et l'autre ?

Pourquoi donc avais-je le cœur serré ?

— Et l'autre, des poulets. Ils voulaient venir te voir mais je leur ai dit que tu n'y serais pas avant quatre heures...

— Quatre heures ? Oh la, la, Quim, il est trois heures et demie et je n'ai pas encore déjeuné.

— Moi non plus...

— Et je tombe de sommeil...

— Je regrette, ma belle. J'y vais tout de suite, qu'au moins ils m'y trouvent. Mais je me permets de te dire qu'il conviendrait que toi aussi tu y sois.

— Et putain ! Qu'est-ce qu'ils veulent, à présent, les flics ?

— Ça ne m'étonnerait vraiment pas que ça nous vienne de Gómara. C'est un monsieur, un grand.

— Un monsieur de merde.

C'est à contrecœur, et accompagnée par les lamentations de Sebastiana, que j'ai abandonné le potage, les aubergines et le lit. Le cahotement de l'autobus m'aidait à ne plus penser aux agapes, à la sieste que je venais de louper, et à préparer les réponses que j'allais faire aux flics.

Le bureau qui avait été mon quartier général pendant cinq années était aussi vide que mon estomac. J'éprouvais une espèce de tristesse qui me faisait briller les yeux.

— Tu ne vas pas me raconter que tu regrettes de laisser ce trou ? a dit Quim, surpris.

— On regrette tout ce qui prend fin, me suis-je dit à moi-même. Mais je n'aime pas non plus ce qui s'éternise.

Quim me regardait l'air étonné et moqueur devant tant de philosophie. Tout compte fait, ç'avait été une éternité, cinq années entamées avec tout plein d'illusions mais remplies d'ennui et de tâches ingrates. Cinq années misérablement pourries entre ces quatre murs, à présent tout barbouillés de rouge à lèvres.

— Tu as sorti mes affaires des toilettes ?

Avoir les pieds sur terre, palper les choses de chaque jour, c'était parfois utile pour évacuer ce que, lorsque j'étais jeunette, nous appelions l'angoisse vitale. À présent, j'appelais ça de la connerie cosmique.

— Un sac de Corte Inglès plein de rouges à lèvres. Quelle foutue manie, Lonia !

J'ai jeté un coup d'œil sur la rue. La Ronda était pleine de gens et de voitures. N'empêche que c'était un bon endroit, celui-là. Très bon marché alors qu'il est plein centre. Quand j'avais commencé à travailler, mes enquêtes m'avaient menée surtout de la place de Catalogne vers le bas. Mais depuis trois ans, elles me conduisaient toujours vers les quartiers de l'Eixample et les agglomérations de la banlieue. À présent, c'était un mélange de tout : la ville entre mes mains. Mais il fallait que je me cache.

Déjà les soldes avaient commencé, et tout le monde portait des sacs en plastique comme celui qui contenait mes rouges à lèvres. On ne pensait qu'à acheter, afin de dépenser l'argent qui était pourtant insuffisant pour se payer des vacances à l'étranger. Au moins on se consolait avec le plaisir de posséder quelque chose. Et avec l'idée d'avoir fait une bonne affaire. Comme moi avec Gómara.

Contempler ces gens ridiculement agités qui se satisfaisaient de mirages et de rêves à bas prix me donnait l'impression de me trouver devant un miroir. Au même titre que n'importe laquelle de ces personnes qui entraient dans ce défilé d'imbéciles heureux. Mais je n'ai pas eu le temps de me draper dans ce sentiment stupide. La sonnette a résonné dans le vide de la pièce et Quim s'est empressé d'ouvrir.

C'étaient deux personnages qui avaient plus l'allure de marchands à la sauvette que de policiers. Mais ils m'ont longuement laissé voir leur brème et il m'a fallu accepter le visage semé de boutons de l'un, les sourcils d'ours de l'autre, et la puanteur âcre des deux.

— Alors, ça déménage ? a demandé le premier dans un espagnol d'analphabète.

— Nous procédons à un grand nettoyage des lieux, a dit Quim, intervenant avant que je ne donne d'inutiles explications.

Cela signifiait que lui non plus n'appréciait guère cette visite.

Pourquoi étaient-ils venus au lieu de me demander de passer au commissariat, comme ils faisaient toujours ?

— Je vous écoute... – et j'étais contente de ne pas avoir de chaise à leur offrir.

— Mademoiselle Lonia Guiu.

— Moi-même.

— Vous avez votre carte de détective ?

— Évidemment. Mais à quoi bon cette question ? Je suis certaine que vous avez consulté vos archives avant de venir et que vous savez parfaitement que je l'ai cette carte.

— Vous pouvez nous la montrer ?

— Je la garde toujours dans mon coffre à la banque. Je n'aimerais pas la perdre.

— Par conséquent, soyez correcte avec les gens à qui vous avez affaire, sinon vous pourriez la perdre définitivement.

Le boutonneux sifflait plus qu'il ne parlait et sa voix jurait avec sa figure toute rouge et luisante de sueur. Il s'exprimait pourtant bien mieux que l'autre. On aurait dit qu'il avait appris par cœur tout plein de phrases.

— Et vous n'êtes venus que pour me dire ça ?

— Nous sommes venus parce qu'on a déposé une plainte contre vous. Pour violation de domicile et violences volontaires.

Je me suis souvenue de Marti et j'ai vu, sur le plancher rouge et poussiéreux de mon bureau, le cendrier de verre biseauté. C'était un soulagement de savoir que je ne l'avais pas tué. Il l'aurait pourtant bien mérité.

— Je croyais qu'on vous convoquait au commissariat quand une plainte était déposée contre vous, a dit Quim. C'est par déférence que vous vous êtes déplacés ?

— Et vous, qui êtes-vous ?

Il a fourré ses mains dans les poches de sa saharienne grise en matière synthétique, pleine de taches, de celles qui ne partent pas. On sentait qu'il se croyait irrésistible.

— Je suis son associé.

— Nous ignorions que cette agence était une société – le boutonneux reprenait le dessus.

— Vous voyez bien que vous vous êtes correctement informés avant de venir, ai-je fait, moqueuse. C'est mon secrétaire, ce n'est pas mon associé.

— C'est donc elle qui porte la culotte, ici ? a dit à Quim l'homme aux sourcils d'ours. Il y a des hommes de toutes catégories – il a haussé les sourcils et ses yeux se sont rapetissés de mépris.

— Effectivement, il y en a qui ont plus de classe que d'autres, a dit Quim en me lançant un clin d'œil.

Puis le silence s'est établi, un silence qui n'a fait qu'accroître ma mauvaise humeur. On aurait dit qu'ils voulaient venir à bout de ma patience. Curieusement, j'en avais à revendre, maintenant, de la patience. Et brusquement la peur m'a quittée. En fin de compte, cette situation m'amusait. J'étais intimement convaincue qu'on n'avait pas

déposé de plainte. Et que Gómara voulait me mettre hors circuit mais sans savoir comment s'y prendre. Rien que des points en ma faveur.

— Alors, ai-je fini par dire, que devons-nous faire de cette plainte ?

— Vous ne le niez pas ?

— Nier quoi ?

— Que vous avez pénétré dans la maison sans y avoir été invitée et que vous avez attaqué un de ses habitants.

Je parlais avec le boutonneux tandis que celui qui avait les sourcils épais s'intéressait aux peintures des murs.

— Quelle maison ? ai-je demandé. Quels habitants ? Si vous ne me l'expliquez pas mieux, j'ignore de quoi vous me parlez. Le lieu, l'heure et les actions concrètes. Sans oublier les personnes. C'est mon droit.

Le boutonneux, embêté, a fait claquer sa langue et l'autre s'est approché de moi et, dans son parler incorrect, m'a dit en substance ceci :

— Vous le savez, petite. Si vous faites pas gaffe on vous retirera votre carte. C'est pas possible ça, d'emmerder le monde... Si t'étais ma femme, je t'assure...

— Mais je ne le suis pas, et j'ai éclaté de rire.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. Gómara ? a-t-il dit à brûle-pourpoint, humilié par mon hilarité.

Le boutonneux l'a regardé d'un sale œil.

— Voilà, nous nous comprenons ! C'est Ernest Gómara qui a porté plainte ? Très bien, je vais vous dire pourquoi je mène une enquête sur lui, et voir si lui aussi me fiche la paix. Un de mes clients le soupçonne d'entretenir une liaison avec son épouse.

Les deux policiers se sont regardés sans pouvoir cacher leur surprise, et la tête qu'ils faisaient m'a poussée à ajouter sans l'avoir prémédité :

— Ou avec son fils...

Leur surprise s'est transformée en stupéfaction, surtout de la part du flic aux sourcils épais.

— Avec un homme ? M. Gómara ? Impossible ! s'est-il écrié.

Quim, adossé à la porte des waters, ne pouvait pas s'empêcher de rire.

— Pourquoi pas ? Vous avez dit vous-même qu'il y a de tout parmi les hommes. Dans ces conditions...

J'ai remarqué que l'air s'alourdissait. Et que le boutonneux n'avait

vraiment pas le sens de l'humour.

— Mademoiselle, vous croyez que vous pouvez vous moquer de nous ? Mais on ne joue pas avec la loi, vous devriez le savoir mieux que personne. L'unique circonstance atténuante qui peut faire annuler cette plainte... ou faire qu'elle s'égare – il a tordu le cou dans un geste de complicité – c'est que nous sachions pour quelle raison vous le suivez. Et que le motif soit convaincant, c'est clair.

— Je vous l'ai déjà dit. J'ai un client qui soupçonne des histoires de cul. Et ne me demandez pas qui est ce client, on ne peut pas m'obliger à manquer au secret professionnel, et cela vous devriez le savoir, vous aussi, et mieux que personne.

— Très bien, et vous de même. Maintenant, si vous acceptez que je vous donne un conseil, il vaudrait mieux que vous laissiez cette enquête. Ce n'est vraiment pas beau de vouloir laver le linge sale des autres... Après, ne venez pas dire qu'on ne vous a pas avertie.

Il a essuyé la sueur de son visage.

Lorsque leurs pas se sont perdus dans les escaliers, Quim a fait ce commentaire :

— Quand Gómara apprendra que tu as déménagé et que ces deux crétins n'ont pas été fichus d'essayer de savoir où, il va en avoir une attaque.

Pour la dernière fois j'ai regardé la Ronda de cette fenêtre. Les personnes affairées m'ont fait envie : elles avaient l'air heureux.

De mon nouveau bureau, j'ai appelé l'antiquaire.

— Je voudrais savoir, m'a-t-elle dit fort aimablement, si vous avez trouvé quelque chose.

— Je suis sur la piste. Par votre faute, je n'ai plus de voiture et maintenant voilà que le propriétaire n'est pas votre homme... Vous allez devoir attendre un peu... Ah, ne m'appellez plus au bureau, vous ne m'y trouveriez pas...

— Où puis-je vous appeler, alors ?

— C'est moi qui entrerais en contact avec vous.

— Mais, écoutez...

Je n'ai pas écouté.

Je regardais le nouveau bureau : propre et lumineux. À ce rythme, Quim l'aurait mis en ordre dès le lendemain. Mais j'étais tellement fatiguée que je n'avais même pas la force de le féliciter.

— Ça ne te plaît pas ?

— Si beaucoup. Merci, un grand merci. Tu es un gentil mec – et mes yeux se sont voilés de fatigue.

— Mais voyons, Lonia, ne pleure pas ! Il faut bien que les amis servent à quelque chose, non ? Allez, maintenant tu rentres chez toi. Et ne pense plus à ces canailles. Au moins jusqu'à demain.

Je suis partie, mais pas à la maison. Le potage, les aubergines, le lit... Pas encore.

Au laboratoire, Joan s'est montré surpris lorsque je lui remis l'éclat de bois.

— Tu es très pressée ? Demain, nous sommes fermés.

— Et aujourd'hui ? Tu ne peux pas le regarder pour aujourd'hui ?

— Chaque fois que tu viens, tu es pressée... Si jamais le patron l'apprend, Lonia, que je te fais passer avant tout le monde...

Cela voulait dire oui.

— À quelle heure ? ai-je demandé.

Après huit heures. Maintenant, c'était six heures. En deux heures, je n'avais pas le temps de revenir à la maison. J'ai appelé Sebastiana.

— Ne te tracasse pas, ce sera bon pour le dîner, lui ai-je dit pour la consoler.

Elle m'a répondu qu'elle était lasse d'être toute seule, qu'elle avait envie d'être avec moi.

De nouveau elle était noyée dans un océan de doutes sur la manière d'envisager sa situation. Nous étions assises dans un milk-bar de la Rambla de Catalogne et pendant deux bonnes heures elle m'a mis la tête en compote. C'était un pot-pourri de craintes, d'insécurités et d'hésitations.

Je me maudissais d'avoir été si faible avec elle, de n'avoir pas eu le courage de l'abandonner à son sort, de ne pas m'être placée au côté de Jerónima au moment de la convaincre qu'il aurait mieux valu qu'elle revienne à Majorque recevoir le châtiment et le pardon pour une chose dont elle n'était pas coupable. Mais la vie est ainsi faite, ma fille.

J'avais mal partout et j'entendais sans l'écouter le chapelet de mots, discontinus, de Sebastiana, et ma pensée glissait, fluctuante, vers la baronne de Prenafeta, qui avait peut-être la clé de tout, je me le disais, mais la clé de quoi ? Et vers le troisième homme que je n'avais toujours pas trouvé et que, bien sûr, l'antiquaire exigerait que je retrouve...

Je vois bien qu'il me convient d'avorter parce que, toute seule, je peux encore me débrouiller mais avec un fils, pourquoi l'idée m'était-elle venue de dire aux flics que Gómara avait des rapports avec un fils ? Mais je ne peux pas me sortir de la tête que c'est un assassinat, j'en aurais constamment des remords, j'en éprouve déjà, et Arquer, qu'est-ce qu'il venait faire à l'enterrement, il ne s'agissait pas d'un accident, à quelle clinique l'avait-on mené ? Je devrais revenir voir la baronne. Et il me fallait trouver le troisième homme, Neus aurait à nouveau du travail, mais comment l'envoyer prendre en photo les gens qui entouraient Gómara, tapi dans son trou, entouré de murailles, protégé par des personnes armées, police comprise, je devrais rendre visite à mon ami policier, aussi, je ne crois pas que papa ose envoyer la police me chercher, il ne manquerait plus que ça, que j'aie des histoires avec la police à cause de cette sainte-nitouche, comme si je n'avais pas assez de maux de tête moi toute seule, simplement lui rendre visite et lui demander si quelqu'un avait porté plainte contre moi, et cætera, et cætera, et j'avais les muscles qui s'endormaient bercés comme les vaisseaux du port, pas par l'eau huileuse et mordorée mais par la monotonie de la voix de Sebastiana qui me disait tu es très fatiguée et moi qui te casse les pieds mais c'est que je suis tellement dans le cirage et maintenant je n'ai plus que toi pour m'aider... Je me trouve tellement seule que j'aimerais mieux mourir, parce que même si on retrouvait celui qui m'a violée, je ne voudrais pas l'épouser, je ne pourrais pas l'aimer et quand on se marie, c'est pour la vie...

La lassitude de mon corps m'empêchait de penser. Puis, brusquement, je me suis secouée. Il était huit heures.

— C'est de l'eucalyptus, m'a dit Joan. Tu es devenue écologiste, maintenant ?

Il voulait m'inviter à dîner mais, finalement, nous sommes allés tous les trois chez moi nous partager le potage et les aubergines. Je me suis endormie au beau milieu du repas.

DEUXIÈME PARTIE

XI

Samedi

La première chose que j'ai faite a été de me rendre chez Beson & Juds demander du travail. C'était l'entreprise de Barcelone à laquelle nous servions, disons de correspondants, et c'est justement pour cela que je ne leur faisais pas confiance. Mais, pour la même raison, je calculais qu'ils ne seraient pas d'une exigence excessive au moment d'embaucher. De plus, mon lien avec l'agence Mari me serait utile.

Chez Benson, il y avait plus de personnel qu'il n'en fallait, mais ils se sont montrés très aimables : étant donné que j'y allais de la part d'une entreprise amie, on m'a fait une lettre de recommandation. Non pas exactement dans le renseignement, mais plus ou moins de la même branche. Aussitôt dit aussitôt fait, je n'avais pas encore ouvert mes valises dans l'appartement des étudiantes que j'avais déjà du travail. Mes nouvelles compagnes se sont émerveillées de la chance que j'avais eue et m'en ont félicitée. Mais quelques jours plus tard, quand elles ont su quelle sorte de travail c'était, pour un peu elles m'auraient mises à la porte.

Comment était-il possible que j'aie accepté ? Au début j'ai essayé de me défendre : c'était un travail honnête, aussi digne sinon plus que n'importe quel autre. Honnête, digne ? Ça, c'était défendre les intérêts des voleurs, des vrais, à l'encontre du droit qu'avait chacun de posséder autant que les autres ! Et ces petits larcins que je devais découvrir et dénoncer aux grands magasins, elles les appelaient récupérations. Et elles avaient des amies, à l'université, qui se payaient leurs études en revendant de la lingerie récupérée. Nous-mêmes, tiens, regarde ce pull, si à la vente normale ils encaissent deux fois plus qu'au moment des soldes, et encore ils sont gagnants, cela veut dire qu'ils augmentent de plus de 100 % le prix de revient : ce n'est pas du vol, ça ? Et pourquoi je ne pourrais pas m'habiller comme mes camarades de fac dont les parents sont riches, riches parce qu'ils ont volé, naturellement ?

Je me suis dit que c'était là une argumentation bien étrange, et je ne le leur ai pas caché. Le ton a monté, pour un peu nous en serions venues aux mains lorsqu'elles ont su que c'étaient des policiers qui

organisaient la surveillance en dehors de leurs heures de service. Indic, tu n'es qu'une sale indic et c'est dangereux de te garder dans cet appartement, un beau jour les flics vont venir prendre le café avec nous après nous avoir attachées dans le patio de la fac de Lettres... Je n'y comprenais rien. Mais sais-tu, malheureuse, ce qu'elle fait, la flicaille, à l'université ? Elle veille à l'ordre et à la sécurité des gens ? Avale ça ! Quel ordre, quelle sécurité ? Et de qui ? Les cris de mes camarades devaient s'entendre jusqu'au marché de Saint-Antoine, et moi j'en étais pétrifiée.

Elles ne sont pas arrivées à m'expulser mais, en ma présence, elles ne se parlaient pas et ne m'adressaient pas la parole. Et, surtout, ne dis pas à tes amis où tu habites ni en compagnie de qui tu habites, compris ? Et c'était un ordre. Ne fais pas l'espionne maintenant. Et au lieu de laisser traîner leurs papiers d'étudiantes sur les tables et sur les chaises, comme avant, elles les enfermaient maintenant à double tour.

Nous étions toute une tapée de filles qui surveillaient les clients – et surtout les clientes – dans les grands magasins. Vêtues comme si nous étions d'autres clientes, nous faisons semblant de fouiller et de choisir. La plupart étaient filles ou parentes de policiers. Si on voyait quelqu'un qui dissimulait quelque chose et ne passait pas par la caisse, il fallait le stopper et, sans causer de scandale, le mener à des locaux du rez-de-chaussée où se tenaient les deux policiers de service, qui de la sorte arrondissaient leur solde. À vrai dire, je laissais toujours les chapardeurs entre les mains des policiers avec un peu de méfiance ; pourtant, on m'avait assuré qu'ils ne leur faisaient rien, qu'ils ne les arrêtaient même pas : c'était seulement une manière de leur faire la leçon et, tout au plus, on avertissait les parents afin qu'ils sachent à quoi s'en tenir et pour les mettre dans l'embarras.

Un jour, mes camarades de l'appartement m'ont emmenée à l'université. Dans le patio, il y avait beaucoup de monde en train de discuter lorsque, soudain, une pluie de tracts a commencé à voler à partir des galeries à portiques des étages. Des groupes ont collé des affiches en papier d'emballage sur les colonnes et on s'est mis à applaudir. Alors, au milieu du brouhaha on a perçu un coup de sifflet et tout le monde est parti en courant, comme si ces tracts qui descendaient lentement n'étaient qu'une grêle silencieuse. Mes amies s'étaient évanouies et moi, épouvantée, je me tenais droite comme un échelas, appuyée contre une colonne et regardant tout autour de moi. Brusquement, quatre géants vêtus de gris sont entrés dans le patio, le visage dissimulé, brandissant des matraques. Le patio était désert, les plantes des jardinets blanchies par les papiers. Les quatre cognes, comme des blocs monolithiques de granit, avançaient sur moi. J'avais dû partir en courant, paniquée, vers un couloir intérieur, parce que

j'entendais des cris, des insultes, des coups, des pas précipités, cachée je ne sais comment sous une table d'une salle de cours vide.

Cet après-midi-là, Margalida m'a fait voir la marque laissée sur son dos par la matraque. Le lendemain, à la grande surface, j'ai attrapé deux gamines en train de piquer des boucles d'oreilles en plastique. Après les avoir accompagnées chez les deux flics de service, au lieu de repartir travailler j'ai lambiné. Ils n'ont pas touché un cheveu de leur tête ni un fil de leurs vêtements mais pour commencer un des policiers a ostensiblement posé les menottes sur la table. Ils les ont menacées de les jeter en prison, leur ont fait des reproches à cause de la honte dans laquelle elles plongeaient leurs parents et, l'un d'abord, l'autre ensuite, ont manifesté des doutes quant à leur vertu et à celle de leur mère.

J'ai quitté les locaux au moment où les deux jeunes bécasses réglaient en pleurant le prix – réellement exorbitant – des boucles d'oreilles en plastique. Et le lendemain, je ne me suis pas présentée à mon travail.

Mais le temps que cela avait duré, je m'étais fait un ami d'un policier avec lequel j'avais été en contact deux ou trois fois. C'était un jeune homme de mon âge, aussi inexpérimenté et aussi sot que moi. Je ne l'ai revu que trois ans plus tard, lorsque j'ai essayé d'intervenir en faveur de Margalida, arrêtée et accusée de subversion. Il était monté en grade et n'avait plus besoin de faire divers petits boulots pour tenir jusqu'à la fin du mois. Mais il n'a pas pu m'aider. Ou bien il n'a pas voulu. En revanche, lorsque j'ai fini par me décider à m'établir pour mon propre compte, il n'a pas ménagé ses efforts pour m'obtenir la licence. Au cours des cinq années que j'avais passées dans ce métier, je l'avais peut-être vu ou je lui avais téléphoné trois ou quatre fois, et toujours pour des cas de force majeure. La méfiance qui avait pris naissance en moi envers les membres de ce corps, à cause de la marque dans le dos de Margalida, s'était transformée en une aversion rationalisée, et même si je trouvais ce garçon sympathique, je ne pouvais pas oublier sa fonction.

Toute la nuit j'avais rêvé de lui parce que je m'étais endormie en pensant que tôt ou tard il me faudrait aller le voir. Pour l'affaire de la plainte et pour la perte de la carte. Le potage, les aubergines farcies et la fatigue avaient fait le reste.

Je me suis levée sans aucun courage. Mais en prenant mon café au lait j'ai décidé de laisser cette affaire pour un autre jour ; du coup, je me suis sentie plus en forme.

Je feuilletais l'annuaire lorsque Sebastiana s'est approchée. On voyait qu'elle avait encore sommeil, mais avant d'avoir pu me dire

bonjour, elle s'est retournée et a filé aux waters. J'ai entendu les bruits caractéristiques de la personne qui essaie de donner le change. Pauvre fille, ça commençait.

Elle est revenue au bout d'un moment, elle s'était passé de l'eau sur le visage mais elle avait toujours l'air abattu.

— Ça fait longtemps que tu as des nausées ?

— C'est la première fois. Ça doit être la salade d'hier soir...

Sainte innocence !

— Écoute... ton ami, ce Joan...

— Oui ? Je regrette, Sebastiana, mais hier, j'avais tellement sommeil... Ça l'a fâché ?

— Non, non... mais lorsque nous t'avons emmenée au lit, il m'a dit qu'il aimerait bien coucher avec moi.

Réellement, les hommes ne savent pas se tenir. Si ça ne marche pas comme ils le voudraient avec l'une, ils tentent leur chance avec l'autre.

— Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Pas question, bien entendu ! Il m'a traitée de mijaurée, et puis il m'a dit que toi, tu ne jouais pas les bégueules. Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— C'est une façon de s'exprimer qu'ont les crétins du genre de Joan... Allez, ma fille, mange un peu, tu ne t'en trouveras que mieux.

— J'ai mal au cœur rien qu'à l'idée de manger.

— Alors téléphone à Mercè, elle te dira ce que tu peux faire – ça ne m'amuse pas du tout de jouer les infirmières.

J'ai poursuivi mes recherches dans l'annuaire et j'y ai trouvé Vigilancias Rec., rue d'Urger. J'ai regardé le plan de la ville pour savoir à quelle hauteur se trouvait ce numéro de la rue d'Urger. Entre la rue de Sepúlveda et de la Gran Via. Comme c'était un numéro impair, il correspondait au côté gauche, en montant. C'est-à-dire, côté Llobregat. Soit Urgell-Gran Via, Mar-Llobregat.

Avant de sortir, j'ai appelé Pepa.

— Non, je regrette, il n'y a pas de laissez-passer, m'a-t-elle dit. Mais tu pourrais peut-être entrer en faisant semblant de t'être trompée... Ou bien par la mer... Il y a des bateliers qui font faire le tour du port aux touristes.

— Les « hirondelles » ?

— Non, non. À côté de la caravelle. Des barques plus petites. Tu

trouveras sans peine...

— Très bien. Merci. Mais je veux encore te demander autre chose... Est-ce que l'eucalyptus correspond aux mesures et aux poids que nous avons vus hier ?

Il y a eu un moment de silence.

— Non, et il s'en faut de beaucoup, a-t-elle fini par dire. Il est beaucoup plus léger. 20 ou 25 % de moins pour le cubage que tu m'as donné. Et encore, ça me semble peu... Veux-tu que je te le calcule plus exactement ?

— Non, ce n'est pas la peine, merci.

— La vérité, c'est qu'il me faudrait pousser mes recherches parce que ce n'est pas un bois courant...

— Non, tu es sûre ?

Le taxi m'a coûté une fortune. C'est le prix qu'on doit payer quand on vous a piqué votre bagnole, quand vous n'avez pas envie d'attendre un bus dont vous ignorez l'heure à laquelle il daignera passer et que la claustrophobie vous empêche de prendre le métro.

Il m'a fallu demander au portier à quel étage était Vigilancias Rec. et il m'a dit qu'ils n'ouvraient pas avant le milieu de la matinée.

— Il va être onze heures..., ai-je dit.

— Oui, ils ne vont sans doute pas tarder. À vrai dire, ils n'ont pas d'heure fixe.

Rien que de le voir essayer ostensiblement la sueur de son visage, il me faisait transpirer. Il m'expliqua qu'ils avaient plus de travail qu'ils n'en voulaient, vu que la sécurité, en ville, ça allait vraiment mal. Cela dit, je pense que les gens exagèrent, vous ne croyez pas ? Vous, est-ce qu'on vous a volé quelque chose ? Lui, rien, et pourtant il ne prenait guère de précautions, il sortait à n'importe quelle heure. Et il estimait que tout ça n'était qu'un rideau de fumée pour nous dissimuler des choses plus importantes...

Il m'a tenu la jambe près d'une demi-heure. Il m'a même invitée à attendre dans sa cagna, j'y ai un ventilateur, on y sera plus au frais.

Mais je lui ai répondu que j'avais autre chose à faire et que je reviendrais plus tard. Auparavant, l'homme a quand même tenu à savoir pour quelle raison j'avais besoin d'un garde, car suivant ce que ça pouvait être, il monterait la garde bien volontiers pour moi, une aussi belle fille, toute seule dans les rues, ça n'était pas convenable...

Je l'ai quitté en riant. Je lui aurai bien volontiers mis ma main sur

la figure mais, pour le moment, cela m'arrangeait que quelqu'un de la maison m'ait à la bonne, on ne sait jamais.

J'ai pris un thé au bar en face de l'immeuble. La vapeur de l'infusion faisait peut-être contraste avec celle de l'air... Et je ne sais pas si c'est l'herbe ébouillantée ou les deux Philippins que j'ai vus entrer dans la maison, mais j'ai été prise de bouffées de chaleur qui, pour un peu, m'auraient fait tourner de l'œil. Un était d'*Orient Sunshine* et l'autre, un type avec de longues jambes, habillé d'un vêtement en tricot, blanc. Tout en blanc, du chapeau jusqu'aux chaussures.

J'ai attendu encore un moment. J'ai décidé que lorsqu'un total de dix personnes auraient, en entrant ou en sortant, franchi le porche, je me présenterais.

— Cela fait un bon bout de temps qu'ils ont ouvert, m'a dit le galant portier en me faisant un clin d'œil. Juste comme vous partiez...

Plus qu'une entreprise ou un bureau, on aurait dit un appartement de vieux garçons où la personne chargée du nettoyage ne serait pas passée depuis longtemps. Prétentieux mais négligé. Avec une volonté bien cachée de faire une décoration accueillante. Pas même un comptoir pour recevoir la clientèle. Pas un fichier, pas un bureau...

J'ai été reçue par un blanc-bec qui ne devait guère pouvoir se consacrer au travail de surveillance. Petit, maigrichon, on avait l'impression que le flacon d'eau de Cologne s'était cassé au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce que vous voulez ? À sa voix, j'ai deviné qu'il n'avait guère envie de travailler.

— Je voudrais m'entretenir avec le patron.

— Il n'est pas là.

— Comment faut-il s'y prendre pour embaucher un garde ?

— Pourquoi le voulez-vous ?

— C'est toi qui établis les contrats ? Tu pourrais au moins m'inviter à m'asseoir : je suis une cliente potentielle.

Il m'a tourné le dos et est passé dans une autre pièce. Je suis restée à attendre. Reviendrait-il ? M'amènerait-il le patron ? Et si c'était le Philippin d'*Orient Sunshine* ?

Eh bien non, ce n'était pas lui, c'était l'homme aux longues jambes. Dire que je croyais que les Orientaux, tous les Orientaux étaient de petite taille. Et qu'ils aimaient rire.

— Ici, nous ne louons pas de vigile à la pièce. D'autre part, nous ne protégeons que des entreprises importantes et solvables, m'a-t-il dit en guise de salut, dans un espagnol hésitant.

— Et qui vous a dit que je n'en veux qu'un, de garde, et que je ne suis ni importante ni solvable ?

— De quelle entreprise s'agit-il ? Pourquoi vous a-t-on envoyée, vous, faire cette démarche ?

— C'est vous le patron ? Parce que, si vous l'êtes, vous avez une façon très originale de vous faire des clients. Et si vous ne l'êtes pas, je ne pense pas que celui qui vous commande soit vraiment content de vous.

Nous sommes restés un moment encore à nous renvoyer la balle. J'ai été sur le point, un instant, de lâcher le nom de Gómara, mais le bon sens l'a emporté et je l'ai fermée. Je suis repartie les mains vides. Simplement, j'avais acquis la certitude que cette entreprise n'était pas très catholique. Dans le vestibule, en revanche, j'ai décidé de me dédommager de la patience que j'avais eue avec le portier.

Pour commencer, je me suis arrêtée devant sa cagna avec un sourire qui partait d'une oreille à l'autre.

— Dans les étages, il fait encore plus chaud, ai-je dit en m'éventant avec une main.

— Voulez-vous entrer ? Et il a placé un tabouret juste devant le ventilateur. Alors, vous avez fait affaire ?

— Je n'aurais pas cru qu'un étranger puisse avoir autant de facilité pour monter une entreprise de cette classe, ai-je commencé d'un air indifférent.

— Un étranger ?

— Ce Philippin habillé de blanc.

— Ce n'est pas lui le patron ! Il vous a dit ça ? C'est un prétentieux...

— C'est l'impression qu'il m'a donnée. Et il n'a guère envie de faire des clients nouveaux... Qui est le patron, alors ?

— Vous êtes de Majorque, vous, pas vrai ? C'est vraiment beau là-bas...

Et on remettait ça ! Un mot m'échappait, un accent, et aussitôt venait l'histoire du voyage de nocces, les perles et les grottes. Sans parler des « enciamades ».

— Vous êtes de Majorque même ?

Je ne me rappelais plus combien de fois j'avais dû répondre que si

j'étais majorquine, je devais forcément être de Majorque même, et que l'île c'était une chose, Palma une autre.

— À la boulangerie qui est là devant, ils font des « enciamades », comme celles de Majorque.

— À Majorque, on n'en fait pas, des « enciamades »...

— Comment ça ! Vous plaisantez ?

Après lui avoir expliqué que ce qu'on fait à Majorque ce sont des « ensaïmades » et qu'elles s'appellent ainsi parce qu'on y met du « saïm », autrement dit du saindoux, cette voie lui étant devenue impraticable, je l'ai ramené à ce qui m'intéressait.

— Qui avez-vous dit qui est le patron de Vigilàncies Rec ?

— Qui était. Parce que le pauvre... Il ne venait guère ici, il avait beaucoup d'autres entreprises. Celle-ci, c'était pour lui comme un passe-temps, un jouet...

— Il est mort ?

— Comme une crêpe il a fini ses jours, dit-on. Moi, quand il venait, il me donnait toujours un cigare... Et ce ventilateur, c'est lui qui me l'a offert. C'était un grand monsieur, mais un brave type. Pauvre monsieur Felip !

— Antal ?

— Quoi, vous le connaissiez, vous ? Pas vrai que c'était un très brave type ?

— Oh oui, et comment !

— Et comme ça vous ne vous êtes pas entendue avec ce bon à rien tout en blanc, n'est-ce pas ? Ça ne m'étonne pas... C'est que monsieur Felip était trop bon, les gens lui faisaient pitié et il leur donnait du travail sans s'intéresser à ce qu'ils étaient ni d'où ils venaient. Et maintenant, cette affaire va finir en eau de boudin, vous verrez, parce que ces gens-là n'aiment pas le travail, c'est moi qui vous le dis...

— Quelqu'un d'autre prendra l'affaire en main, ne vous en faites pas. Gómara, son associé, par exemple...

— Gómara, Gómara ? Oui, je sais qui vous voulez dire... Mais ce n'était pas un associé, c'était un client, un point c'est tout.

— Vous savez beaucoup de choses, vous ?

— Ah, ma petite, toute la sainte journée ici, et même sans le vouloir, on finit par tout savoir... Et pourtant je ne suis pas du genre curieux, moi...

En dépit de son aspect couche d'huile, le clapotis de la mer et la fraîcheur de l'eau étaient une bénédiction. Neus avait apporté une ombrelle appartenant à sa grand-mère et on aurait pu découvrir une beauté nouvelle au milieu de la prétendue laideur traditionnelle d'un port de commerce.

Des navires sans prétention, avec des formes étranges, des barcasses rongées par la rouille, des grues, des déchetes qui flottaient, et, plus haut que tout, les cris perçants des mouettes.

C'était quelque chose de si différent de voir le port d'une barque qui n'avait pas deux emfans de tirant d'eau et de le voir d'un navire haut et grand comme une ville que j'éprouvais de l'émerveillement devant l'élévation de ce silo, la taille de cette coque, la sveltesse mécanique de cette grue. Quand tout cela ne sera plus que ruines, les générations futures s'extasieront devant comme nous faisons, nous, maintenant, en présence d'une pyramide. Et moi, j'avancerais...

— Nous ne pouvons pas aller au-delà, a dit le pilote. Et je me suis brusquement rappelé que, si je me trouvais là, c'était pour mon travail.

À l'aide des jumelles, j'ai regardé dans la direction des quais internationaux. Et je l'ai vu, arrimé à l'endroit appelé « El Vigia ». Les mêmes lettres, pas une de plus et pas une de moins, que j'avais lues sur les bordereaux de fret de l'usine : « Medium ».

Sans rien dire, j'ai mis un billet dans les mains du pilote et je lui ai fait un signe de la main.

Choup-choup-choup faisaient les bateaux de pêche, des *bous* et des *laits*, qui rentraient après le coucher du soleil, chargés de poissons. Et l'odeur de la brise qui venait de la mer était fraîche et saine, pas puante comme maintenant. Mais le soleil couchant réalisait le miracle de transformer la merde de l'air en une brume rose, et la couche grasse qui recouvrait l'eau s'irisait de reflets argentés.

Le *Medium* évacuait de l'eau sale par les dalots. Une grue impressionnante balançait calmement en l'air un grand conteneur métallique marqué Gómara Fus. Neus mitraillait les marins, Sebastiana tenait l'ombrelle. Et moi, je me disais que zut alors, si tout était dans des conteneurs. Si c'était bien comme il semblait, il me faudrait retourner à l'usine de Gómara, ce qui était encore plus difficile que de se promener dans le port.

Un marin nous a crié après, un autre nous a jeté une bouteille vide à côté de la barque et Neus, dont l'objectif avait reçu des éclaboussures, l'a menacé en levant le poing. Le pilote a immédiatement fait virer son embarcation, mais j'ai encore eu le

temps de voir que la cargaison sortait du magasin numéro deux, transportée par des fenwicks.

Sebastiana a rendu l'ombrelle à Neus. Elle était blanche comme un linge. Elle a posé une main sur sa bouche, s'est penchée sur le bastingage et, généreusement, a contribué à la pollution de l'eau.

XII

Samedi soir

J'aurais aimé être accompagnée par Quim mais je ne l'ai même pas invité : non seulement il ne serait pas venu mais il ne m'aurait pas laissée y aller. Je me suis donc habillée commodément, j'ai rempli mes poches de la matraque électrique, la pince, le spray et la lampe et je suis retournée au port par Gan Tunis.

L'odeur de la marée était encore plus nauséabonde et la brume sale s'était refroidie et formait un halo autour des lampadaires.

C'est surprenant comme dans les endroits où on ne laisse pas entrer les gens, on pénètre facilement. Pas un vigile, pas un marin, pas âme qui vive pour me tenir compagnie. Seulement l'ombre grise de chats qui se faufilaient, comme moi, en rasant les ballots.

Mais autour du *Medium*, il y avait de l'animation. On continuait de charger le navire au milieu du silence et de la quiétude des quais et de la mer.

Je suis entrée dans le hangar numéro deux : il était déjà vide. J'ai maudit l'ardeur au travail des marins et des dockers, qui allait m'obliger à monter dans le navire... Les portes se fermaient et il devait y avoir des siècles que les gonds n'avaient pas été huilés. Dedans, la pénombre, et la chaleur du jour qui y était restée enfermée. Dehors, le remue-ménage dû au travail : une autre porte qui grinçait, le trac-trac des tracteurs, le clic-clac des chaînes... Mais l'unique fenêtre du hangar donnait sur le silence et sur le quai désert, si bien qu'il m'a fallu chercher une fente du côté d'où venait le bruit : ils avaient ouvert le hangar voisin et répétaient l'opération du chargement.

Les conteneurs portaient eux aussi la marque de Gómara Fus.

Deux heures se sont écoulées. Extrêmement lentes et pénibles pour moi. Plus encore, je suppose, pour les dockers. Lesquels, et ils avaient bien raison, ne se fendaient pas la rate, disons-le.

Mais brusquement, le travail a cessé. Le hangar, encore à moitié plein, a été fermé, et peu à peu, le silence a fait place au bruit. J'ai attendu une heure de plus. On entendait seulement le clapotis du

Medium, qui lui aussi s'était assoupi.

Quand j'ai enjambé la fenêtre, j'ai tapé trop fort avec la pointe du pied contre la paroi métallique. Le hangar vide et le calme extérieur ont fait résonner lugubrement le coup. J'ai attendu. Silence.

Quelques instants plus tard, je pénétrais dans l'autre hangar. Par la grande porte, qu'on avait laissée légèrement entrouverte. On aurait dit qu'ils savaient que j'allais venir.

C'était la première fois que je me trouvais face à face avec un conteneur et je n'avais pas la moindre idée sur la façon de l'ouvrir. La pince en fer dans son étui de la jambe gauche de mon pantalon – tellement lourde que j'en marchais de travers – aurait été aussi utile qu'un cure-dent sur un chicot. Mais la lanterne m'a rendu un grand service : c'est grâce à elle que j'ai trouvé le mécanisme. Lequel s'est révélé très simple mais vraiment très bruyant. Je ne sais pas si je me suis mise à transpirer à cause de l'effort qu'il m'a fallu fournir ou à cause de la panique que chaque bruit que je faisais suscitait en moi. Mais les marins du « *Medium* » dormaient sûrement comme des souches, ou peut-être mes oreilles étaient-elles soudainement devenues ultrasensibles.

Des caisses de bois comme celles de la fabrique de Gómara. Et cette fois la pince m'a vraiment été utile.

J'ai passé la main et la lampe sur les madriers qui se trouvaient dedans tout en me disant que ce n'était guère logique de procéder à des échanges de bois. Des bois des Philippines envoyés ici, des bois catalans envoyés là-bas... Mais le toucher allié à la vue m'a permis de me rendre compte que ce n'était pas de l'eucalyptus. J'ai encore une fois utilisé la pince. Dans les petites boîtes, en bois également, il n'y avait pas ce que je cherchais mais quelque chose de beaucoup plus délicat qui était parfaitement protégé par des feuilles de métal et une couche de liège artificiel.

Sur les grosses caisses en bois on lisait la marque Gómara Fus. J'ai prélevé un fragment sur un madrier et une des pièces que les petites boîtes capitonnées contenaient. J'étais tellement déconcertée que j'ai perdu un temps précieux à me demander si je devais refermer ce conteneur ou bien en ouvrir un autre pour voir si je trouvais ce que, en fait, j'étais venue chercher. J'ai fini par me décider à faire les choses intelligemment : je suis revenue au conteneur et je l'ai laissé dans un état tel qu'il était impossible de deviner qu'on y avait touché.

Mais au moment où j'allais répéter cette opération sur un autre, j'ai maudit la décision que j'avais prise un peu auparavant. En effet, une voix m'arrivait de l'extérieur, et cette fois ce n'était pas un son produit par la sensibilité exagérée de mes oreilles.

J'ai éteint la lampe et j'ai couru me placer à côté de la porte, le spray à la main gauche, prêt à fonctionner, la matraque électrique dans la main droite, le cœur dans la gorge comme une boule tremblante.

Mais les voix sont passées au large, se sont perdues au-delà des quais.

Je retournais au second conteneur lorsqu'une sirène m'a immobilisée. Et le hurlement qui me torturait la cervelle m'a fait prendre une décision : ficher le camp. Ne pas rester là un instant de plus. Pourquoi donc m'étais-je fourrée dans ce guêpier ?

Comme je sortais du hangar, une lumière à la hauteur d'une main d'homme se balançait dans la ruelle bloquée par deux files de conteneurs en plein air. Un lampadaire allongeait les ombres des deux gardes qui traînaient.

Je me suis cachée : d'être entrée sans encombre ne voulait pas dire qu'il en irait de même à la sortie.

Lorsque j'ai continué ma route, le jour commençait à poindre. Je me suis retrouvée en présence de marins : j'ai cru que je ne m'en tirerais pas. Ils étaient ivres et leur surprise s'est manifestée d'abord par des éclats de rire, puis par des cris et du raffut. Ils auraient pu réveiller jusqu'au contenu des conteneurs de tous les quais du monde. Mais la matraque électrique les a laissés muets pour un petit bout de temps. Le temps qu'il me fallait pour courir, à présent sans prendre de précautions, jusqu'à la route de Can Tunis.

Dimanche

— Quim, j'ai besoin de toi !

— Lonia, pour l'amour de Dieu, aujourd'hui c'est dimanche !

— C'est justement pour ça.

Le dimanche est un bon jour pour surveiller une personne. Et moi, j'avais décidé que je donnerais, dès maintenant, la piste de Gómara à l'antiquaire mais que, à partir de ce moment-là, je ne la perdrais pas de vue.

— Et pourquoi diable tu ne la surveilles pas toi-même ?

— Parce que c'est moi qui la surveillerai la nuit. Comme ça tu pourras dormir et demain tu seras frais comme une rose pour une autre mission.

Il m'a fallu insister, mais il a finalement accepté de venir à onze

heures prendre l'apéritif place Royale. J'ai alors appelé l'antiquaire et je lui ai donné rendez-vous, à midi, au même endroit.

Sur la Rambla, il était impossible de faire un pas. On aurait dit que les gens n'allaient pas à la plage, mais il va de soi qu'à Barcelone il y a des gens partout et pour tout.

Je me suis acheté un pot avec un géranium en fleur et je suis restée un moment à regarder les gens qui entraient à la Virreina ou qui en sortaient. Cela faisait des siècles que je n'étais pas entrée dans un musée ni dans une galerie de peinture. Pourtant, avant, cela me plaisait beaucoup ; mais avec cette chaleur, tout le monde s'y engouffrait.

Je suis parvenue jusqu'à Santa Monica, mais en bas c'était la même étuve et la même bousculade qu'en haut de la Rambla. J'ai fureté un peu dans les stands de pub gauchiste. Je me suis payé des boucles d'oreilles en marqueterie puis je me suis dirigée vers la place Royale. Et j'ai juré que jamais plus de ma vie je ne redescendrais dans le centre un dimanche d'été, sauf en cas de force majeure.

Quim s'y trouvait déjà, camouflé derrière une gigantesque chope de bière.

— Tu es l'image typique des années soixante, mon gars.

— Arrête tes conneries et explique-moi ce qu'il en est.

J'ai commencé par le commencement. Il m'a adressé de paternels reproches pour mon aventure solitaire de la nuit précédente et a fait le vieux garçon râleur quand je lui ai refilé le boulot.

— ... et ne la perds pas de vue. Je serai à la maison et tu peux me téléphoner à n'importe quel moment. S'il n'y a rien de nouveau, je te remplacerai à dix heures du soir. Et toi, demain, de bonne heure, va à la fabrique de Gómara, demande du boulot ou invente ce que tu voudras, mais entre. Et parle avec les gens. Essaie de savoir quelle merde ils exportent à l'étranger. Mais, quoi qu'on te dise, ne le crois pas. Pénètre dans le même hangar que moi et fouille... Et arrange-toi pour récupérer ma pauvre voiture...

— Et à quoi je le reconnais, ton hangar ?

— Un peu de patience, mon vieux. Je vais te le dessiner. Écoute, tiens-toi bien sur tes gardes, Quim. Et, quoi qu'il arrive, appelle-moi au bureau entre une heure et deux heures. Entendu ?

Je lui ai dessiné de mémoire l'emplacement de l'édifice de l'usine et celui des hangars et, l'heure tournant, nous n'avons pas eu le temps de parler.

— Maintenant tu vas t'asseoir à une de ces tables et lorsque

M^{me} Gaudí et moi nous nous quitterons, ne la perds pas de vue.

Elle n'a pas tardé à se montrer. Elle était mal peignée et donnait l'impression qu'elle venait tout juste de se lever. Ayant laissé de côté sa volonté d'apparaître stricte, elle faisait plus jeune. Notre rencontre même y a gagné en cordialité. De sa part.

Sur une page de mon bloc-notes, je lui ai écrit le nom, l'adresse, le nom de l'usine, le numéro de téléphone privé que j'avais mémorisé dans le salon de chez Gómara et celui de l'usine que j'avais pris sur les bordereaux. Et j'ai dessiné un plan.

— Il n'a pas de bureau à Barcelone ? a-t-elle demandé.

— À ce que j'ai pu savoir, non.

— Bon, je me débrouillerai, a-t-elle dit en souriant.

On aurait dit une autre personne. Je crois que c'était la première fois que je la voyais rire.

— Il est préférable que vous preniez rendez-vous avant, lui ai-je conseillé. Il se pourrait bien qu'on ne vous laisse pas entrer.

— Pourquoi ?

— Vous voyez ce chemin latéral ? Et je l'ai marqué d'une croix. Ça, c'est une voiture camouflée qui démarre à l'improviste et qui intercepte les jolies filles...

Elle m'a regardée avec des yeux stupéfaits. J'ai poursuivi :

— On voit bien que le commerce des œuvres d'art volées de M. Gómara a beaucoup d'envergure et que ses domaines sont bien gardés.

— Vous y êtes allée, vous, chez lui ?

— Oui, madame. Et il y a de quoi avoir peur avec les œuvres d'art qu'on y voit. Tous les hangars sont pleins de matière première pour réaliser des statuettes modernes en bois.

— Que voulez-vous dire ? Elle avait froncé tes sourcils.

— Absolument rien. Simplement que vous soyez sur vos gardes.

Elle a regardé autour d'elle avec indifférence tout en rangeant ses papiers dans son sac.

— Et l'autre ? a-t-elle fini par dire.

— La photographe continue de prendre des photos.

J'ai fixé Quim et je lui ai fait signe avec les yeux.

Après, je l'ai regardée, elle, elle a soutenu mon regard un instant, puis elle a secoué la tête afin que ses cheveux dissimulent son visage.

J'aurais voulu lui poser tout un tas de questions, ça me brûlait le palais et la langue. Alors j'ai pris une gorgée d'orangeade. Je ne voulais pas qu'elle se doute que je nourrissais des soupçons. Je ne voulais pas qu'elle soupçonne que je savais beaucoup plus de choses qu'elle ne pouvait l'imaginer. Mais je me demandais comment une femme qui semblait intelligente pouvait croire que je ne découvrirais pas une partie au moins des choses qu'elle tenait à me cacher. Peut-être me prenait-elle pour une pauvre fille. Une conne. Mais arriverait bien le moment de régler nos comptes, elle et moi.

Le fait est que, malgré tout, elle me bottait.

Elle s'est levée et m'a tendu la main. Je l'ai suivie du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse entre les arcades, Quim sur ses talons.

Ç'a été une soirée calme mais assommante. Mercè et moi suspendues constamment aux hésitations – encore – de Sebastiana, à ses peurs, à son abattement, à ses états d'âme. Tantôt l'euphorie, tantôt la dépression ; un coup blanc, la fois d'après noir. Et le ventilateur de la maison qui n'arrêtait pas de tourner, insistant, impavide. Et les sermons de Mercè, chargés d'expérience et de raison, que je connaissais par cœur et que, précisément pour ça, j'ai trouvés pesants.

Quim ne m'a pas donné signe de vie. Cela voulait dire que M^{me} Gaudí attendait le lendemain pour entrer en contact avec Gómara. Cela voulait dire qu'il me faudrait passer encore une nuit blanche et que, demain, j'aurais besoin des services de Neus.

Vers le milieu de l'après-midi, j'ai dormi un peu, et à neuf heures j'ai commencé à me préparer pour prendre mon quart de nuit. Mercè m'a donné, en même temps, les clés de sa voiture et la nouvelle que Sebastiana avait pris la décision d'avorter ; dès demain elle irait à sa consultation.

Sebastiana paraissait tranquille et, surtout, libérée. Je l'ai embrassée avant de sortir.

— Elle est allée directement chez elle et n'en est pas ressortie. Quel dimanche radieux, ma chère !

— C'est le métier qui le veut, ma perle. Et n'oublie pas, demain tu appelles le bureau entre une heure et deux.

J'ai pris un café bien serré au bar qui se trouve juste en face de la boutique de M^{me} Gaudí. Pour un peu je me serais gîlée : j'étais descendue du Guinardó avec l'idée de me garer dans cette rue et de passer la nuit dans la voiture. Mais c'était une rue dans laquelle on ne pouvait pas pénétrer en voiture et, jusqu'alors, je ne m'en étais pas

rendu compte. Combien de fois étais-je venue à cette boutique ? Et comment se faisait-il que je n'aie pas prêté attention à ce fait ? Je me suis sentie déprimée, vouée à l'échec. Si, le premier jour, j'avais demandé à M^{me} Gaudí comment son commis s'était arrangé pour relever l'immatriculation de la voiture des trois crapules, dans une rue où les voitures ne peuvent pas rouler, j'aurais dès le départ démonté tout son micmac et, à présent, je ne me trouverais pas dans le guêpier où je m'étais fourrée.

Mais comme les erreurs ne font que s'amplifier si l'on s'en soucie, j'ai profité de ce qu'il faisait nuit pour réaliser avec la voiture une manœuvre archiprohibée et je me suis placée, pas pile devant la boutique, mais au bout de la rue, un endroit d'où je pouvais tout de même surveiller la porte de l'immeuble.

Toute une nuit de silence et de solitude, c'est vraiment long.

Lundi matin

— Lonia, aujourd'hui, j'ai un reportage... Et puis, je suis très embêtée. À la revue on se plaint que je ne fais pas mon travail en temps voulu...

— Neus, ce travail pour la revue, c'est grâce à moi que tu l'as, tu te rappelles ? Si tu me laisses en plan, fais bien attention que tu pourrais te retrouver dans la même situation...

— Tu n'as pas à me menacer, Lonia... Je viendrai...

— Ça va... Pardonne-moi...

Elle est arrivée au moment précis où le rideau de la boutique se levait. L'employé était déjà là, qui attendait. J'ai donné mes instructions à Neus et je suis partie en courant déplacer la voiture. Mais avant de le faire, j'ai dû me bagarrer avec un flic.

Il aurait mieux valu que ça n'arrive pas ! Discuter avec un agent pour une voiture mal garée, quand en plus elle ne vous appartient pas et que vous n'avez pas votre permis de conduire, c'est un suicide. Spécialement le lundi matin, tôt, lorsque au petit déjeuner les gens ont versé du vinaigre dans leur café à la place du lait.

Bref, cela m'a menée au commissariat d'où j'appelai désespérément Mercè. Lorsqu'elle est venue certifier qu'elle avait volontairement mis sa voiture à ma disposition, le problème ç'a été que je n'avais pas mes papiers, et si on m'avait volé mon sac, comment se faisait-il que je n'aie pas porté plainte, et pour quelle raison avais-je sur moi mes papiers authentiques et pas des photocopies, et qui leur assurait que

j'étais une vraie détective, etc. Et il m'a fallu encore une fois attendre que Mercè se rende au bureau chercher mon accréditation et toute la paperasse de mon entreprise, mais, dans ce cas, comment pouvais-je certifier que j'étais bien la personne au nom de laquelle tous ces documents étaient établis ?

— Tu ne connaîtrais pas quelqu'un dans la police qui te cautionne ? m'a demandé Mercè. Autrement, tu ne vas pas t'en tirer.

Effectivement, je connaissais bien quelqu'un, mais pas de la police, des renseignements. Une demi-heure plus tard nous sortions toutes les deux du commissariat. Mais alors il m'a fallu supporter l'engueulade de Mercè. Qu'est-ce que j'attendais pour faire la déclaration de vol – ou de perte, tant s'en faut ! – du sac ? Parce que courir les rues sans avoir ses papiers, c'était comme si un chien enragé s'y promenait, et, pour couronner le tout, elle ne pouvait pas me laisser la voiture plus longtemps.

— Mercè, je t'en supplie...

— Je me demande ce que tu attends pour récupérer la tienne. Ou alors, bon Dieu ! tu en loues une.

— Je ne peux pas revenir chez Gómara la chercher. Et je ne peux pas en louer une si je n'ai pas mon permis.

C'était une brave fille, Mercè. Elle m'a accordé un délai de vingt-quatre heures, à condition que je régularise ma situation... ce qui voulait dire que, ou bien Quim récupérerait ma voiture chez Gómara, ou bien il fallait absolument que je voie mon ami de la police pour qu'il m'aide à refaire les papiers sans que j'aie à accomplir toutes les démarches.

Mais ce matin, je n'ai eu que le temps de déposer Mercè à son cabinet et de me rendre au laboratoire pour remettre l'échantillon que j'avais prélevé sur la cargaison du « Medium ». Et puis, à fond la caisse, au bureau.

Le téléphone sonnait avec une insistance affolante.

— Lonia...

Quelle conne, cette Sebastiana !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dépêche-toi, j'attends un coup de fil...

— Écoute, tu ne pourrais pas m'accompagner à la visite, chez Mercè ? C'est que je n'ose pas y aller toute seule...

— Tu penses peut-être qu'elle va t'écarteler ? – Pas de réponse. Elle pleurait. – Et maintenant, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Hier, tu étais tellement décidée, tellement contente ! – un autre silence. – Bon, je t'y accompagnerai. À quelle heure ?

— À quatre heures.

— Parfait. Je passerai te prendre. Comment te sens-tu ?

— Je suis toute barbouillée. Et j'ai des vomissements. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Oui, ma fille, oui... – et j'ai raccroché.

Immédiatement, une autre sonnerie. C'était Neus.

De toute la matinée, l'employé était allé au bar prendre un café, un point c'est tout. Pas un client. Et elle en avait jusque-là de monter la garde.

— Jusqu'à quand faut-il que je reste là ?

— Donne-moi le numéro de téléphone du bar. Je t'avertirai avant deux heures.

J'ai raccroché et je me suis dit qu'il était bien étonnant que M^{me} Gaudí n'ait pas encore pris contact avec Gómara. Peut-être l'avait-elle fait par téléphone... Et le mien a sonné.

— C'est moi, Quim.

— Salut, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis au commissariat.

— Que fait un garçon comme toi dans un lieu pareil ?

— Cesse de déconner, Lonia. On m'a arrêté pour cambriolage...

— Tu es fou ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

Il ne disait rien. Moi non plus.

— Tu viens ou quoi ? – Je l'ai entendu de très loin.

— Oui, bien sûr... Mais que s'est-il passé ?

— Tu ne veux tout de même pas que je te l'explique par téléphone... Écoute, j'ai ma carte d'identité à la maison... J'avais une photocopie mais on me l'a prise, et maintenant, en plus du cambriolage, il y a l'absence de papiers...

— Et de deux, mon gars ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas voir !

— Il va falloir que tu ailles chez moi... La clé est chez la concierge.

C'était la première fois que j'allais dans la tanière de Quim. Et j'ai bien regretté de ne pas pouvoir y rester plus longtemps. On en apprend plus long sur quelqu'un si l'on connaît sa maison. Durant les quelques secondes que j'y ai passées, tout m'a semblé très propre et bien rangé. Et il y avait une quantité de pots de fleurs avec des feuilles luisantes, luxuriantes... Qui pouvait bien les arroser quand il disparaissait ?

À la façon dont m'a reçue mon ami de la police, j'ai compris que je pouvais encore profiter de son amour juvénile pour moi. Et c'est ce que j'ai fait. En échange d'un rendez-vous à dîner, quand je le voudrais et que je le pourrais – ce qui se passerait après était imprévisible et je n'ai ni voulu ni pu trop y réfléchir pour le moment –, il s'est engagé à activer, avec le minimum de dérangement pour moi, les démarches pour l'obtention des papiers dont j'avais besoin. Je n'ai eu qu'à signer une déclaration de vol à l'arraché en plein passage de Gràcia, dimanche à deux heures de l'après-midi, ainsi que les imprimés correspondants à chacun des documents – qu'il a fait porter à son bureau, sans pouvoir dissimuler un brin d'orgueil professionnel en me faisant voir la diligence avec laquelle on exécutait ses ordres. Je me disais que j'avais découvert un trésor, parce qu'il m'évitait des démarches avec la Circulation.

Pour ce qui est de Quim, il a signé lui-même pour qu'on le remette dehors.

— Puisque tu dis qu'il travaillait pour toi, il est certain que tout cela a été une erreur, m'a-t-il dit souriant et autosatisfait, ou peut-être un excès de zèle de notre part.

Quand je suis sortie du commissariat, j'avais l'impression de rêver. Tout avait été trop facile pour être vrai. Et précisément parce que je n'arrivais pas à le croire je n'avais pas voulu forcer en posant des questions sur ma plainte.

— Comment y es-tu arrivé ? m'a demandé Quim. Que leur as-tu raconté ?

— Rien. Il n'y a rien eu à expliquer. Des amis que j'ai.

— Celui qui m'a serré la main, c'est ton copain ?

— Quim, ne sois pas idiot. Il m'a rendu service, voilà tout. Et maintenant, explique-moi ce qui s'est passé.

— Pas grand-chose. J'attendais d'être reçu par le responsable, M. Llofriu. Entre-temps, je causais avec des ouvriers... Ils m'ont dit qu'ils importaient du bois des Philippines, qu'ils en faisaient des meubles et qu'ils en exportaient la plus grande partie...

— Aux Philippines ?

— Et ailleurs. En fait, Gómara y possède des affaires, aux Philippines... Je parle d'affaires tout à fait légales.

— Et quoi encore ?

— Lorsque je me suis introduit dans le bureau de Llofriu, derrière moi sont entrés... Devine qui ?

— Je ne suis pas d'humeur à jouer aux devinettes.

— Les deux flics. Et je n'avais pas dit un traître mot qu'ils m'avaient déjà passé les menottes. Dans la voiture, celui qui a de gros sourcils m'a collé dans la main un pistolet... Ce n'était pas un pistolet réglementaire, la voiture non plus... Après, il m'a mis le pistolet à la ceinture et m'a aimablement informé qu'ils venaient de m'arrêter pour tentative de vol à main armée...

— Autrement dit, tu n'as pas pu aller dans le hangar, pas plus que tu n'as pu récupérer ma voiture...

— Non, mais j'ai appris une chose qui va t'intéresser.

— Lâche le morceau.

— Gómara a fait un infarctus, m'ont dit les ouvriers. Ce matin on l'a emmené dans une clinique avec l'ambulance.

Le flot des questions s'est tari. Pendant un moment, j'ai conduit sans penser à ce que je faisais, jusqu'à ce que la voix de Quim m'évite de rentrer dans le cul d'une bagnole arrêtée à un feu. Je pensais à la pauvre Neus qui devait encore surveiller – pour des prunes – la boutique de M^{me} Gaudí. Et j'ai ressenti un vide à l'estomac. Je me suis rappelé que je n'avais pas déjeuné, pas plus d'ailleurs que je n'avais dormi... J'ai regardé le ciel et la seule chose que j'ai vue, c'est que les lampadaires des rues et les lumières des magasins étaient allumés...

— Quim, tu es sûr que l'antiquaire n'est pas sortie hier de chez elle ?

— Évidemment que j'en suis sûr ! Tu penses, elle ne se foule pas ! Lonia, qu'est-ce qui t'arrive ?

J'ai arrêté la voiture là où j'ai pu et j'ai regardé si je voyais une cabine. J'ai fait descendre Quim de la voiture et l'ai envoyé remplacer Neus au bar.

— Mais Lonia, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Ne pose pas de questions stupides, je t'en prie !

— Mercè, il faut que tu me trouves rapidement où Ernest Gómara a été admis ce matin. Un infarctus.

— Et Sebastiana ?

Sebastiana ! Je lui avais promis de l'accompagner à quatre heures.

— Elle n'est pas venue ?

— Non. Et chez toi, ça ne répond pas.

— Qu'elle aille se faire... Moi, j'ai mon boulot et je ne peux pas dépendre de quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il veut. Et je ne me sens

pas une vocation de nurse. Elle viendra demain, et si elle a changé d'avis, c'est ses oignons... Écoute, cherche-moi ça, Mercè, ma chérie. Et appelle-moi au bureau. Vite.

XIII

Lundi la nuit

Cela faisait deux bonnes heures que je somnolais, lorsque Mercè a appelé.

— Il est à la clinique Garbí. Mais on m'a dit qu'il a succombé à cette crise. Cet après-midi, à cinq heures...

— Tu y connais quelqu'un, à la clinique ?

— Oui, Berta... C'est justement elle qui m'a confirmé...

— Elle y est en ce moment ?

— Elle est de garde. Pourquoi ?

— On peut lui faire confiance ?

— Dans mon groupe, toutes les femmes sont de confiance.

— Si tu veux bien, rappelle-la et dis-lui que j'y vais à l'instant même. Qu'elle se mette à ma disposition. Et qu'elle ne me pose pas de questions.

— Écoute, Lonia, tu n'as pas l'impression que tu es un peu trop exigeante vis-à-vis de tes amies ?

— Je t'en prie, Mercè, pas de sermons, le moment n'est pas venu.

Il n'y avait personne dans les bureaux de la clinique. Berta Prat, non seulement était aimable, mais c'est elle qui en avait les clés. Nous avons trouvé facilement la fiche de Gómara ainsi que la copie du certificat de décès. Signé par le docteur Andreu Canal, directeur de la clinique.

— Tu peux regarder s'il y a aussi la fiche de Felip Antal ?

Cette idée m'était venue soudainement. Le fait est que ça s'est révélé être une idée lumineuse. La fiche y était aussi : on l'avait hospitalisé dans un état de coma profond, à cause d'un accident. Le certificat de décès, lui aussi, avait été signé par le docteur Canal.

— C'est lui qui signe tous les certificats ?

— En fait, c'est le directeur de clinique de chaque département. Et

ça, ça relève de la traumatologie. Mais s'il est entré en urgence, et si le directeur du département n'est pas de garde...

— Tu veux dire que c'est étrange...

— Ce n'est pas courant, mais ce n'est pas étrange...

— Le corps de Gómara doit être à la clinique, je suppose...

— Je ne sais pas. Nous pouvons jeter un coup d'œil à la morgue.

C'est une perle, cette Berta. Mais la morgue était fermée, et la clé, Berta n'en disposait pas.

— C'est vraiment curieux, ça, a-t-elle dit. On ne la ferme jamais, cette salle... Les gens n'ont pas une heure fixe pour décéder... Je demanderai.

— Il vaut mieux que tu ne le fasses pas, Berta. Si c'est fermé c'est parce qu'il y a quelque chose que personne ne doit voir. Tu me laisses jouer un petit tour à moi ?

Elle m'a laissée faire. L'air sérieux et professionnel, je me suis servie de mes neurones et d'une épingle à cheveux devant le regard curieux et admiratif de la doctoresse.

Quand nous sommes entrées dans la morgue – quelle fraîcheur ! – elle a fait un commentaire amusant, mais sa bonne humeur s'est glacée sur son visage à l'instant même où elle a soulevé le linceul.

Il avait peut-être eu un infarctus, mais causé par quelque chose de très lourd qui avait écrasé son corps de la taille jusqu'aux genoux.

Il va sans dire que Berta Prat s'est mise à ma disposition pour tout ce dont je pouvais avoir besoin, et maintenant pas par amitié pour Mercè, mais pour une question de principe.

Pour commencer, je lui ai demandé de me ménager une entrevue avec le docteur Canal et d'obtenir l'autorisation pour Neus de faire un reportage photographique sur la clinique.

— Je t'appellerai pour nous entendre sur le jour et l'heure, lui ai-je dit dans le petit jardin, dehors. Et, surtout, ne parle à personne de ce que tu sais...

Cela faisait des heures que le bar avait fermé. Quim m'attendait assis sur un porche, on aurait dit un chat. Mais quand je lui ai demandé de m'accompagner chez M^{me} Gaudí, il a fait la sourde oreille.

— Ce n'est pas une heure raisonnable, Lonia !

— Bien sûr que si, je t'assure.

Il était quatre heures du matin. La porte de l'appartement était

fermée et il n'y avait pas d'interphone. J'ai envoyé Quim appeler d'une cabine.

— Dis-lui que nous sommes en bas et qu'elle ne me fasse pas attendre. Et toi, tu reviens aussitôt.

Il n'était pas encore de retour que M^{me} Gaudí, qui avait regardé par la fenêtre, descendait dare-dare ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? — elle était enrouée et avait les yeux dans le brouillard.

— Ça serait plutôt à vous de me le dire — et, sans égards excessifs, je l'ai poussée vers l'escalier.

Sur les premières marches elle s'est retournée et m'a regardée : à présent la surprise avait fait place à la peur.

— Il est quatre heures du matin !

Je l'ai encore une fois poussée vers le haut. Quand je me suis trouvée dans la place, j'ai fermé la porte et je lui ai dit :

— Ce que je ne comprends pas, c'est que vous n'avez pas encore foutu le camp. Comment pareil culot est-il possible ? Vous m'avez prise pour une idiote ou bien est-ce que vous êtes vraiment bouchée ?

— Mais de quoi me parlez-vous ? À quoi rime tout cela ?

— Comment l'avez-vous fait ? Quand ? Où ? Et qui vous a aidée ?

J'ai eu l'impression qu'elle était ébranlée. Mais immédiatement, elle s'est ressaisie et, comme par miracle, elle est redevenue la même qu'au premier jour et, un instant, j'ai cru qu'elle était dans les vapes.

C'était un appartement incroyable. À l'intérieur des murs bordant cette ruelle étroite et sombre il y avait un magnifique palais, accueillant et extravagant. Si je n'avais pas été aussi pressée, j'aurais aimé y fureter un peu. Mais M^{me} Gaudí me fit asseoir sur un antique sofa qui semblait venir de chez le roi de France.

— Voulez-vous boire quelque chose ? a-t-elle demandé, maîtresse d'elle-même et de tout ce qui l'entourait.

— Du lait.

Je l'ai suivie jusqu'à la cuisine. Elle portait une robe de chambre en crêpe satin de couleur écru, avec des broderies aux épaulettes. Comme en portait au village la marraine défunte de mon amie, la riche.

— Gómara est mort, ai-je dit.

Je ne m'imaginai pas que cette phrase à brûle-pourpoint aurait eu un tel effet. Elle mentait, c'est entendu, mais surtout elle était une parfaite comédienne, connaissant tous les trucs qui sèment le trouble

et le doute. Un filet de lait versé à côté de la tasse tombait goutte à goutte sur le plancher. Elle regardait goutter puis elle me regardait, encore les gouttes et de nouveau ma personne.

— Mais... mais... je l'ai vu dimanche... bredouillait-elle.

Alors, ç'a été à moi de montrer que je m'y connaissais en trucs et que je savais faire de l'effet. C'était une chance que Quim ne soit pas monté. Une chance pour lui, bien sûr. Cet imbécile de Quim, perdu dans les nuages, idiot...

— Évidemment que vous l'avez vu. Et que vous l'avez tué...

— Ce n'est pas vrai !

Je me suis mise à crier. Je l'ai saisie par un poignet et je l'ai menée au salon. Là, je l'ai poussée et l'ai fait tomber sur le sofa du roi qu'elle m'avait offert quelques instants plus tôt ; quand elle y a été bien installée je lui ai balancé deux taloches, une sur chaque joue.

— Non, mademoiselle Guiu, pas ça... Je vous dirai tout...

— Pourquoi n'es-tu pas monté ? ai-je demandé à Quim qui m'attendait à la porte de la boutique.

— C'était fermé. Alors, tu as éclairci quelque chose ?

— Oui, que tu es un pauvre mec, Quim.

Il a regardé ostensiblement sa montre.

— Je n'aime pas qu'on me couvre de ces fleurettes à cinq heures du matin.

— Et moi, je n'aime pas que les personnes qui travaillent pour moi aient les yeux derrière la nuque. Où étais-tu dimanche à quinze heures ?

Il a réfléchi un instant, puis il m'a regardée et s'est mis à rire :

— Ici, au bar, en train de surveiller si elle sortait.

— Et tu n'as vu sortir personne, pas vrai ? De toute la sainte journée ? Eh bien, pour ta gouverne, crétin, M^{me} Gaudí t'est passée sous le nez.

Nous étions arrivés à la voiture. Quim y est entré, pensif. Quand j'ai pris le volant, il a posé une main sur la mienne. Il avait les yeux exorbités.

— Lonia... Je n'ai pas regardé quelle heure il était parce que j'ai pensé... La porte de l'escalier correspond-elle au seul appartement de M^{me} Gaudí ? N'y a-t-il pas d'autres locataires ? C'est un édifice de deux étages...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? De quoi veux-tu t'excuser ?

— Non... C'est que... Il est bien sorti une femme, par cette porte. Mais ce n'était pas M^{me} Gaudí ! C'était une nana à vous couper le souffle. Même le garçon est sorti pour la mater. Grande, avec des talons qui lui faisaient remuer le popotin d'une façon... Décolletée jusqu'au nombril et une de ces paires de seins !

— Quim, tu es un crétin. Un crétin et un idiot.

— Lonia, je te jure que ce n'était pas M^{me} Gaudí ! C'est impossible ! M^{me} Gaudí n'a pas cette allure...

— C'était elle pourtant. Et je te l'ai dit, le premier jour, que c'était une femme séduisante, seulement tu n'as pas voulu le croire...

— Et c'est elle qui...

— Non. Ou bien oui. Mais certainement non.

Il était tellement gêné, tellement embarrassé, que je n'ai pu que lui pardonner. Et pendant que nous nous rendions chez lui je lui ai raconté la conversation que j'avais eue avec M^{me} Gaudí.

Elle avait téléphoné à Gómara et lui avait dit qui elle était. Mais il se trouvait qu'il y avait une légère variante de la première version. S'il n'en avait pas été ainsi, Gómara ne serait pas descendu à Barcelone aussi facilement pour s'entretenir avec elle. C'était une bande de trafiquants d'objets d'art exotique. Ils pillaient tombes et temples : l'Inde, le Mexique, le Panama, les Philippines. Et M^{me} Gaudí était un maillon de la chaîne. Un maillon cassé, qu'ils avaient laissé de côté lorsqu'elle avait demandé des commissions plus importantes, lorsqu'elle avait essayé de savoir qui étaient les trois hommes avec qui elle était en contact. Elle avait menacé Gómara de le dénoncer s'il n'acceptait pas de parler avec elle. Et ils avaient parlé. Aujourd'hui lundi, Gómara, le troisième homme et elle devaient se voir. À la boutique. Mais cette visite n'aurait pas lieu.

— Tu as tout cru ?

— Comme ça. À quelle heure est-elle revenue, cette magnifique dame ?

— Attends... C'était au milieu de l'après-midi... Une heure et demie ou deux heures après... Après être sortie... Lonia, si tu m'avais dit qu'il n'y avait que M^{me} Gaudí qui y habitait... Mais comment pouvais-je soupçonner que cette femme...

— Laisse tomber, Quim. Ce qui est fait est fait.

Nous étions arrivés chez lui. Avant de descendre de voiture il m'a demandé :

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais me coucher et, demain, on remettra ça. Bonne nuit.

J'aimais conduire la nuit dans Barcelone, toute seule. Je me sentais maîtresse des choses. Cette promenade, de chez Quim, à Gràcia, chez moi, me relaxait, par contraste : en ce moment, je ne maîtrisais plus rien. M^{me} Gaudí pouvait avoir tué Gómara et Antal, de même qu'il était possible qu'elle ne l'ait pas fait. La bande de trafiquants d'œuvres d'art pouvait être vérité ou mensonge. M^{me} Gaudí avait eu une réponse même pour l'histoire de l'employé qui relève le numéro d'une voiture qui n'a pas la possibilité de se garer devant la boutique : elle était allée à un rendez-vous avec Antal et la référence, c'était précisément l'immatriculation.

J'ai eu l'impression que je flottais dans tout cela, comme dans les robes de ma cousine qu'il m'arrivait de porter. Mais ma mère savait manier l'aiguille et faire marcher la machine à coudre, et les robes finissaient par sembler avoir été faites à ma mesure. Seulement, voilà, ma mère n'était plus de ce monde.

J'ai fermé la voiture machinalement. Je tombais de sommeil. Demain, on verrait. C'est lorsque l'ascenseur s'est arrêté à l'étage que je me suis souvenue de l'existence de Sebastiana.

Elle était dans la baignoire. Pleine à déborder d'une eau rougie par le sang. Et, flottant dessus, les vomissures.

Je me suis accrochée très fort à la porte. Sur le tabouret, il y avait une tasse et une boîte vide de valium. Par terre, les lames de rasoir. Tout ce qu'il fallait pour ne pas se manquer, ô gamine !

Une grimace lui enlaidissait la bouche. La douleur physique avait laissé un profond sillon entre les sourcils. Mais, à présent, finie la douleur. De quelque nature qu'elle soit.

Une voix m'a fait sursauter : la mienne, qui répétait instinctivement tous les jurons que je pouvais connaître, tandis que mon corps perdait sa consistance, son aplomb, et que les sensations se dissipaient.

J'étais presque à terre lorsque j'ai réagi, je me suis retrouvée à genoux. Je me suis relevée immédiatement et j'ai couru au téléphone.

— Quim ! Quim ! Viens tout de suite. Viens !

Et puis :

— Mercè, viens... Sebastiana... Viens !

Ils m'ont trouvée appuyée de nouveau contre la porte, les yeux

fixés sur cette ride que Sebastiana avait sur le front. Je voulais deviner les idées qu'il y avait eu derrière, je voulais savoir s'il y restait trace d'une pensée rancunière à mon égard. Tout en moi se liquéfiait, il ne me restait que les os pour me soutenir et la peau qui conservait son apparence. Tout le reste n'était que du vide. Un vide noir, douloureux. Avec des stigmates de culpabilité. Je l'avais dorlotée chez moi et après, ce chez moi, je le lui avais abandonné pour qu'elle s'y suicide.

Quelqu'un me prenait par les bras et me menait m'asseoir dans un fauteuil. Quelqu'un parlait au téléphone.

Quel désespoir profond l'avait contrainte à se tuer ? Quelles peurs innommées ? Quelle solitude ?

— C'est une parente à vous ? me demandait-on en espagnol.

Je faisais non de la tête.

— Mais elle vivait ici, avec vous. Est-ce qu'elle avait des problèmes ? Une maladie ?

— Elle avait une graine dans le ventre, me suis-je entendue dire.

Je me suis levée et on m'a dit de ne pas bouger. On m'avait empoigné le bras.

— Fiche-moi la paix ! ai-je crié, et je me suis débarrassée de la main.

— Laissez-la tranquille un moment – c'était la voix de Quim, déformée par un accent impossible. Elle est très affectée.

J'ai commencé à chercher dans toute la maison. J'étais sûre qu'elle avait laissé une note, quelque chose qui puisse m'éclairer sur ce qui lui avait passé par la tête. Et de tous les côtés, je sentais des yeux qui me surveillaient, qui m'accusaient. De l'avoir abandonnée, de ne pas l'avoir suffisamment aidée. Au moment où j'allais prendre son sac, une voix m'a dit :

— Ne touchez à rien. C'est nous qui nous en chargeons.

Les flashes m'éblouissaient. La photographe de cette manière impudique me révoltait. Mais je n'avais pas la force de me révolter. Il arrivait toujours plus de gens. Des hommes étranges entraient dans la salle de bains pour violer, une fois encore, Sebastiana.

— Dehors ! Dehors ! Foutez-lui la paix une bonne fois ! – je criais, et Quim m'a empêchée de me jeter sur eux, il me prit par le bras, me ramena au sofa et m'obligea à m'y asseoir.

— Lonia, il nous faudrait téléphoner à Majorque, me disait-il. Que ses parents viennent. Tu ne peux pas prendre sur toi cette responsabilité.

Mercè s'entretenait avec le juge et le médecin légiste, mais l'inspecteur s'entêtait à dire que c'était à moi de donner des explications. Avant de me soumettre à l'interrogatoire, j'ai appelé Majorque.

— Vous êtes madame Joana ?

— Elle n'y est pas. De la part de qui ? – c'était la voix d'une femme âgée.

— Et Pere, le maître de maison ?

— Lui, non plus n'y est pas. C'est de la part de qui ?

J'ai regardé ma montre : sept heures du matin. Où pouvaient-ils bien se trouver, à cette heure ? Ils ne travaillaient plus la terre.

— Je suis Lonia Guiu, une amie de Sebastiana. Il faudrait que je leur parle, Sebastiana a eu un...

— Ah ! Vous téléphonez de Barcelone ? Quel hasard ! Précisément, hier soir, ils ont pris le vapeur pour y aller.

— À qui ont-ils téléphoné ?

— À Sebastiana ! Elle y est bien, que je sache ! Tianeta, je suis ta marraine, écoute, tu es vraiment espiègle, t'enfuir comme ça...

J'ai raccroché. J'ai regardé autour de moi. La maison était pleine de gens, comme un jour de foire.

Les questions étaient de pure forme et j'y répondais machinalement. Le médecin a dit, avec bienveillance, que ce n'était pas la première fois qu'une fille enceinte se suicidait. Mais, maintenant, Sebastiana n'était plus une fille enceinte : c'était un corps mort enveloppé dans un plastique gris que deux hommes plaçaient sur une civière.

— Vous pouvez venir un instant ?

J'ai suivi la voix jusqu'au couloir. La maison tout entière était sens dessus dessous. Pleine de fumée. Et des mégots partout. Un policier, l'air surpris, regardait ma collection de rouges à lèvres, parfaitement rangée dans des vitrines faites sur mesure.

— C'est quoi, ça ?

— C'est par curiosité ou bien pour l'enquête ?

— Pour les deux, m'a-t-il répondu sur un ton déplaisant.

— Des tubes de rouges à lèvres. Je les collectionne. Une manie comme une autre.

Je les regardais. Il y avait longtemps que je ne les avais pas contemplés aussi longuement. Pourtant, je me souvenais de tous et de

chacun, même du jour et de l'endroit où je les avais achetés.

Mais il y en avait un que je ne connaissais pas.

Il était doré et en dehors de la vitrine, on aurait pu croire qu'il était en or. Un petit peu plus grand que les autres, comme si c'était un étui pour emporter dans un sac. Je n'achetais jamais d'étui, je ne les aimais pas. Je l'ai ouvert. Dedans il n'y avait pas de rouge à lèvres. Seulement un papier soigneusement roulé.

« Chère Lonia, j'ai dépensé tout ce qui me restait pour t'acheter ça. C'est une façon ridicule de te remercier pour ton aide mais je n'ai pas la tête assez claire pour penser à quelque chose de mieux. Ma mère m'a téléphoné. Jerónima lui avait donné ce numéro et lui avait dit que j'étais enceinte. Qu'on m'avait violée et que je voulais avorter. Elle m'a fait des reproches. Elle m'a traitée de tous les noms. Et elle m'a dit qu'elle venait me chercher avec mon père, et qu'il me donnerait ce que je mérite. Ils ne veulent pas que la honte pèse sur la famille. Je ne sais pas t'expliquer ce qui m'arrive. J'ai peur. Mais j'ai envie aussi de les contrarier, comme ça ils sauront que leur honte est tout ce qu'il y a de plus sérieux. J'aime mieux mourir. J'ai acheté une boîte de valium pour m'endormir et ne pas pouvoir faire marche arrière. Quand j'aurai avalé toutes les pilules, je me tailladerai les veines. Et je m'endormirai en perdant mon sang. La seule chose qui m'ennuie, c'est que je vais te donner beaucoup de soucis. Demande pardon de ma part à Mercè. Et toi, ne m'en veux pas de t'avoir sali ta baignoire.

Sebastiana »

Si j'étais passée la prendre à quatre heures comme je le lui avais promis, maintenant elle serait vivante, me criais-je moi-même en silence. Des cris m'assaillaient le cerveau et en sortaient assourdis, inextinguibles, par les yeux. J'ai tendu la lettre à Mercè.

— Quelle misère, a-t-elle dit aussitôt après l'avoir lue.

XIV

Mercredi

Lorsque les parents de Sebastiana sont arrivés et qu'ils ont pris en charge – de gré ou de force – la situation, Mercè ou Quim ont insisté : il fallait que je me repose. À vrai dire, ils n'ont pas eu tellement à insister, parce que j'avais perdu toute envie.

Un bon calmant, un lit accueillant chez Mercè, une chambre sombre et silencieuse m'ont permis de dormir aussi longtemps que la fois où j'avais reçu le coup sur la tête chez Gómara : un jour et une nuit. Je me suis réveillée sans souffrance physique, et ce qui pesait sur mon âme était suffisamment assoupi pour ne pas m'empêcher d'avoir conscience que la vie continuait. Ma vie à moi.

— Tu peux utiliser ma voiture, m'a dit Mercè au petit déjeuner. Et, pour finir : hier, Berta m'a appelée. Elle a des choses pour toi.

J'ai aussitôt fait son numéro. L'autorisation pour le reportage photographique, elle me l'aurait quand je voudrais. L'interview avec le docteur Canal dépendait de ses disponibilités horaires, mais elle ferait son possible. Sauf que, m'a-t-elle dit, il ne sera pas nécessaire quand tu en sauras autant que moi...

J'ai appelé Neus.

— Oh, Lonia, m'a-t-elle dit de sa voix fadasse, je suis en train de préparer un reportage historique... J'ai du travail pour toute la journée à choisir des photos de mes archives, et demain il faut que je fasse les agrandissements...

— Neus...

— Je sais, je sais, inutile de me redire que si ce n'était pas pour toi... Tu m'aideras, après, à choisir les photos ?

— Entendu. On se retrouve dans deux heures à la clinique Garbí.

— C'est une chance que je ne l'aie pas fait passer pour une analyse officielle, m'a dit Joan en me voyant. Si jamais cette analyse était enregistrée, j'en prendrais pour mon grade. D'où as-tu tiré ce matériau ?

— Que se passe-t-il ?

— Simplement que c'est très gros. Je t'ai mis l'explication technique, et une autre plus facile à entendre – il m'a tendu deux feuillets qui ne portaient pas l'entête du laboratoire, un peu froissés à force d'avoir traîné dans la poche de la chemise. J'ai écrit ça à la maison, je ne veux pas y mêler le laboratoire.

Pendant que je lisais l'explication la plus simple, Joan est allé chercher l'échantillon. Il l'avait mis sous clé dans un tiroir de son bureau.

— Dans quoi t'es-tu fourrée, Lonia ? C'est très risqué tout ça... – et il m'a souri : il vaut mieux que tu ne me le dises pas ; mais ma discrétion a un prix.

Je me suis rendu compte qu'il avait un sourire hypocrite.

— Lequel ?

— Par exemple..., que tu m'invites encore à dîner chez toi, mais sans cette sainte nitouche de Majorque que tu loges ; et que tu ne passes pas ton temps à roupiller...

La femme qui lui a donné le jour ignorait quelle espèce de goujat elle avait engendré. Mais je n'ai pas dit un mot de ce que je pensais.

— D'accord. Nous en reparlerons, mon fils, ai-je dit.

— Bien sûr que nous en parlerons, ma fille... Je t'appellerai.

Maintenant, il arborait un sourire bête.

Berta Prat a raccroché le téléphone et écrit sur un papier à l'en-tête de la clinique l'autorisation accordée à Neus, étant bien entendu qu'il lui faudrait la montrer à chaque responsable de service avant de prendre une photo. D'autre part, Neus savait que ce qui m'intéressait, c'étaient surtout les hommes dans la quarantaine, un peu chauves, grands et costauds, avec le visage émacié.

Lorsque Neus est sortie du bureau, Berta m'a fait asseoir ; la satisfaction se lisait sur son visage.

— J'ai appris des choses. Non, ne t'en fais pas... Je les ai captées avec la plus grande discrétion. Antal n'est pas mort d'accident, il est mort châtré – Berta s'est mise à rire, je suppose que c'est en voyant la tête que je devais faire. – C'est gros, tu ne trouves pas ? Or le fait est que le docteur Canal était un grand ami d'Antal, et encore plus de la baronne... Maintenant, ils le sont encore plus, amis. J'ai l'impression qu'ils vont se marier. Mais ce n'est ni la baronne ni Canal qui l'ont châtré – Berta prenait un malin plaisir à jouer au détective. – Il se trouve qu'Antal était un putassier, pour parler franchement. On

raconte qu'il n'était pas étranger à un trafic de Philippines. Et qu'il avait fauché son amie au Philippin qui organisait le trafic, et le Philippin l'a châtié... Le docteur Canal, qui avait peur qu'avec le merdier d'Antal et des Philippins on finisse par lever le lièvre de sa liaison avec la baronne, s'est arrangé pour tout faire passer pour un accident, en accord avec la baronne, naturellement...

— Et tu n'en savais rien, de tout ça ?

— Pas la moindre idée. Il me semble qu'il n'y a que quelques personnes qui soient au courant, des brancardiers, des vigiles et des femmes de ménage. Le staff de l'établissement s'imagine que nous vivons dans les nuages. Ah, il est venu un détective ami d'Antal, pour fourrer son nez partout. Mais on m'a assuré qu'il est reparti les mains vides, comme il était venu... Un certain Arquer...

— Lluís Arquer, ai-je dit. C'est bien ce que je pensais. Et comment va le docteur Canal ?

— Tu le verras toi-même... Attends au bar, et sa secrétaire te préviendra lorsqu'il pourra te recevoir.

— Et Gómara ?

— Il a été incinéré hier.

— Tu n'en as pas entendu parler ? Il ne court aucun bruit ?

— Pas un mot.

— Vous avez un service de sécurité, à la clinique ? Je n'ai vu personne...

— Si, il m'est arrivé de voir des hommes en uniforme... surtout au laboratoire et au magasin. Il y a beaucoup de vols de drogue...

— Quelle est l'entreprise ? Oui, ce service de sécurité...

— Aucune idée, ma chère. Veux-tu que je le regarde ?

Ce qu'elle a fait. Naturellement, c'était l'entreprise Rec.

Au bar, il y avait peu de monde et de la musique d'ambiance. Et comme on pouvait y fumer, chacun avait sa clope à la main. On y retrouvait les employés qui avaient fait sortir de la chambre du malade les visiteurs indéliçats et qui, autour d'une table, leur faisaient la conversation, ainsi que du personnel en blouse blanche ou verte qui s'entassait le long de la rambarde.

L'odeur de café au lait a fait naître en moi un désir incontrôlable d'« ensaïmada » mouillée, comme celle que je mangeais de bon matin, avant de partir pour l'école. Une « ensaïmada » juste sortie du four par ma mère, dans une corbeille toute neuve.

J'ai demandé un croissant.

— Mademoiselle Mireia Gual ?

J'étais tellement distraite par le croissant que j'ai failli dire non à la blouse blanche, avec une fille dedans, qui s'était approchée de moi et qui s'inclinait légèrement devant moi.

— Oui, ai-je répondu.

— Le docteur Canal va s'occuper de vous.

J'ai rencontré Neus dans le couloir. Elle venait de prendre les photos du docteur Canal et elle en avait fini. Nous nous verrons au magazine, m'a-t-elle dit en clignant de l'œil.

— Entrez, mademoiselle Gual.

Il m'a examinée de la tête aux pieds au moyen de rayons X. C'était un de ces hommes si bien bâtis que, de prime abord, ça vous coupe le souffle mais, quand on les regarde bien, ils correspondent à tous les lieux communs d'une description flatteuse, bien qu'ils aient toujours quelque chose d'affecté, et dans leurs expressions et dans leurs manières. Trop charmant et trop élégant pour être un homme. Et trop aimable. De ceux qui tendent exagérément le bras pour serrer la main, dans un geste qui se veut franc, mais qui me donne toujours l'impression de maintenir la distance physique.

Nous avons parlé du fonctionnement de la clinique, des recherches qu'on y menait, de médecine privée et de médecine publique, de greffes et d'inséminations, d'éthique professionnelle... Et comme je me préparais à lui poser des questions qui m'intéressaient vraiment, on l'a appelé par l'interphone. Il s'est excusé, s'est levé et m'a dit qu'il nous faudrait poursuivre cette interview plus tard. Si je voulais, je pouvais l'attendre ici même.

J'en ai profité pour fureter. Je ne cherchais rien de concret... ou peut-être bien que si. Dans la bibliothèque remplie de livres reliés pleine peau, un dictionnaire médical. Et dans le dictionnaire, la copie d'un bordereau de fret qui m'a empêchée de l'attendre.

Je n'ai jamais aimé les cliniques, mais celle-ci ne sentait absolument pas le désinfectant. Je suis entrée dans la lingerie et, au milieu de draps, de pyjamas, de serviettes, j'ai trouvé une étagère avec des blouses blanches. Et des sabots, ceux que portaient les femmes de ménage.

La clinique était grande mais bien signalisée. Le laboratoire lui-même n'avait pas une odeur de clinique. Il n'y avait qu'un garçon, affairé à sa table. Je regardais les pots, les flacons, les étiquettes.

— Ne touche à rien, m'a dit distraitemment le jeune homme. Que

cherches-tu ?

Je n'ai pas répondu, ce qui l'a obligé à me regarder.

— Tu es nouvelle ?

— Oui.

Je me suis approchée de lui. Dans un panier de plastique semblable à ceux que les fleuristes utilisent, il y avait quantité de petits flacons. Vides. Et à côté du garçon, un papier avec une liste de noms qui ne m'ont pas semblé nouveaux.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui ai-je demandé. Et je me suis appuyée langoureusement sur son dos.

— Tu ne m'as toujours pas dit comment tu t'appelles. Information pour information...

Il avait croisé les bras, fait tourner son tabouret et il m'observait comme si j'étais une bactérie vue au moyen du microscope. Mais je ne crois pas que lorsqu'il regardait des bactéries ses yeux avaient cette petite lueur de malice. Il faut vraiment être très canaille pour vouloir flirter avec une bactérie.

Je lui souriais complaisamment lorsque notre idylle a été interrompue par l'arrivée d'un homme en uniforme du Rec. Se contentant de jeter un coup d'œil depuis la porte, il a demandé au garçon :

— Tout va bien ?

— Oui, oui... a-t-il dit hâtivement, et l'homme a refermé la porte. Alors le garçon m'a pris avec familiarité par la taille : je ne peux pas me distraire... pour l'instant. À quelle heure tu finis ?

— Et toi ?

Nous avons pris rendez-vous et j'ai quitté le labo en roulant sacrément les hanches. Arrivée à la porte, j'ai fait un clin d'œil au vigile et j'ai suivi le couloir aussi lentement que possible.

J'ai eu du mal à repérer l'entrepôt. Il se trouvait au second sous-sol et il n'y avait aucune indication pour en signaler le chemin, contrairement à toutes les autres sections. Il était fermé mais il y avait de la lumière à l'intérieur. Par le guichet de la porte, j'ai vu un homme assis à une table et, un peu plus loin, piquant un roupillon, un autre type en uniforme de la Rec.

D'un téléphone intérieur qui se trouvait dans le corridor, j'ai appelé le standard.

— Mademoiselle, qui se trouve à l'entrepôt ?

Elle a tardé à répondre. Lorsqu'elle m'a craché le morceau, je lui ai

demandé de me le passer.

— Monsieur Pere, le docteur Canal vous demande de monter tout de suite.

— J'accours.

J'ai filé vers l'ascenseur et je suis entrée au premier étage. Là, j'ai attendu dans le couloir. L'ascenseur est redescendu immédiatement, puis est remonté avec M. Pere et le gardien. Alors je suis redescendue.

La serrure du magasin résistait à l'épingle à cheveux et à mon agilité. J'espérais que M. Pere et Cie mettraient du temps à trouver le docteur Canal. Et que le docteur Canal ne me faisait pas chercher dans tout l'établissement.

Finalement, la porte a cédé. Le magasin avait des proportions exagérées. On aurait pu y conserver tous les médicaments et toutes les drogues de toutes les cliniques de Barcelone. Les malades de cette maison consommaient-ils donc tant de merde ? Je me suis activée. Et j'ai eu le temps de voir presque tout ce à quoi je m'attendais. Mais au moment où j'allais prendre une fiole pour avoir un échantillon, j'ai entendu les portes de l'ascenseur. Comme je mettais la fiole dans la poche de la blouse, la porte du magasin s'ouvrait et le ton des voix montait parce qu'ils l'avaient trouvée forcée, et ils s'égaillaient dans les couloirs étroits formés par les rayonnages métalliques et dans les passages ménagés entre les caisses et les bidons.

J'essayais de deviner le nombre de personnes et, à leurs voix, l'endroit où chacune d'elles se situait, mais avant que j'aie pu le faire, un silence sinistre et inquiétant s'était installé. J'ai entendu des pas et, près de moi, un juron : alors, je n'ai plus hésité : j'ai quitté mes sabots et j'ai couru nu-pieds jusqu'à la porte. Entre les rayonnages qui n'étaient pas trop garnis, j'ai vu le garde qui était entré dans le laboratoire. Et, à la porte, le docteur Canal, le visage assombri par l'alerte. Le vigile s'avançait vers moi sans m'avoir encore vue. J'ai pris un pot sur une étagère et je l'ai lancé aussi loin que j'ai pu. Le garde a changé de direction et est allé là où il avait entendu le bruit. Le docteur Canal s'est avancé vers la table en laissant la porte entrouverte. Ils me facilitaient les choses. J'ai continué de marcher entre de gros colis et lorsqu'ils ont trouvé les sabots, je m'esquivai par la porte.

Pour ne pas me faire repérer par le bruit de l'ascenseur, je suis montée par l'escalier. Mais quand j'ai voulu sortir au rez-de-chaussée, les deux individus qui m'avaient menacée de me retirer la licence arrivaient par le couloir central, pressés et soucieux. Aussi suis-je revenue à l'escalier et je suis montée à l'étage supérieur. Service de gynécologie et d'obstétrique. Juste à cet instant, un agent de sécurité

entrait dans le bureau de Berta...

Je me suis dirigée vers l'ascenseur. Plus loin, vers le monte-charge, j'ai marché à côté d'une civière qu'un surveillant poussait. Le brancardier a regardé mes pieds nus et m'a demandé où j'avais perdu mes chaussures. Mais déjà la porte du premier s'ouvrait et je m'y suis engouffrée sans répondre.

J'ai quitté la clinique par les jardins de derrière et je me suis mise à courir comme une folle. En arrivant à la voiture, j'avais les pieds en compote.

Mais je ne tenais pas à rentrer chez moi. Sans en avoir conscience, je m'étais habituée à savoir que j'y trouverais Sebastiana. Maintenant, le vide qui m'y attendait me rendait malade rien que d'y penser.

Quim était au bureau.

— Ton ami le policier a appelé, il a les documents..., je veux dire la protection... Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Où as-tu perdu tes chaussures ?

Mon ange gardien était une vraie maman gâteau : il avait même installé une pharmacie au nouveau bureau. Pendant que je me lavais les pieds à l'eau oxygénée :

— Les gens de *Rosa y Azul* ont appelé, eux aussi. Le directeur est furax : c'est la deuxième fois que des flics s'y rendent pour demander deux personnes différentes, et il soupçonne que les deux n'en font qu'une, toi...

— Eh bien ! Ils ne vont pas tarder à y revenir... Et comment diable ont-ils eu ce numéro de téléphone, au magazine ? Connarde de Neus.

— Ton copain flic le connaissait aussi.

— C'est moi qui le lui avais donné... Je suppose qu'au magazine on ne leur a rien dit, à ces deux sbires ?

— Non, mais si peu qu'ils fassent chier, ils seront dans l'obligation d'y passer, c'est le directeur qui m'a demandé de te le répéter. Et moi je lui ai dit qu'il s'agissait de deux branleurs qui faisaient des extras et qui pouvaient tout au plus les embêter... Mais le directeur ne m'a guère semblé convaincu...

Lorsque Quim est descendu au boulevard Rosa m'acheter des chaussures – et un sandwich au fromage, encore un jour sans déjeuner, heureusement qu'il y avait eu le croissant au milieu de la matinée –, j'ai appelé le magazine. J'ai obtenu une trêve de quelques jours en échange de la nouvelle du futur mariage et des anciennes histoires de fesses du docteur Canal et de la baronne de Prenafeta. Après quoi, j'ai appelé Joan, celui du laboratoire.

— Je veux seulement que tu me dises si l'échantillon que Quim va te porter est semblable à celui que je t'ai donné... La récompense sera double : deux dîners.

— Et le pourboire ?

— Le pourboire, aussi.

Cochon !

Puis, j'ai appelé mon ami le policier. Et après, Neus.

— Je viendrai après avoir dîné. Veux-tu que Quim vienne lui aussi, pour nous aider ?

Il m'a amenée dîner à la jetée. Cela puait l'huile refroidie. Insupportable. Les tables étaient sales, les vitres côté mer embuées. La musique à tout-va nous obligeait à crier.

Il avait eu de l'avancement, mais sans avoir accompli d'exploit pour autant. S'il croyait que ça marcherait dans cette ambiance, vraiment il se fourrait le doigt dans l'œil. Mais comme il me remettait les récépissés de tous mes papiers, il m'a fallu être très aimable avec lui. La seule chose sur laquelle, en dépit de son insistance, je n'ai pas cédé, ç'a été de manger des fruits de mer. Une salade et un yaourt.

Pendant qu'il réglait l'addition, je suis sortie regarder la mer. Toute noire. Étincelante de bateaux pêchant au lamparo. J'ai eu la nostalgie de Majorque et j'ai décidé de prendre une semaine lorsque cette affaire serait réglée. Une semaine ou deux. Et je porterais un bouquet de fleurs sur la tombe de Sebastiana.

— Où veux-tu aller à présent ? – Il avait posé son bras sur mes épaules et j'ai respiré un relent de « Varon Dandy ». Définitivement, c'était un poivrot. Et puis, ils sont chiants les hommes qui, sous prétexte qu'ils vous rendent un service, vous demandent toujours la même chose en échange. On va danser, tu veux ?

— Je regrette, j'ai promis à une amie d'aller l'aider à préparer un travail pour demain...

— Mais... mais, je pensais... – il s'exprimait dans un espagnol peu élégant, identique à celui du temps où il faisait des heures supplémentaires dans les grands magasins. Réellement, sa promotion n'était que de pure forme.

— Oui, j'ai bien conscience que le service que tu m'as rendu doit être payé plus que ça...

— Il n'est pas question de payer quoi que ce soit, Lonia...

— Bien sûr que si. C'est ce que nous avons dit. Je comprends

parfaitement ce qui est dit à mi-mot, les insinuations... mais aujourd'hui je ne peux pas tenir mon engagement. Je regrette.

— Un autre jour ?

— D'accord.

J'ai eu une pensée pour le garçon du laboratoire de la clinique qui devait être encore en train de m'attendre, avec la même intention, et je n'ai pu éviter d'éclater de rire.

Du logement de Neus, les tours de la Sagrada Familia s'effaçaient derrière une brume poisseuse. J'ai senti un frisson dans mon dos. Il ne manquait plus que ça, que j'aie pris froid sur la jetée, après la chaleur suffocante qu'il faisait au bar.

— Tu as quelque chose contre le mal de tête ? Pourvu que ça ne soit pas de l'aspirine...

— Je n'imaginai pas que les végétariens prenaient des médicaments...

— Les végétariens en prennent.

Sur une table qui occupait tout un pan de mur, il y avait un amoncellement de photos. Quim s'était déjà attelé à l'ouvrage, enthousiaste comme un chien avec un os. Lorsque Neus nous a donné les instructions pour le tri ainsi que la loupe pour mieux voir les planches de contact, elle s'est enfermée dans le laboratoire pour révéler les photos prises à la clinique.

— Qu'est-ce que t'a dit le Joan du laboratoire ? ai-je demandé à Quim avant de m'y mettre.

— Tu peux y passer demain.

J'avais les yeux qui papillotaient. Mon mal de tête était revenu et le travail m'avait mis les nerfs en boule. Cela faisait deux bonnes heures que je regardais des planches de contact et que je notais la référence des clichés que je choisisais. Elle était très ordonnée, Neus. Avec ma liste et celle de Quim, elle trouverait immédiatement les négatifs et en ferait le développement. Des noces dans les rues, des enfants donnant à manger aux pigeons dans les rues de Barcelone, des groupes de jeunes qui s'éclatent, des scouts montant dans un autocar, les guinguettes de fruits de mer de la Barceloneta, des messieurs qui promenaient des chiens, des fontaines modernistes avec des gens qui y buvaient, des pépés jouant à la pétanque. Images bucoliques et citadines. Des Gitanes qui quémandaient, des gamins se faisant passer un joint, des hommes, dans le métro ou dans l'autobus, qui avaient la main baladeuse – comment Neus avait-elle pu prendre toutes ces

photos ? À dire vrai, elle était une professionnelle bien supérieure à l'idée que je m'en faisais –, des vieux endormis sous des porches ou dans les escaliers du métro. Le revers de la médaille des images citadines. Ce reportage, on ne le lui publierait pas à *Rosa y Azul*. Il était trop dérangeant. Et trop bon.

Maintenant, j'avais entre les mains toute une collection de planches de contact inutilisables. Dîners, night-clubs, cérémonies sociales, conférences, célébrations diverses. Je passai rapidement. Mais, brusquement, j'ai poussé un cri qui a fait sursauter Quim.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je promenais lentement la loupe sur ces clichés. Je jurais sans m'en rendre compte. Sur mes bras, les poils s'étaient hérissés.

— Appelle Neus !

C'était un grand salon. D'un hôtel de luxe, assurément. Des tables rondes avec des hommes assis autour. Un banquet. Vues d'ensemble, vues partielles. Ici, un serveur cache la moitié de l'objectif. Là, une moitié de table avec des hommes qui portent un toast. Encore des vues partielles. Et des vues d'ensemble, sous d'autres angles. Une file de serveurs en ordre de bataille. La table de la présidence avec, devant, un énorme bouquet de tulipes. Rien que des hommes. Pas une femme. En tenue de soirée. Nœud papillon noir et revers brillants.

À une table, il y avait, assis l'un à côté de l'autre, Antal et Gómara.

— Neus, regarde ça. Dis-moi que c'est vrai. Dis-le-moi !

— Toi, alors ! Les deux morts !

— Laissez-moi regarder ! disait Quim.

Neus a pris les négatifs et les a passés à l'agrandisseur. Et, à une autre table, nous avons découvert le docteur Canal. Et le Philippin en blanc, à côté, et Marti, celui de l'usine, en uniforme de garde de sécurité, debout devant la porte de la salle à manger.

— Où c'était ça ? ai-je demandé avec impatience. Et quand ? Neus, vite, des agrandissements de tout. Plus les photos sont grandes, plus elles sont détaillées. Cette fois, c'est sûr que nous le tenons !

J'ai été prise d'une rage folle de n'avoir pas visionné plus tôt ces photos. On dit que dans notre métier le hasard n'existe pas. À partir de maintenant, ceux qui le disent devront aller se rhabiller.

Neus s'était à nouveau enfermée dans son laboratoire. Je prenais note des renseignements portés sur la fiche correspondant au numéro et aux lettres du jeu des négatifs. Quim était allé dans la cuisine préparer quelque chose de chaud.

C'était une nuit comparable à celles que nous passions à l'appartement, lorsque mes compagnes avaient des examens. Et comme à chaque fois, après le thé du matin, je me suis endormie comme une souche. Par terre, un coussin sous la tête et un journal sur la figure.

XV

Jeudi matin

Effectivement, le contenu du flacon de la clinique Garbí était exactement le même que celui du flacon de l'usine Gómara. Pour fêter ça, je suis entrée dans une parfumerie de la partie haute de la Rambla de Catalunya et je me suis acheté le rouge à lèvres le plus cher qu'ils avaient.

Ensuite, je suis descendue jusqu'à la place de la Cathédrale et, toujours pour fêter ça, j'ai laissé la voiture sur le parking qui se trouve derrière le Collège des Architectes.

Au milieu de la matinée, j'entrai dans la boutique de l'antiquaire avec un sous-main plein de photos. Celles de la clinique et les agrandissements.

M^{me} Gaudí m'a fait passer dans l'arrière-boutique et les a examinées lentement. Après en avoir vu la moitié, elle m'a donné l'impression d'être lasse, de s'ennuyer, mais je l'ai obligée à continuer. Parvenue à la table de la présidence, elle s'est arrêtée. Elle a pointé, d'un air indécis, un des hommes qui y étaient assis. J'ai cherché parmi les photos qui restaient et je lui ai présenté un agrandissement. Elle avait fait du bon travail, Neus.

— Oui, c'est celui-ci, a dit M^{me} Gaudí.

— Vous en êtes sûre ?

— Certaine.

Il avait des cheveux blancs, le front largement dégarni, le visage émacié. Il ne semblait pas être bien gros et il était plus âgé que les deux autres.

— Vous en êtes bien sûre ?

Elle a dit oui sans hésiter. Avec comme de la rage dans la voix.

— Quand a-t-elle été prise, cette photo ? a-t-elle demandé.

— Cette année, le 15 mai.

Elle a émis un son, presque un grognement.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Si, si... – elle s'épongeait le front – il fait très chaud, vous ne trouvez pas ?

— Et sur toutes les autres photos, vous n'avez reconnu personne ?

— Non, absolument... – elle a marqué un temps d'arrêt. De toute l'organisation, je n'ai jamais eu de contact qu'avec eux trois.

— Dont deux sont morts lorsque je les ai retrouvés...

M^{me} Gaudí a haussé les épaules, puis s'est épongé le front une fois encore. J'ai rassemblé les photos et je suis sortie, bien décidée à trouver le troisième homme ce jour même.

À l'hôtel, on m'a fait entrer dans le bureau des relations publiques. À peine y étais-je introduite, vu les regards posés sur mon jean et ma chemise à raies dont les pans flottaient, je me suis rendu compte que j'aurais dû m'habiller plus décemment. Mais il n'était pas question de faire machine arrière.

— Pourquoi tenez-vous à le savoir ? – et dans la voix du responsable, on pouvait discerner clairement de la méfiance et du mépris.

J'ai décidé de jouer le grand jeu.

— S'agirait-il d'un secret ?

— Non, naturellement, mais comme vous pouvez le comprendre, nous ne donnons pas d'information à n'importe qui.

— Très bien, c'est vous qui y perdez – et j'ai pris la porte.

— Attendez ! Ne vous mettez pas dans cet état, mademoiselle.

— Je suis journaliste et je prépare un reportage sur Barcelone. Ville de foires et de congrès. Je sais que votre hôtel est incontournable dans ce domaine. Mais si vous refusez de me fournir les informations, après, ne venez pas vous plaindre. Si vous voulez des références sur moi, vous pouvez appeler *Rosa y Azul*, même s'il s'agit d'un reportage pour Neus Blume, de Francfort... Bon – ai-je dit, la porte déjà ouverte –, je n'aime pas qu'on me mette des bâtons dans les roues. Je suis une bonne professionnelle et je connais d'autres endroits où aller chercher des informations... Mais moi, je ne cache rien et je me verrai dans l'obligation de dire que vous n'avez guère été aimable avec moi...

Le responsable s'est mis à bredouiller des excuses, s'est avancé vers moi les bras tendus, m'a prise délicatement par le coude et m'a conduite jusqu'à un fauteuil. Il m'a offert des cigarettes, que j'ai refusées. Il m'a offert du whisky, dont j'ai pareillement décliné l'offre, et il s'est mis à ma disposition pour tout ce que je voulais.

— Non, simplement savoir les congrès et les réunions qui se sont tenus dans vos salles au second trimestre de cette année...

Le 15 mai, on avait célébré la clôture d'un colloque international sur la conservation dans les musées. C'était, selon les renseignements fournis par l'hôtel, la Muséum Goldsmith Foundation qui l'avait organisé, et les réunions s'étaient tenues dans des salles du Collège des Avocats.

Dans les bureaux du Collège j'ai appris que les salles avaient été louées par l'Organisation Internationale Pro Musées, une filiale d'Art Mondial qui, elle-même, possédait une filiale à Barcelone.

Je me suis retrouvée dans les bureaux d'une association de bienfaisance et de solidarité, genre tiers-mondiste. Les personnes qui y travaillaient n'avaient pas l'air de savoir de quoi je leur parlais.

— J'y suis ! a dit un garçon. Jordi doit être au courant. Veuillez attendre.

Il a décroché le téléphone et m'a donné l'adresse de Jordi. C'était un jeune handicapé. Oui, il se souvenait parfaitement de ce colloque que présidait monsieur Pierre Jovel, le conservateur du musée des Marais, à Lyon. Monsieur Jovel était aussi président de l'O.I.P.M. et membre du conseil d'administration de la Fondation Goldsmith.

Je lui ai montré les photos. Monsieur Pierre Jovel était le troisième homme.

Après tout, cette histoire de trafic d'œuvres d'art était peut-être vraie. Peut-être que madame Gaudí ne m'avait pas débité autant de mensonges que je le croyais. Mais, pourquoi ne m'avait-elle pas dit que le troisième homme était français ? Un renseignement tellement précieux...

— C'est quelqu'un en muséographie, me disait le jeune homme assis dans son fauteuil roulant. Il vient souvent à Barcelone. L'été, il le passe sur la Costa Brava, à Begur il me semble... Et il possède une maison à Pedralbes.

— Et toi, quels sont tes rapports avec Jovel ?

— La Fondation Goldsmith a une section, disons de bienfaisance. Elle donne des bourses à des handicapés, pour qu'ils fassent des études, pour qu'ils voyagent... Ceux qui y travaillent sont presque tous handicapés. Moi, je suis membre du Cidob et, de temps en temps, on me fait travailler. C'est dans ces conditions qu'Art Mondial nous a parlé de l'organisation de ce colloque et nous a dit que la fondation avait pour règle de fournir du travail aux handicapés... C'est moi qui ai pris en main l'organisation d'une bonne partie du colloque, en tenant compte, naturellement, des directives des promoteurs...

— Dis-moi, il n'y a pas de quoi devenir pec avec tous ces sigles et tous ces organismes ?

— Pec ? C'est quoi, pec ? – Jordi n'avait pas compris le mot mais en voyant la tête qu'il faisait, j'aurais juré qu'il en avait pigé le sens.

— Bête, idiot...

— Bon ! Il s'agit d'organismes qui fonctionnent sous les auspices de l'Unesco, et d'autres, privés, qui de temps à autre collaborent avec lui. Et, parfois, bien que ce soit des organismes à caractère international, dans chaque pays ils prennent un nom différent... Mais quand on est dans le coup, c'est très clair...

— Tu as touché beaucoup pour le travail que tu as fait pour ce colloque ?

— Dieu merci, j'ai pu faire arranger mon appartement en fonction du fauteuil roulant... Maintenant c'est un logement pilote pour les gens comme moi.

— M. Jovel, comment est-il ?

— C'est une excellente personne.

Et sans me demander pourquoi je les voulais, sans même une ombre de méfiance, Jordi m'a donné l'adresse et le numéro de téléphone, à Barcelone, de Pierre Jovel, son bienfaiteur. Non seulement il ne m'a posé aucune question indiscrete, mais il ne m'a rien demandé en échange.

Cela m'a fait de la peine pour lui : par ma faute, il allait sûrement perdre les avantages dont il jouissait. Mais les choses sont comme elles sont, et pas comme nous voudrions qu'elles soient.

Quand je me suis retrouvée dans la rue, je me suis rendu compte qu'il faisait une journée splendide. L'air était frais pour un jour de juillet et le soleil couchant avait perdu le piquant de ses heures de pointe.

J'ai décidé qu'il y en avait assez d'emprunter la voiture de Mercè ; pour quelques jours, je pouvais bien me payer le luxe d'en louer une. Jusqu'à ce qu'arrive le moment de récupérer la mienne. J'avais l'impression d'être riche : M^{me} Gaudí me réglerait bientôt mes honoraires, et ils seraient importants. Grâce au travail que j'avais fait pour elle et aux mensonges – ou demi-vérités – que j'avais supportés. Je ne pensais certes pas lui faire du chantage ni lui faire payer mon silence. Je n'avais pas l'intention de me taire, moi. Il y avait trop de saleté pour que je la dissimule sous mon tapis brosse.

Il me restait pourtant quelques pistes à vérifier. Par exemple, du côté des caisses en bois d'eucalyptus de chez Gómara. Par exemple,

aussi, rechercher si l'histoire de Canal et de la baronne était exacte, ainsi que celle du Philippin jaloux. Enfin, quel lien y avait-il entre Jovel et les deux morts, en plus de ceux que je soupçonnais ? J'étais curieuse, surtout, de faire la part du vrai et du faux dans ce trafic d'œuvres d'art.

La personne de Jovel remettait cette question sur le tapis alors que j'avais cru que ce n'était qu'un rideau de fumée.

Je me suis arrêtée à une buvette pour prendre un verre d'orgeat. Et de la cabine du coin de la rue, j'ai appelé le bureau.

— Quim, la voiture de Mercè est au parking de Muntaner, à côté du Ninot. Va la chercher et rends-la-lui. Je vais louer une...

— Mercè a appelé. Elle a demandé quelle connerie tu avais bien pu faire à la clinique Garbí. Ils ont flanqué Berta à la porte. Et les gens du magazine ont encore été visités.

Dans la cabine, on aurait dit que toute la chaleur de la journée s'était concentrée. J'avais des renvois d'orgeat.

— Merde alors ! Quand on pense comme tout avait si bien commencé aujourd'hui !

Pour me consoler, je me suis acheté un autre rouge à lèvres, mais pour autant, les difficultés n'étaient pas terminées. Quand ça commence, c'est sans fin. À l'agence de location de voitures, ils ne se sont pas satisfaits des copies de mes papiers. J'ai eu beau leur expliquer qu'on m'avait volé ma voiture avec mon sac dedans – explication parfaitement plausible d'ailleurs –, ils n'ont rien voulu savoir. Après m'être énervée contre une moitié de l'humanité, je me suis dit qu'il existait d'autres agences, et alors que j'avais déjà envoyé les petits mecs du bureau se faire cuire un œuf, une voix a joyeusement retenti dans mon dos :

— Apolonia !

C'était Marti, celui de la petite place du Pedro. L'ex de Rosa. Un dieu fait diable de la fac de Sciences éco.

Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Nous nous sommes embrassés. Les types du bureau n'en croyaient pas leurs yeux.

— Et qu'est-ce que tu fais par là ? Et ta vie, tu en es où ?

— Et toi ?

— Comme tu vois... Je travaille dans les bureaux.

— Tu travailles ici ?

— Qu'y pouvons-nous ? Les rêves sont une chose, les besoins une autre.

On n'avait pas l'impression que de ne pas avoir réussi à se faire le nom auquel il aspirait – être le Marx catalan – lui ait retourné les sangs. Et moi, je me trouvais devant un de ces hasards qui tiennent du miracle, mais si on les raconte, personne n'y croit.

— Allons prendre un café, ma vieille ! Je suis sûr qu'on a un tas de choses à se raconter... Je vis à nouveau avec Rosa... Pourquoi tu ne viendrais pas dîner, ce soir ? Rosa en sera folle de joie, j'en suis certain. Nous attendons un bébé...

— Tu es le boss, toi, ici ? lui ai-je demandé, égoïstement.

— C'est moi le boss, a-t-il répondu, railleur.

— Eh bien, avant de faire le café, tu vas me régler un problème.

Il m'a donné la plus belle voiture dont il disposait et il n'a voulu ni que je paie ni que je verse des arrhes. Lorsque le gamin, rouge comme une écrevisse, m'a remis les clés, je lui ai fait un bras d'honneur.

Rosa, on aurait dit un éléphant. Un éléphant heureux ! Ç'a été une soirée extraordinaire, pleine de souvenirs et de retrouvailles. Ils savaient tous deux ce qu'étaient devenus tous les gens de la bande. J'étais la seule dont ils avaient perdu la trace. En fait, j'avais toujours été marginale parmi mes amis de l'université. À cette époque, il y avait encore des classes. Maintenant aussi, mais il n'y a plus autant de différence entre un directeur d'une agence de location de voitures et une détective de rien du tout. En fait, aucun d'entre eux n'avait fait bouger le monde. Ils n'avaient même pas eu une seule bouchée de ce monde qu'ils croyaient pouvoir bouffer. Si bien que cette soirée nous a laissé dans la bouche un goût amer. En rentrant chez moi, j'ai souhaité n'être jamais sortie de Majorque, n'avoir jamais désiré faire de grandes choses dans ma vie. N'avoir jamais voulu étirer le bras plus loin que la manche : maintenant j'avais les coudes à l'air et j'avais froid.

Peut-être ne retournerais-je qu'une semaine à Majorque. Peut-être y retournerais-je pour y rester.

Plongée dans la tristesse de ce constat, j'ai pris l'ascenseur, ouvert la porte, je suis allée pisser, j'ai ouvert le robinet de la baignoire, j'y ai jeté une bonne poignée de sels, à la cuisine je me suis préparé une infusion au miel, je me suis déshabillée, j'ai sorti le peignoir et les chaussons... et pendant que la baignoire finissait de se remplir, j'ai ouvert les fenêtres pour évacuer cette touffeur qu'il y avait dans toute la maison.

Lorsque je suis entrée dans mon bain, les sensations de la veillée se sont brusquement estompées. J'ai mentalement perdu connaissance. J'ai senti ma gorge se nouer, les larmes monter, j'ai pensé que vivre

n'en valait pas la peine et que je devrais faire comme Sebastiana.

J'ai vidé la baignoire, bu mon infusion et je me suis couchée : c'est la tristesse qui m'a bordée. Avant de m'endormir, j'ai pensé que si tout ça m'arrivait c'est que, sûrement, j'allais avoir mes règles. Ou parce que je me faisais vieille et que j'avais besoin de compagnie.

Vendredi

Je suis arrivée juste au moment où l'employé ouvrait la porte. M^{me} Gaudí n'était pas encore descendue et lorsque le jeune homme l'a appelée par la sonnerie intérieure, elle s'est présentée décoiffée, le corps drapé dans du crêpe satin.

— Vous êtes sûre que le jour de la photographie, c'était bien le 15 mai ? m'a-t-elle demandé quand je lui ai remis l'adresse de Jovel.

— Oui, pourquoi ?

— Non, simple coïncidence.

— Coïncidence avec quoi ?

— Cela n'a pas d'importance, a-t-elle dit distraitemment. Et après avoir regardé avec une attention exagérée le nom et l'adresse que je lui donnais, elle a dit : m'avez-vous apporté la facture ?

Je la lui ai tendue, prête à faire un scandale à la moindre tentative de marchandage. Mais elle n'a pas bronché.

— Qu'est-ce que vous préférez, chèque ou espèces ?

— Vous disposez de cette somme en espèces ? Les voleurs ne manquent pas à Barcelone...

— L'employé peut aller à la banque en une minute...

J'ai hésité un instant. Quim devait se rendre au bar pour faire la surveillance. Mais s'il n'était pas encore arrivé, il me faudrait laisser le poste vacant. En effet, si elle me signait un chèque, je filerais immédiatement le toucher, on ne sait jamais. En revanche, si c'était l'employé qui y allait, il me faudrait attendre un moment en sa compagnie, ce qui ne m'amusait pas le moins du monde : il nous faudrait parler, et pour le moment je préférais me taire. Mais la perspective de palper ces billets tout chauds me donnait des ailes.

— Très bien, en espèces.

Elle a fait un chèque de quatre cent mille pesetas et a appelé son employé.

— Vous m'excusez ? Je vais m'habiller. S'il entre quelqu'un,

veuillez lui dire de m'attendre un instant.

J'ai exploré le fouillis de la boutique. Il y avait des choses extraordinaires. Des choses rarissimes, et j'aurais aimé savoir ce que c'était. Dans une vitrine, toute une collection d'objets de toilette. Et, parmi eux, un tube de rouge à lèvres.

Je suis allée à la porte qui donne sur la rue. Brusquement, il m'est venu à l'idée que M^{me} Gaudí pouvait s'échapper par celle de l'appartement pendant que je m'extasiais devant ces vieilleries.

L'employé arrivait déjà et la porte qui communiquait avec le palier s'ouvrait.

L'employé a remis l'enveloppe à M^{me} Gaudí qui me l'a tendue.

— Veuillez compter.

— Inutile... Dites-moi, combien vaut cet étui de rouge à lèvres ?

Elle a ouvert la vitrine et l'a sorti. La personne qui l'avait possédé l'avait utilisé jusqu'au bout. J'ai humé le peu qui en subsistait. Ça sentait le moisi. Mais bon Dieu ! que c'était joli !

— Quinze mille, a dit M^{me} Gaudí.

— Fichtre !

— C'est une pièce unique. Elle vous plaît.

— C'est une merveille. Mais je ne suis pas encore assez folle pour me permettre de dépenser cette somme. Si riche que je sois, pour le moment...

— Prenez-le. Comme si c'était un pourboire.

C'était la première fois de ma vie que quelqu'un me gratifiait d'un pourboire.

XVI

Vendredi

Je comprends que Quim ne l'ait pas reconnue. Si je ne l'avais pas vue sortir d'un endroit dont je savais positivement qu'elle seule pouvait sortir, si je n'avais pas été attentive à son look, il est possible que, moi aussi, je l'aie laissée filer. Pourtant, ça ne faisait pas une heure que je l'avais à moins d'un mètre de mon nez.

Ce côté vamp qu'elle dissimulait, mais que j'avais reniflé chez elle, s'affichait maintenant, mis en évidence avec talent. Dans la description qu'il m'en avait faite, Quim était resté largement en deçà. Comment, en si peu de temps, avait-elle réussi à se métamorphoser ? C'était un mystère qu'il me faudrait lui demander de me révéler, pas uniquement par curiosité professionnelle. Elle avait ce que les hommes un tantinet vieillots appellent du chien, elle était de ces femmes qui ne plaisent sans doute pas aux jeunes d'aujourd'hui, mais qui peuvent faire perdre la tête aux hommes de cinquante ans et plus. Et si Pierre Jovel n'avait pas la cinquantaine, il s'en fallait de peu.

Était-ce là son aspect habituel, ou bien celui qu'elle avait lorsqu'elle était venue me voir pour louer mes services ? Si elle avait l'habitude de se mettre sur son trente et un pour sortir, pourquoi ne l'avait-elle pas fait lorsqu'elle était venue me rendre visite ? Parce que j'étais une femme et que ça ne se faisait pas ? Et pourquoi n'allait-elle pas à sa boutique ainsi habillée puisque c'était justement là qu'en fin de compte elle avait le plus intérêt à briller ? Peut-être qu'avec un commerce d'antiquités une tenue sévère convient mieux que la tenue archisophistiquée qu'elle étalait à présent...

Trop de questions pour cette heure de la matinée. Trop de questions pour ma tête pleine de coton, après avoir dormi comme une souche deux heures d'affilée.

Je suis sortie du bar et j'ai attendu devant la porte qu'elle s'éloigne, avant de la suivre. Quim devait se rendre rapidement place de la Cathédrale et tenir la voiture prête. Cette fois, à aucun prix, elle ne devait nous échapper.

Elle s'est dirigée vers la station de taxis et moi je suis allée à ma

voiture. J'ai pris le volant et nous avons engagé une poursuite en remontant la via Laietana.

C'était un jour à tenter sa chance.

— S'il m'arrive de gagner à la loterie, je m'achète une voiture avec la clim, a dit Quim.

— Avec le téléphone.

— Même si tu t'en fous.

Le centre de Barcelone était impraticable. Le vendredi, les gens devenaient fous. La crise se faisait sentir : peu de gens partaient le week-end, presque tout le monde le passait en ville. Malgré tout, je me trouvais bien dans ma peau. Dans mon métier, ce que je préfère, c'est suivre des voitures. Peut-être parce que c'est le sport que je pratique le plus et que je me sens sûre de moi.

À la Diagonale, ça n'avancait pas. Le chauffeur de taxi qui faisait l'imbécile. Pourquoi diable lui fallait-il sortir si souvent de la voie réservée aux taxis et aux autobus si c'était pour y revenir aussitôt ?

Une fois passé la place Macía, cela s'éclaircit un peu. En tournant à droite, on se serait cru dans une ville déserte. Et suivre une voiture était risqué.

— Le chauffeur de taxi est perdu, il ne connaît pas ces coins. Il existe un chemin plus direct pour parvenir chez Jovel.

C'est ce que j'ai dit, mais Quim s'est contenté de faire une grande bulle avec le chewing-gum qu'il mâchait. Sale gosse !

— Et maintenant, pourquoi tu le lâches ? m'a-t-il demandé, surpris, en voyant que je tournais dans une rue. La bulle a crevé et il avait la figure pleine de gomme.

Sans lui répondre, je suis allée directement à l'adresse de Jovel. Quelques minutes plus tard, le taxi s'est arrêté devant le portail. M^{me} Gaudí en est descendue, et le chauffeur a attendu qu'elle soit rentrée.

— Elle est très belle, tu ne trouves pas ? a commenté Quim.

— Tu retardes. À ton âge, c'est des femmes d'un autre style qui devraient te plaire.

— Que âge me donnes-tu ?

J'ignorais l'âge qu'il pouvait avoir. Je calculai qu'il devait avoir cinq ans de moins que moi. Mais je ne lui avais jamais posé la question.

— Allez, va, ne cherche pas à me flatter. Cette question, il n'y a que les hommes qui ont passé le cap des cinquante pour la poser.

La conversation a tourné court. Et moi, je me demandais quel était le secret de cette femme pour se faire ouvrir toutes les portes avec autant de facilité. Qu'est-ce qui l'unissait en réalité à ces trois hommes qu'elle m'avait fait rechercher et pourquoi, lorsque je les lui retrouvais, prenait-elle contact avec eux aussi rapidement ?

Après une demi-heure d'attente, un taxi s'est arrêté devant la porte. Dix minutes plus tard, elle sortait, et aussitôt elle reprenait la direction de Barcelone.

On avait peine à croire à la différence de température et de densité de l'air qu'il y avait entre la partie haute et la basse. Autour de la cathédrale, on étouffait. Les touristes en bermuda, écervelés et criards, faisaient tressaillir d'indignation les pierres brûlantes du quartier.

Quim et moi, nous sommes retournés respectivement au bar et à la voiture. Mais M^{me} Gaudí n'est pas ressortie de toute la journée. Il y a eu une alerte : l'employé est venu au bar et j'ai dû me cacher dans les toilettes. Il ne fallait surtout pas qu'il me voie. Et, dans le courant de l'après-midi, il a remis ça. Au bar, ils avaient commencé à nous prendre en sympathie et ils faisaient des plaisanteries sur nos allées et venues. Si bien que nous nous sommes vus dans l'obligation de changer de lieu d'observation.

Jusqu'à dix heures du soir.

Elle portait une robe noire, très décolletée et très longue, et des sandales avec des talons aiguilles hallucinants, sur lesquels je n'aurais même pas osé essayer de me tenir debout.

Le taxi s'est arrêté à Castelldefels, devant un local à demi camouflé au milieu des pins. Devant la porte, sans lumière extérieure, se tenaient deux agents de sécurité Rec.

Quim a expliqué qu'il avait entendu parler d'un club privé où ne pouvaient accéder que les membres. Un club d'un haut standing.

Vers minuit, le Philippin habillé de blanc est sorti d'une voiture. À sa suite, trois nénettes à poil, ou tout comme.

— C'est pas le type qui a castré Antal ? a demandé Quim. D'après Berta Prat...

— Non, pas d'après Berta Prat. Elle m'a parlé du mec des Philippines. Berta l'a appelé le fiancé. C'est moi qui pense que c'est lui. Mais il y a quelque chose qui ne va pas.

— Quoi ?

— S'il a castré Antal et l'a laissé se vider de son sang, comment se peut-il que ses associés ne lui aient pas donné le passeport ?

— C'est peut-être que les associés avaient intérêt à ce qu'Antal

meure.

— Pas si con !

Au petit jour, relève de la garde. Un de ceux qui partaient est allé sur le parking, est entré dans sa voiture et l'a amenée devant la porte. Quelques instants plus tard, M^{me} Gaudí et Jovel y sont montés.

Nous les avons suivis. Dans la montée des côtes de Garraf, je me suis rendu compte qu'une voiture nous suivait avec insistance. Au premier tronçon de route qui présentait une ligne discontinue, j'ai ralenti. Alors la voiture m'a doublée.

— Ouf ! m'a dit Quim.

J'aimais aller me promener en début de saison dans le quartier des chalets de Sitges. C'est là que nous avons fait notre premier plongeon, les filles de l'appart et moi. Ça ne nous plaisait pas autant que les plages de Majorque – il en est toujours ainsi avec les Majorquins, par définition – mais de tous les endroits de la côte près de Barcelone, c'était le plus acceptable. Ensuite, elles partaient pour l'île où elles passaient l'été, et moi je retournais m'y baigner aussi souvent que je pouvais. Maintenant, cela faisait cinq ans que je n'y étais pas venue.

Un des gardes est entré devant eux deux pour leur ouvrir la porte et allumer la lumière. L'autre attendait dehors. Nous nous étions garés à l'angle d'une résidence, devant, et quand le garde nous a vus, Quim et moi, nous nous sommes transformés en un couple d'amoureux cherchant l'obscurité. Mais l'homme n'a pas éprouvé la moindre compassion et nous a enjoint de décamper. Il nous a dit, sans réplique possible, de chercher une autre rue pour nous livrer à nos cochonneries.

Comme nous partions, l'autre est sorti de la maison et ils se sont installés tous les deux dans la voiture, devant le chalet, cette voiture qui, avions-nous cru, nous suivait du côté de Garraf.

J'ai arrêté la voiture derrière. Le jardin, immense, était éclairé par des lampes d'un goût douteux, au ras du sol, qui diffusaient une lumière verte. Et, dans la villa, un édifice fin du siècle qui méritait plus de respect, il y avait de la clarté à quelques fenêtres. Mais on ne pouvait pas voir à l'intérieur à cause des rideaux tirés.

J'ai attendu un moment – j'avais dit à Quim de ne pas me laisser sortir avant vingt minutes afin de freiner mon impatience – et, le spray dans une poche et la matraque électrique dans l'autre – je dois bien reconnaître que cette mode de pantalons avec, sur les jambes, des poches inutiles, m'a rendu un bon service –, j'ai sauté la clôture de cyprès taillés.

Un chat a surgi d'un laurier-rose en miaulant et est allé se cacher dans un massif de rosiers. Je me suis accroupie derrière ce même laurier-rose et j'ai attendu. À la grille de l'entrée, le silence était de rigueur. Dans la maison, on pouvait entendre une femme rire.

J'ai parcouru toute la partie arrière de la maison sans trouver de fenêtre ouverte ou facile à ouvrir. Une conversation, un murmure, nous parvenait d'une fenêtre latérale. Au moment où je m'en approchais, le rideau s'est écarté et Jovel a ouvert le vantail d'une baie. Je suis restée immobile comme une pierre.

Le bouchon a explosé, et la porte d'une voiture s'est brusquement ouverte dans la rue. Les deux gardes sont entrés dans le jardin, ont couru, pistolet à la main, en direction de l'entrée de la maison. Ils ont ouvert la porte d'une poussée, et moi je profitai de l'occasion pour me cacher derrière une enfilade de hautes herbes qui ne me dissimulaient guère, mais d'où mon regard pouvait plonger dans la maison.

Jovel et M^{me} Gaudí, une coupe de champagne à la main, regardaient avec surprise l'irruption intempestive des hommes armés. Et Jovel se mit en colère, traita d'imbéciles les deux gardes du corps parce qu'ils ne savaient pas distinguer le bruit que fait un Smith & Wesson de celui d'une bouteille de Moët et Chandon. Il parlait un espagnol qui butait sur les r.

Les deux chiens de garde sont sortis de la maison la queue entre les jambes, en marmottant des « au diable soit-il, on aurait quand même pu nous le dire qu'ils déboucheraient du champagne ! ».

M^{me} Gaudí riait, levait sa coupe pour porter un toast, en lapait son contenu comme une chatte son lait. Les yeux fixes, pleins de promesses. L'homme sortait de mon champ de vision et M^{me} Gaudí versait quelque chose dans sa coupe et la remplissait une nouvelle fois de champagne. Lorsque l'homme réapparut dans l'encadrement de la fenêtre, elle avait déjà laissé glisser sa robe sur ses talons et elle le reçut les bras ouverts. Au cours de l'étreinte, elle lui offrit sa propre coupe, il la but d'un trait. Il fit une grimace, se libéra de son étreinte, s'avança vers la table, prit le bouchon, le renifla et le jeta. Après quoi, il revint vers l'antiquaire et, enlacés, ils disparurent de mon champ visuel.

Je me suis rendu compte que, depuis un bon moment, un grillon me vrillait le tympan.

J'ai entendu des pas de l'autre côté des cyprès taillés. Et des voix. C'étaient les deux gardes qui faisaient la ronde autour de la maison. En arrivant derrière, ils allaient voir la voiture. Et Quim tout seul. Ils me cherchaient. Merde de merde !

Mais ils n'ont pas fait le tour complet. Tout était tellement tranquille que ça ne valait pas la peine de se fatiguer. Lorsqu'ils se sont retrouvés devant la fenêtre, ils se sont arrêtés. Et entre la fenêtre et eux, ma personne, protégée par l'épaisse mais fragile barrière que formait la haie de cyprès. Un des gardes s'est mis à commenter la chance des riches qui peuvent se payer des putes de luxe. Puis, ils ont repris leur promenade en râlant contre le sort des pauvres.

On a entendu la porte de la voiture qui se fermait et j'ai attendu un moment avant de traverser la bande de jardin qui se trouvait entre les hautes herbes et la fenêtre.

À cet instant, M^{me} Gaudí est apparue, aussi nue qu'au jour de sa naissance. Elle a ramassé sa robe et pris son sac sur un fauteuil.

Je m'étais étendue par terre, tout contre le mur, sous l'appui de la fenêtre. Je l'ai entendue s'en approcher, respirer un moment au-dessus de ma tête, puis s'éloigner. La porte de la pièce s'est ouverte, puis refermée.

Elle s'est retournée vers la porte en me regardant avec un mélange de terreur et de résolution. Lorsqu'elle m'a reconnue, il n'y avait plus que de la rage dans ses yeux.

Jovel était étendu sur le lit, en chien de fusil, profondément endormi. Ou bien mort ? J'ai, un instant, regardé sa poitrine : il respirait.

M^{me} Gaudí s'est rhabillée. À la main, elle tenait un bistouri. Alors elle a pris son sac sur la table de nuit et en a extrait un petit pistolet.

— Si vous tirez, lui ai-je dit, les deux hommes vont venir.

— Non, ils croiront que c'est une autre bouteille de champagne et ils ne voudront pas se risquer à paraître ridicules une nouvelle fois.

— Moi, à votre place, j'aimerais mieux ne pas essayer.

— Ça m'est égal. J'aurai le temps de faire ce que j'ai à faire avant qu'ils n'arrivent en haut.

— Oui, vous n'aurez pas le temps de filer.

Combien de masques avait-elle, cette femme ? Car, à présent, ce n'était ni celle qui était venue me voir, ni celle que j'étais allée voir dans sa boutique, ni celle qui avait trompé Quim, ni celle que j'avais vue aujourd'hui sortir de chez elle. C'était une autre. Une femme que rien ne pouvait arrêter.

— Mais, que voulez-vous faire ? Vous mettre sur le dos un autre assassinat ?

— Les deux autres, je ne les ai pas tués ; je les ai seulement castrés.

Elle était suprêmement élégante dans son fourreau de soie noire. Et elle me disait qu'elle avait castré deux hommes sur le même ton que, ce matin, elle m'avait dit le prix du rouge à lèvres.

— Mais, pourquoi ?

— Le 15 mai, ces trois hommes m'ont poussée sous un porche et m'ont violée. L'un après l'autre.

Elle parlait d'une voix glacée, sans intonation. J'en ai eu le souffle coupé. J'ai pensé à Sebastiana. Mais elle ne me laissa pas le temps de réfléchir.

— Et moi j'ai décidé de les castrer, l'un après l'autre. Et si vous voulez m'en empêcher, je n'hésiterai pas à vous tirer dessus. Je n'ai envie de tuer personne, mais s'il le faut, je le ferai.

— Vous les avez bien laissés mourir, les deux autres... Et vous vous y êtes prise de façon que cela ait l'air d'un accident. Vous ne vouliez pas que ceux qui restaient sachent que les autres avaient été castrés, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas exact. J'ai appelé l'épouse d'Antal et je lui ai dit que son mari avait eu un accident. Elle disposait d'un temps suffisant pour le sauver. Je sais de quoi je parle... Et pareillement j'ai appelé chez Gómara. Les castrés ne perdent pas leur sang si rapidement qu'on n'ait pas une marge de temps qui permette de les sauver. Je sais de quoi je parle... J'ai même le numéro de téléphone des urgences à Sitges.

Elle s'est tue. Je me demandais comment la distraire. J'ai essayé de mettre la main dans la poche gauche de mon pantalon.

— Ne bougez pas, mademoiselle Guiu. Je tirerai – nouvelle pause –, en outre, je n'avais pas intérêt à ce qu'ils meurent. Je voulais que, toute leur vie, ils se rappellent qu'ils m'avaient violée. La mort des deux autres ne m'a pas interdit une vengeance totale. J'espère qu'avec celui-ci je pourrai l'accomplir.

Ce grillon continuait à me vriller le tympan. À moins que ce ne soit un autre ? Le calme nocturne, dehors, avait pris une tournure inquiétante. Ou alors c'était mon tympan à moi qui grinçait ?

— Et le trafic d'œuvres d'art ?

— Je regrette, ce n'était que mensonges. Je ne les avais jamais vus avant. Lorsqu'ils m'ont laissée, par terre, sous le porche, j'ai eu encore assez de forces pour les suivre. Je les ai vus monter dans une voiture vert métallisé, au parking de la place Sant Jaume.

— Place Sant Jaume, il n'est pas possible de se garer, ai-je dit stupidement.

— La nuit, tout est permis. Même de violer.

— Et pourquoi ne les avez-vous pas dénoncés ?

— À quoi ça aurait servi ?

À rien naturellement. Encore moins s'agissant d'individus aussi puissants. Mais je voulais parler avec Jovel. Connaître toutes les implications de cette bande. M^{me} Gaudí, je le voyais maintenant, n'avait été qu'un grain de sable dans l'engrenage.

— J'ai découvert beaucoup de choses troubles concernant ces trois personnages. J'ai établi le lien entre eux tous, ils n'échapperont pas à la prison. Le viol sera un autre élément à charge...

— Des choses troubles ? Il n'y a rien de plus trouble qu'un viol, mademoiselle Guiu. Toutes leurs affaires me laissent indifférentes, j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire...

— Mais moi, elles m'intéressent, leurs affaires. Et si vous ne me permettez pas de parler avec Jovel... vraiment, pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que l'un des trois était étranger ?

— Ils n'ont guère parlé lorsqu'ils m'ont violée. Ils grognaient comme des porcs, c'est tout.

Avec la main qui tenait le bistouri, elle a fait un geste.

— Allez-vous-en, mademoiselle Guiu. Le somnifère ne va pas faire effet toute la nuit. Ne m'obligez pas à tirer.

Sebastiana dormait dans un lit aux rideaux rouges décorés de roses de vomissure. Moi, on avait essayé de me violer, chez Gómara, deux fois. M^{me} Gaudí, on le lui avait fait trois fois de suite.

— Vous pouvez vous échapper par la fenêtre de la pièce, ai-je dit.

— Je sais.

— La clôture de cyprès est plus basse sur l'arrière de la maison – et je suis allée vers la porte. Mais je m'y suis arrêtée. Puisque vous ne les connaissiez pas avant, comment avez-vous réussi à les contacter aussi facilement ?

— Antal, je suis allée lui offrir des œuvres d'art. C'est vous qui m'aviez dit que sa femme les aimait. Je n'ai pas eu beaucoup de mal à avoir un rendez-vous avec lui. Gómara, je lui ai téléphoné, c'est vous qui m'aviez donné le numéro. Je lui ai dit qui j'étais, je lui ai rappelé le 15 mai, il a accepté aussitôt le rendez-vous...

— Vous savez que Gómara avait eu le corps écrasé de la taille jusqu'aux genoux ?

— Les journaux ont prétendu qu'il était mort d'une crise cardiaque... Nous nous sommes rencontrés dans un hôtel de

Barcelone. Je lui ai dit que le viol ne me tracassait pas, que même ça m'avait plu et que je voulais l'expérimenter encore une fois... Cela a été d'une facilité...

— Et avec Jovel ?

— Je savais qu'il était conservateur de musée. Je lui ai dit qu'on était venu m'offrir une pièce volée, que peut-être elle appartenait à son musée... Nous les antiquaires, nous sommes régulièrement informés sur cette sorte d'œuvres d'art... Et cette pièce avait été dérobée au musée de Lyon deux ans auparavant. Je lui en ai fait la description.

Elle ne me racontait pas de mensonges, à présent. Et ceux qu'elle m'avait dits jusqu'alors étaient parfaitement justifiés.

— Donnez-moi le numéro des urgences, ai-je dit.

— Pourquoi le voulez-vous ?

— Pour prévenir. Ainsi vous pourrez vous échapper plus facilement.

Elle m'a souri et m'a montré le sac posé sur la table de nuit.

— Ne cherchez pas à me tromper, Lonia. Soyez certaine que je tirerai.

J'ai pris le sac et je l'ai fouillé.

— Je ne vous laisse pas beaucoup de temps. Je vais chercher une cabine. D'ici dix minutes, je reviendrai.

Et j'ai refermé doucement la porte.

Quand je suis revenue à la maison après avoir téléphoné, les lumières étaient toujours allumées et les deux voitures n'avaient pas bougé de place, devant la porte du jardin.

Lorsque la sirène de l'ambulance a fait taire tous les grillons du monde, les deux chiens de garde sont descendus d'un bond de leur voiture.

J'ai regardé l'heure. Elena Gaudí avait eu plus de temps qu'il ne lui en fallait pour prendre un taxi à la station près de l'église.

Quand les infirmiers et les gardes sont entrés dans la villa, je me suis esbignée silencieusement deux rues plus loin, là où Quim m'attendait avec la voiture.

— Tu conduis, Quim. Je suis fatiguée.

ÉPILOGUE

Dimanche

Nous nous sommes retrouvés dans le même restaurant que trois ans plus tôt. Il avait blanchi sur les tempes. Et il avait maigri.

— Je suis un régime. Les triglycérides.

— Les quoi ? – Et j’ai ri.

— Des problèmes liés à l’âge, n’y fais pas attention.

— Pourtant je trouve que tu te conserves plutôt bien...

C’était vrai. Ce n’était pas à en tomber à la renverse, mais quand on le regardait un moment, il faisait de l’effet. Ma mère aurait dit qu’il avait fière allure et qu’il était plaisant.

Il attendait que je parle la première. Peut-être était-il un peu timide.

— Je t’ai vu à l’enterrement d’Antal. Felip Antal...

Il ne s’y attendait vraiment pas et il n’a pas eu le temps de dissimuler sa surprise. Mais immédiatement, il a saisi la perche.

— Et toi, qu’est-ce que tu y faisais ? Tu es amie avec la baronne ?

— Moi, non. Et toi ?

— J’étais un ami de Felip.

— Allons donc !

— Oui, pas de doute. Nous avons fait notre service ensemble.

— Mais il était plus âgé que toi !

— Il avait demandé des sursis. Moi aussi, mais on ne me les a pas accordés...

— Une de ces amitiés qui durent, n’est-ce pas ?

— Tu ne me crois pas – il haussa les épaules. Nous avons continué à nous voir parce que tous les deux nous aimions la musique... Il organisait chez lui des concerts de musique de chambre.

— Je vois. Et il est mort d’une attaque de violon.

— Tu m’as invitée à dîner pour me parler de Felip Antal ?

— Oui.

Il me regardait avec des yeux moqueurs et j’ai été sur le point de l’envoyer paître. J’avais l’impression que je mettais les pieds dans le plat, mais j’avais pris une décision : Arquer était le meilleur privé de

Barcelone, sa réputation s'étendait au-delà des frontières. Il aimait son métier. Beaucoup plus que moi. Il avait la vocation.

Il savait peut-être autant, sinon plus, de choses que moi et, dans ce cas, je m'exposais à paraître ridicule. S'il n'en était pas ainsi, cette affaire ne pouvait que l'intéresser. Et nous pouvions conclure un arrangement intéressant pour l'un comme pour l'autre.

— Antal n'est pas mort d'accident.

— Ah bon ?

— Tu le sais aussi bien que moi. Ou bien, est-ce que tu crois que je gobe ces histoires de concert et de service militaire ?

— Comme tu voudras.

C'était un roublard.

— Mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que Gómara, Ernest Gómara, celui du bois, n'est pas mort lui non plus d'une attaque.

Aux efforts qu'il a faits pour dissimuler, j'ai compris qu'il ne savait pas de quoi je lui parlais. J'ai attaqué avec satisfaction le bifteck de blettes.

— Je trouve ridicule que vous, les végétariens, vous donniez des noms carnivores à vos plats. Ça, c'est une tarte de blettes.

— Ne détourne pas la conversation, Lluís. À moins que ça ne t'intéresse pas de savoir de quoi est mort ton ami Antal.

— Je sais de quoi il est mort, a-t-il dit avec le plus grand sérieux.

— De quoi ?

— On l'a châtré.

— Foutre !

Il le savait. Mais il connaissait la version que Berta Prat m'avait confiée. En tout cas, c'est celle-là qu'il m'a donnée. La baronne lui avait dit que son mari était mort dans un accident. Il lui avait laissé entendre qu'un accident provoqué n'était pas impossible et il était allé, à ses risques et périls, enquêter à la clinique Garbí. L'ayant appris, la baronne lui avait dit la vérité.

— Est-ce qu'elle t'a aussi parlé d'une entreprise appelée *Orient Sunshine* ?

Il a fait oui de la tête. Pourtant, cela se voyait qu'il n'avait pas envie de parler de choses qu'il ignorait.

— Tu as lu les journaux ?

— Où veux-tu en venir, Lonia ? Tu es train de me gâcher mon dîner...

— Tu as lu la nouvelle de la mort de ce maffieux français, Pierre Jovel ?

— Un règlement de comptes, ça se voit de loin – il a achevé son dernier morceau de tarte de blettes. Leucémie !

— Lui aussi, on l’a châtré. Et Gómara.

Il m’a regardée silencieusement. Comme une bonne sœur qui veut se montrer très sévère et ne sait pas comment s’y prendre. Comme s’il avait voulu me gronder pour ma frivolité.

— Lonía... que veux-tu me dire ? Que sais-tu ?

— Et toi, que sais-tu ?

— Seulement ce que je t’ai dit.

C’était dur, pour un professionnel comme lui, de reconnaître qu’il en savait si peu.

J’ai commencé à assaisonner parcimonieusement le second plat. Après, je lui ai passé l’huile et le vinaigre. Il me regardait fixement et on aurait dit que ses sourcils avaient brusquement doublé de volume. Je me suis mise à manger.

— Tu veux me dire quelque chose ou non ?

— Oui, mais que me donnes-tu en échange ?

— Quoi ?

— Je sais des choses sur un trafic de Philippines. Mais ce n’est pas tellement grave comparé à d’autres trafics. Je sais des choses concernant Jovel. Peut-être pas tout, mais suffisamment pour lui mettre des bâtons dans les roues...

— Il est mort.

— Je sais. Et je sais qui l’a tué.

— La mafia internationale, a-t-il dit, la bouche pleine de carottes râpées.

— Exactement. Et celle de chez nous. Ça t’intéresse ?

— Et pourquoi tiens-tu à me le dire ? Si tu as des preuves, ça voudrait dire un grand succès professionnel pour toi...

— Je sais. Mais il y a une question personnelle là-dedans. Plus exactement, deux. Et j’en ai marre. Je veux me retirer sur une île.

— Ça te dépasse tout ça, pas vrai ? – Dans sa voix, il y avait un ton paternel. Je ne lui ai pas répondu. Il a continué à manger ses carottes. – Et tu veux me passer l’affaire pour qu’on finisse par y voir clair, n’est-ce pas ?

— Pour ce qui est d'y voir clair, ça va. Et je ne veux pas te la passer, je veux te la vendre.

— La vendre ?

— Oui, la générosité est une de mes vertus.

— Très bien, mais dis-moi d'abord le prix.

— Un billet d'avion.

— Pour Majorque ?

— Un peu plus loin. Et la discrétion en prime.

— Tu veux vraiment te tirer...

— Et, avec moi, une autre femme.

— Celle qui a tué Jovel ?

— Celle qui a châtré Antal, Gómara et Jovel.

Il lui a fallu fermer la bouche pour que ce qu'il venait d'y mettre ne tombe pas. Mais la fourchette, elle, a fait beaucoup de bruit à terre. Le garçon lui en a apporté une autre et, après, Lluís Arquer est resté à me regarder, perplexe.

— Tu n'as jamais remarqué ces bombages de couleur violette, ceux qui protestent contre le viol, la castration ?

— Oui, et pour moi, c'est pure sauvagerie.

— Pour moi aussi – j'ai pensé à Sebastiana et je n'ai plus été tellement sûre de mon affirmation. Mais je n'ai pas osé dire le contraire. J'ai ajouté : par conséquent cette femme a fait de ce mot d'ordre sa réalité.

— Cette personne, c'est Lonia Guiu. C'est pour ça que tu veux partir au loin.

J'en suis restée clouée. Ce crétin était encore capable de me dénoncer. Je m'en suis voulu de l'avoir appelé... Mais je l'avais déjà fait monter dans la barque. J'ai donné un bon coup de godille.

— Non, ce n'est pas moi. Mais tu peux croire ce que tu veux, je ne te dirai pas qui c'est. Parce que moi, j'en aurais fait autant, si on m'avait fait ce qu'on lui a fait. Et je veux m'en aller pour ne pas être tentée de le faire.

— Mais oui ou non, on t'a violée ?

Il était exaspéré.

— Non. Mais on a violé une fille de quinze ans, et elle s'est suicidée. Chez moi.

— Et qu'est-ce qu'ils faisaient tous les trois chez toi ?

J'ai éclaté de rire. Je l'avais déconcerté.

— Non, ils n'étaient pas chez moi tous les trois ; et ils n'ont pas violé une fille de quinze ans mais une dame de quarante ans, laquelle ne s'est pas suicidée mais les a châtrés. Ce sont deux cas distincts qui se sont mêlés à ma vie... C'est pourquoi j'en ai jusque-là.

— Et pour quelle raison veux-tu me les refiler ? C'est des affaires bouclées.

— Non, mon cher Lluís. Derrière Antal, Gómara et Jovel, il y a tout un réseau. Et c'est justement ça que je veux te vendre. En échange d'un billet d'avion et de ton silence. Toi, ça ne t'est pas utile. Et moi, ça m'a servi pour tout mettre à plat.

Nous avons fini de dîner et, après, nous avons cherché un endroit tranquille et frais. Un bar discret, dans la pénombre, l'idéal pour les confidences. Il m'a proposé un champagne français. Lorsque je l'ai goûté – c'était pour moi une grande première –, j'ai compris pourquoi il avait qualifié de pisse le champagne de l'Association.

— Une femme m'a contactée pour que je lui recherche trois hommes. Elle m'a seulement donné le numéro d'immatriculation d'une voiture et, comme motif, un mensonge gros comme le bras. La voiture appartenait à Antal. J'ai découvert, en suivant une intuition qui m'était venue à l'entreprise d'Antal...

— Tu travailles par intuition ? m'a-t-il demandé, narquois.

— Ne m'interromps pas. J'ai découvert, peu importe comment, qu'Antal avait quelque chose à voir avec une entreprise de traite de Philippines. J'ai donné à ma cliente l'adresse d'Antal et, une semaine plus tard, il mourait accidentellement. J'ai eu des soupçons à l'égard de ma cliente, mais ça ne m'a pas empêchée de chercher les deux hommes qui lui manquaient. J'ai repéré Gómara aux funérailles d'Antal. Et à l'usine de Gómara, j'ai été reçue princièrement. On m'a assommée, on m'a volé mes papiers et on a à moitié démonté ma voiture. Des mecs portant l'uniforme d'une entreprise de vigiles dont Antal était propriétaire. Dans l'usine de Gómara j'ai découvert un chargement qui venait d'arriver des Philippines. Officiellement, il s'agissait de bois. Mais le bois d'eucalyptus pèse beaucoup moins que le bois qu'ils déclaraient sur les bordereaux de fret. Par conséquent, dans ce bois, il devait y avoir quelque chose de lourd : par exemple des fusils de l'armée américaine, avec des photocopies de feuilles d'instructions sur la façon de les monter. Ma visite chez Gómara m'a valu celle de deux flics – j'ai relevé leur matricule – et m'a mise dans l'obligation de changer de bureau, je te ferai grâce de ces détails – j'ai bu une bonne gorgée de champagne pour m'éclaircir la voix et j'ai poursuivi. Chez Gómara j'avais trouvé d'autres papiers, des

bordereaux de fret concernant d'autres chargements, importations et exportations, des noms de bateaux. J'ai consulté une amie qui travaille dans ces machins-là et je me suis glissée sur le quai international. Dans un chargement envoyé par Gómara Fus aux Philippines, il y avait des flacons pleins d'un liquide mystérieux qui s'est révélé être un toxique extrêmement puissant... Lequel, curieusement, est préparé à la clinique Garbí.

— Tu veux dire...

— Oui, cher ami : des armes chimiques. Bon, un des éléments. Dans le magasin de la clinique, qui est gardé par des hommes de la Rec, se trouve le matériau et la préparation est faite au laboratoire ; traitée convenablement au lieu d'arrivée, elle se transformera en cette invention qui nous rend honteux d'appartenir à l'humanité. Le matériau, ils se le procurent aisément... Une aisance relative, car pour en avoir une aussi grosse quantité il doit leur falloir un permis spécial...

Lluís n'arrêtait pas de siroter le champagne et il en a demandé une autre bouteille.

— J'ai donné l'adresse de Gómara à ma cliente, et voilà que celui-ci claque à son tour. À la clinique Garbí. La morgue était fermée, je me suis débrouillée pour y pénétrer. Le cadavre était aplati de la ceinture aux genoux. Quelque chose de très lourd lui était passé dessus et l'avait écrasé. Pourtant, la fiche et le certificat de décès disaient infarctus. C'est alors que j'ai appris qu'Antal était passé lui aussi par la même clinique, après son « accident ». J'en ai parlé au docteur Canal et, dans son bureau, j'ai trouvé un bordereau de fret pareil à ceux qu'il y avait chez Gómara. Et on m'a donné la même version de la mort d'Antal que celle que tu tenais de la baronne...

— Et ta cliente ? Pourquoi tu ne l'as pas fait surveiller ?

— C'est bien ce que j'ai fait. Mais j'ai confié cette tâche à un homme et ça n'a pas marché.

Lluís s'est mis à rire, mais en tordant la bouche.

— Il manquait encore le troisième homme. Je l'ai retrouvé grâce à des photos. Un symposium international. Parmi les assistants il y avait Antal, Gómara, le docteur Canal, l'hypothétique castrateur d'Antal, qui prétend aujourd'hui diriger l'entreprise de sécurité Rec, mais la vérité c'est qu'il fournit des fillettes philippines comme lui, au club Ceros de Castelldefels... et comme gardiens, deux gardes de sécurité de la Rec. Bon, sur ces photos, ma cliente a reconnu le troisième homme, et j'ai cherché qui c'était. Mais, cette fois, j'ai suivi personnellement ma cliente. Et je l'ai trouvée, le bistouri à la main, sur le point de châtrer

Jovel. Tous les mensonges et toutes les incohérences de cette femme ont été éclaircis. Elle ne connaissait absolument pas les trois hommes qui, après le dîner de ce fameux symposium, étaient partis faire la java et l'avaient violée, à tour de rôle. Et cette femme les châtrait, à tour de rôle.

— Un moment, un moment ! Il y a quelque chose qui cloche, Lonia.

— Rien ne cloche... Rien. Réfléchis-y un moment et tu verras. Si nous faisons affaire, je te laisserai tout ça par écrit, avec tous les détails, et tu verras qu'il n'y a rien qui ne tienne...

— Ce qui cloche, c'est que ces trois hommes... C'étaient des gangsters, d'accord, mais ce n'étaient pas des voyous...

— Alors ?

— Je veux dire que je n'arrive pas à croire que trois gros poissons comme ceux-là s'amuse à violer des dames de quarante ans dans les porches sombres de Barcelone... Quel besoin en avaient-ils ?

J'ai éclaté de rire. Il venait de me dire ce que j'espérais qu'il dirait au moment où je savais qu'il le dirait. Et c'était, à un poil près, un commentaire identique à celui que Quim m'avait fait. Un raisonnement qui m'avait ébranlée, au point de redouter que l'antiquaire n'eût cherché une nouvelle fois à m'emberlificoter.

Mais j'en avais parlé avec Mercè et j'étais bien préparée en allant dîner avec Arquer. Tout en posant sur son assiette un paquet de photocopies, je lui ai répété ce qu'avait dit Mercè :

— Ça Lluís, c'est l'argumentation typique d'un mâle. Vous, les hommes, vous n'acceptez qu'un autre homme soit un violeur que s'il s'agit d'un voyou ou d'un malade mental... Regarde donc ces rapports.

Lluís Arquer regardait les photocopies que Mercè m'avait procurées. C'était un des cas recueillis par ma WPS, un organisme non gouvernemental aux ramifications internationales, reconnu par l'Unesco et l'Organisation Mondiale de la Santé. Lluís parcourait les feuillets et son visage changeait de couleur. Au bout d'un moment, comme s'il voulait dissimuler sa gêne, il a demandé :

— C'est quoi, la WSP ?

— *Women's Protection Society*.

— Et toutes ces affaires sont authentiques ?

— Authentiques et prouvées. Et elles sont toutes de l'année dernière.

— Les cons ! Faut-il qu'ils soient bêtes, les hommes.

— Pas tous, heureusement, ai-je généreusement concédé.

C'étaient des cas concrets d'hommes aisés, sans problème d'aucune sorte, qui, à un moment donné, avaient violé ; sans distinction d'âge ni de race.

Lluís était accablé.

— Crédieu, quels salopards !

— Et tout ça, sans parler des maris qui, chaque jour, violent légalement leur femme...

— Suffit, Lonia, ne viens pas me faire à présent des sermons féministes, j'en ai assez pour aujourd'hui avec ces papiers.

— Alors, c'est solide à présent ?

Il ne m'a pas répondu. Il m'a rendu les photocopies en silence, il a bu une autre coupe et il m'a regardée :

— Très bien, et quoi d'autre ?

— Où en étions-nous, de l'histoire ?

— Quand la femme les châtrait, l'un après l'autre...

— Oui. Aussitôt après les avoir châtrés, elle prévenait chez eux parce qu'elle ne voulait pas qu'ils meurent. Elle ne voulait pas que sa vengeance prenne fin sur cette violence. Elle voulait que, toute leur vie, ils s'en souviennent...

— Ce qui revient à dire qu'il y a aussi des femmes bêtes...

— Je ne te dirai pas le contraire.

— Fort bien, cette femme ne voulait pas qu'ils meurent mais le fait est qu'ils mouraient, n'est-ce pas ?

— Le fait est qu'ils mouraient, oui. Antal en marmelade, Gómara écrasé...

— Et Jovel ? Tu l'as empêchée de le châtrer ?

— Non. Je l'ai laissée accomplir sa vengeance et c'est moi-même qui ai appelé l'ambulance. Sauf que, naturellement, Jovel est allé claquer à la clinique Garbí où il est mort de leucémie. Le fait est qu'il est mort. Or, je t'assure qu'il restait du temps pour arrêter l'hémorragie. Ma cliente me l'a affirmé et, par la suite, je m'en suis assurée personnellement. Par conséquent, c'est le docteur Canal qui sait parfaitement de quoi ils sont morts tous les trois. Et pourquoi.

— C'est une histoire de fous, tout ça, Lonia.

— Tu sais parfaitement que non. J'ai une flopée de papiers qui le prouvent. Des cargaisons des Philippines à Barcelone. Des cargaisons de Barcelone aux Philippines et en Afrique. Trois morts qui pourraient

n'être que trois eunuques. Ah ! la clinique Garbí, j'ai dû en partir à toutes jambes parce que j'étais traquée par les deux flics qui m'avaient rendu visite, une visite menaçante. Et ce sont ces mêmes flics qui ont arrêté mon associé en l'accusant de vol à main armée chez Gómara... Et le docteur Canal...

— Il épouse la baronne de Prenafeta.

— Je suis au courant.

Nous avons bu la dernière coupe.

— Tu es bien sûre que tu veux me passer cette affaire ? Si cher que soit le billet d'avion, ce sera toujours un plaisir pour moi...

— Tu es très aimable. Salut.

Lluís a demandé au garçon l'addition et un téléphone.

— Pepa... Bon, je le sais... C'est bien, c'est bien, et maintenant, tu m'écoutes ? Bon, tu es une chic fille. Demain, avant de venir au bureau tu passes à l'agence de voyages et tu me prends un billet pour l'Australie... Oui, oui, les kangourous... Non, non, à mon nom, non... Comment veux-tu que je sache quelle est la compagnie ? On te le dira à l'agence... Non, écoute, au nom d'Apolonia Guiu... Oui, Apolonia..., oui. Allez, bonne nuit, ma belle.

— Il ne fallait pas le prendre pour demain. J'ai encore à préparer tous les papiers...

Au moment où nous nous séparions, dans la rue, je lui ai dit :

— Si chez Gómara, tu trouves ma voiture, récupère-la et donne-la à mon associé... Demain je t'apporterai tous les papiers...

Fermé pour cause de congés. La porte qui donne sur l'escalier était elle aussi close. J'ai ouvert avec mon passe-partout.

Dans sa chambre il y avait un papier punaisé sur le mur qui disait, écrit au marqueur noir et épais : « 15 mai ».

Ce que je cherchais, je l'ai trouvé dans le secrétaire du salon : tous les renseignements, toutes les notes, toutes les photos que je lui avais donnés étaient rassemblés dans un classeur. Sur le calendrier posé sur la table, qui en était resté au mois de mai, le 15 était entouré de rouge.

J'en ai profité pour fureter un peu. Sur le miroir de la salle de bains, écrit au rouge à lèvres, 15 mai.

Je me suis assise un moment dans le sofa. Sur la petite table du centre, il y avait un paquet. Dessus, un bristol portant mon nom. Comment cette femme avait-elle deviné que je viendrais chez elle ?

J'ai ouvert le paquet : c'était une statuette moderniste, en bois.

Dans ses mains elle tenait une enveloppe, avec, dedans, une carte de visite : Merci. Et le nom : Elena Gaudí. La date était aussi le 15 mai.

Je suis allée au bureau préparer le dossier pour Arquer. Tous les autres documents concernant cette affaire ont échoué dans la cuvette du lavabo, qui s'est fendue avec le feu. Comme cela s'était passé à l'appartement des Majorquines lorsqu'on avait arrêté Margalida et que les autres voulurent se débarrasser de papiers compromettants.

J'ai écrit une lettre à Quim, et une autre à Mercè.

Quand j'ai quitté le bureau, le jour se levait. J'avais encore du temps devant moi. Je suis allée jusqu'à la jetée. La mer était étale, argentée. À nouveau, j'ai éprouvé de la nostalgie pour Majorque. Mais ça m'a vite passé. En fin de compte, l'Australie aussi était une île.

1 Vers du poète Joan Salvat (1894-1924), *Papasseit*. (N. d. T.)